



le CDI  
École alsacienne

# ***LE LIVRE NOUVEAU DES SAINT-SIMONIENS***



**MICHEL CHEVALIER A EUGENE HUMANN, A NAPLES  
LE LIVRE NOUVEAU, PREMIERE SEANCE : LE LIVRE NOUVEAU. ENFANTIN  
LE LIVRE NOUVEAU, DEUXIEME SEANCE : LA GRAMMAIRE. BARRAULT  
LE LIVRE NOUVEAU, TROISIEME SEANCE : LA GENESE. ENFANTIN-BARRAULT  
LE LIVRE NOUVEAU, QUATRIEME SEANCE : LA CERTITUDE. ENFANTIN  
CONVERSATIONS AVEC LE PERE. MICHEL CHEVALIER  
CONVERSATIONS AVEC LE PERE. LEON SIMON**



source : <http://gallica.bnf.fr>  
mise en page non traitée

## MICHEL CHEVALIER A EUGENE HUMANN, A NAPLES

MICHEL CHEVALIER

à EUGÈNE HUMANN, à NAPLES

Ménilmontant, 2 juillet 1832.

Voici, mon cher Eugène, où nous en sommes.

Nous sommes ici trente-huit près du Père. Huit sont des membres de l'ancien collège : Barrault, Fournel, d'Eichthal, Duveyrier, Lambert, Hoart, Talabot et moi. Bouffard règle nos anciennes affaires à Paris.

Parmi nous, pas de domestique, pas un. Simon est le cuisinier, Pouyat, son aide ; Alexis Petit vient de passer chef d'office. Bruneau et Terson lavent les pantalons ; Toché, Desessarts, Mercier, servent à table ; Auguste, mon frère, fait le service du Père ; Fournel, Ollivier, Ribes, Rousseau, sont jardiniers. Je dirige le service de la table, assisté de Rigaud et d'Holstein ; Duveyrier est chef de la musique ; d'Eichthal travaille comme un possédé à cirer, frotter, bêcher, déblayer, remblayer ; Duguet, aidé du peintre Justus, lave la vaisselle ; Talabot est chef de l'habillement ; Desloges est sommelier ; Rigaud mécanicien ; Lambert a ciré et frotté jusqu'à ce jour. Ollivier et Pennekère vont les matins à trois heures acheter des légumes à la halle et les portent sur leur dos. Retouret est maintenant à des travaux de déblai. La direction de l'ordre est confiée à Barrault, Fournel et moi.

Notre vie est simple et frugale. Voici quelle elle est en ce moment. Nous allons la changer demain : à 5 h., lever ; travaux divers jusqu'à 8 h. ; à 8 h., soupe au lard et demi verre de vin ; à midi, morceau de pain ;

p56  
à 5 h., dîner composé d'un potage, d'un morceau de viande avec moins d'un demi litre de vin ; le dîner est souvent accompagné d'un plat de légumes ou de salade, ou d'un morceau de fromage ; à 9 h. et 1/2, coucher.

Le chant occupe une grande partie de notre vie.

David et Rogé nous l'enseignent sous la direction de Duveyrier. David a composé de fort beaux morceaux qui sont chantés en chœur.

La famille a eu de la peine à s'occuper à d'aussi rudes travaux, tels que des creusemens profonds, du jardinage, des transports, du brouettage. C'est chose accomplie aujourd'hui, les mains sont durcies, les teints hâlés. La barbe longue nous donne un caractère mâle. Nous avons fait des extractions de sable, des réparations de puits comblés, des nivellemens

difficiles.

Nos finances sont déplorables. Nos anciennes affaires sont en ordre à peu de choses près. Nos ressources présentes sont fort bornées, mais nous sommes patients et sobres. Notre nourriture coûte de 75 c.. à un franc par jour et par tête. Y compris des frais d'impression pour des chants, nous ne dépensons pas plus de 3 000 f.. par mois.

Nos cérémonies ont pris un caractère de solennité religieuse très élevé. Elles sont dramatiques ; elles ont perdu le caractère d'enseignement qu'elles avaient.

Tous les assistans ont une attitude respectueuse et ils sont nombreux. Hier, il est entré près de 5 000 personnes dans notre jardin.

Notre habitation est belle. La maison est parfaitement tenue aujourd'hui. Nos façades sont d'une grande propreté. C'est un enseignement aux habitans du quartier de la banlieue que nous habitons.

Raymond Bonheur, qui est un peintre doué de facilité, va probablement peindre les façades et les murs d'enceinte. Nous allons faire couvrir nos murs d'inscriptions.

p57

Sur la porte, il y aura : Au peuple, maison de Dieu. Puis des inscriptions telles que celles-ci, que je vous cite comme indication :

" Ceux qui sont associés au nom de Dieu pour travailler sont bénis. - Dieu aime l'homme laborieux, soigneux de son corps et de son esprit. - à la jeunesse, éducation ; retraite au vieux travailleur. - Seigneur, vous avez mis des abîmes profonds au sein des mers ; Seigneur, mon Dieu, les douleurs qui sont maintenant dans les coeurs des femmes et du peuple, combleraient dix fois ces abîmes. - Quand Dieu voit des peuples forts s'entredévorer, il suscite un de ses grands prophètes qui leur apporte la paix en sa main. - Il est écrit que la femme écrasera un jour la tête du serpent, c'est-à-dire de la guerre et de l'esclavage. - Dieu qui envoya son Christ pour mettre fin à la traite des hommes, l'envoie à nouveau pour mettre fin à la traite des femmes. - Le Pic du Midi est deux mille fois plus haut que le plus orgueilleux des conquérans ; le Mont-Blanc est plus haut que le Pic du Midi ; l'Himalaya est plus haut que le Mont-Blanc ; celui qui vient au nom de Dieu pour associer les hommes, afin qu'ils s'aiment, travaillent et s'instruisent, est plus haut devant Dieu que devant l'Himalaya. "

Le fait de la domesticité n'est point lourd à ceux qui

le pratiquent. Parmi nous, il est temporaire, en ce sens que, bientôt, il sera exercé par un petit nombre, qui se renouvelleront sans cesse par le noviviat. Tel que nous l'entendons, ce fait est moralisant pour le supérieur, car il l'oblige à se respecter lui-même, à observer sa propre personne. Il y a des hommes qui seront beaucoup plus soigneux de leur corps lorsque leurs moindres pratiques seront connues de jeunes hommes ayant le sentiment de leur dignité, qu'ils ne le sont aujourd'hui que, pour leur tenue corporelle, ils n'ont d'autres confidens qu'eux-mêmes. Ainsi l'institution

p58  
de la domesticité, qui, hors de nous, est flétrissante pour tous, sera chez nous relevante pour tous. Le fait dominant de notre vie actuelle, c'est la fondation de notre culte. C'est, en un mot, l'introduction large de l'art dans nos pratiques publiques et intimes, du chant avant et après nos repas, du chant à nos travaux, du chant quand le Père arrive en public dans la famille, des costumes simples et uniformes, des manoeuvres faites avec aisance. Tout cela est riche et puissant de propagation populaire et féminine. Les femmes, les artistes, le peuple, voilà ceux qui vont venir à nous maintenant. Les hommes raisonnables vont vivre sur notre passé. Les premiers savent aimer, les autres ne savent guère qu'estimer. On fait tout avec l'amour, on fait peu avec l'estime seule.

Des travaux intellectuels et des travaux politiques d'un ordre nouveau se préparent doucement. Lambert a sur le mouvement du système solaire des vues neuves qui, si elles étaient exactes (et il va les vérifier par le calcul), seraient supérieures à celles de Newton. Il a aussi sur la géométrie une conception particulière qui roule sur la trinité *droite*, *HÉLICE*, *cercle*, et qui me paraît très féconde.

D'ailleurs, il est manifeste qu'après avoir fait la politique, nous devons faire la religion. Nous devons régler les pratiques de la vie de chacun ; les commandemens de Dieu et de l'église doivent jaillir bientôt.

Les peuples ne savent plus prier, ni aimer, ni travailler, ni boire, ni manger, ni se reposer, etc. Les relations de l'homme avec Dieu, de l'homme avec la femme, de l'homme avec lui-même, sont fausses. Tout cela doit être ici tracé à grands traits, sauf variation des tems et des lieux. Il est absurde et odieux que les populations de la France soient privées de viande, de café, de thé. Il est absurde que l'Indien vive uniquement de riz, que l'Irlandais ne consomme que des pommes de terre,

absurde que toute la chrétienté ignore ce que sont les  
p59

ablutions, absurde que les médecins ne soignent que les malades et négligent les bienportans, absurde que mettre les doigts entre l'homme et la femme dans leurs relations intimes s'appelle " mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ". Tout cela, et mille autres choses, sont à refaire. Nous les referons, Dieu et le Père aidant.

C'est là que la morale nouvelle trouvera son application.

Dans le passé, et même sous l'ère chrétienne, la sanction, principale au moins, sinon la seule, de toutes les lois religieuses, a été la crainte de Dieu, qui, pratiquement, se traduisait par la crainte du Supérieur. Sous l'ère nouvelle, la sanction sera l'amour de Dieu, qui se traduit politiquement en l'amour du supérieur. Et comme l'attrait le plus puissant est celui de sexe à sexe, ce sera l'intervention de la femme, et particulièrement de la femme supérieure, qui, pour l'homme, sera le principal mobile (et vice-versa pour la femme) ; et la femme interviendra en tant que femme évidemment, c'est-à-dire avec sa beauté, sa grâce, aussi bien qu'avec sa finesse, sa douceur.

Quant à la limite de l'intervention, c'est la femme qui la posera définitivement et la fera accepter de tous. En vérité, lorsqu'on réfléchit à tout le mal qui résulte aujourd'hui tantôt de l'intervention, tantôt de l'inaction de la femme, esclave, on est fondé à espérer un bien immense de l'intervention de la femme affranchie ; ce sera l'*ultima ratio*.

Quant à nous, nous sommes séparés du monde.

Nous pratiquons l'abstinence, le célibat, mais nous ne voulons pas imposer à d'autres qu'à ceux qui sont parmi nous notre pratique ; nous ne demandons pas à ceux qui s'approchent de nous toute leur fortune ni l'abandon de leurs relations de mari, ainsi que nous l'avons fait par le passé. Ceux-là seuls qui sont autour du Père sont assujettis à la règle, mais pour ceux-là, la règle est stricte et sévère. Très peu d'hommes sont  
p60

appelés à partager cette règle, ou, pour mieux dire, l'appel est fait. Le Père et nous, attendons. Nul ne doit venir demander l'habit d'apôtre, s'il ne se sent le courage de le porter en tous chemins. Nul ne l'obtiendra si notre Père ne lui sent la vigueur qu'il faut posséder pour sauver le monde.

Mais hors de notre sein, proche de nous, en nous donnant la main, il y a des oeuvres très importantes à

faire, il y a à accepter notre dépouille pendant que nous, nous préparons une autre robe. C'est ce qu'ont fait Flachet et quelques autres, au nombre desquels est Cavel (celui-ci à la suite d'une faute grave, la rupture du voeu de célibat), ils continuent notre oeuvre passée, et ils en ont conscience, reconnaissant la supériorité de l'oeuvre actuelle.

Hors de France, la propagation continue bien. J'ai des lettres très bonnes de Berlin, d'Angleterre, de Tunis, New-York, de la Vera-Cruz.

La femme nous a encore été peu en aide. Son jour viendra. Il est éloigné, si j'en crois l'apparence ; prochain, si j'en crois notre espoir. La femme nous a suscité des embarras jusqu'à ce jour. Le prolétaire romain fut l'ennemi de l'apôtre de Jésus Christ. L'esclave moderne, la femme, nous sera hostile. Nous ne résisterons à la femme que par la femme.

Il se passe en dehors de nous des événemens que le monde appelle très graves, et qui laisseront peu de place dans l'histoire. Les partis ont versé le sang les uns des autres. Le gouvernement a voulu faire de la dictature. Il n'a pas eu le bras assez fort. Un arrêt de la Cour de Cassation a renversé l'état de siège. Le Ministère va être modifié. M.. Dupin sera Premier Ministre. Cet homme-là est maladroit, il va faire de l'avocasserie libérale, tandis qu'il faudrait des travaux publics en masse. J'ai vu plusieurs fois le Garde des Sceaux, j'ai eu avec lui de fort bonnes conversations sur les mesures qui pourraient dignement tirer le gouvernement

p61  
d'embarras, mais il n'est rien résulté de tout cela. M.. Barthe veut se retirer. M.. Dupin n'est pas l'homme du commerce. Il appelle les banquiers des loups cerviers. Sa présence au pouvoir fera tourner bien des gens au carlisme. Je ne serais pas du tout surpris si l'anniversaire du Treize-Vendémiaire voyait apparaître de nouveaux *grenadiers des Filles Saint-Thomas*, qui seraient vaincus par le gouvernement et par le parti patriote. Tout cela est douloureux, mais si le mal est grand, le remède est proche. Dieu est bon, il nous conduit par la main.

Ma dernière lettre était triste. Celle-ci vous donnera une juste idée de notre situation. Nous sommes bien pauvres, bien délaissés par nos anciens amis. Je ne sais en vérité comment nous allons vivre, mais ce que je sais, c'est que nous vivrons unis, quoique le pouvoir fasse encore des démonstrations contre nous. Tous sortiront d'ici hommes, même les plus jeunes, car

tous auront pratiqué la patience. Tous seront dressés à la règle. Tous sauront agir ensemble. Avec une troupe pareille, on doit faire des prodiges, et il en faut pour retirer l'humanité du borbier, la prendre sur ses épaules et la porter en terre ferme.

Mon ami, je n'ai point d'autre conseil à vous donner que de bien lire ma lettre.

p63

## **LE LIVRE NOUVEAU, PREMIERE SEANCE : LE LIVRE NOUVEAU. ENFANTIN PREMIÈRE SÉANCE**

### **LE LIVRE NOUVEAU**

Ménilmontant. 14 Juillet 1832, 10 heures du soir.

Le PÈRE avait à sa droite BARRAULT et FOURNEL, à sa gauche MICHEL et CHARLES ; vis-à-vis de lui était LAMBERT, qui avait à sa droite TALABOT, et à sa gauche d'EICHTHAL.

Le PÈRE a dit :

Pour compléter notre VIE nous nous réunirons une partie des NUITS. Depuis notre entrée à Ménilmontant, nous n'avons, pour ainsi dire, interrogé que le JOUR, la NUIT a beaucoup à nous apprendre ; son INSPIRATION nous est surtout nécessaire, en ce moment où nos JOURS sont pleins, comme ceux du peuple, de rudes *labeurs* qui demandent l'emploi de toute notre FORCE, notre intelligence doit plus que jamais veiller.

Nous poserons ici les fondemens du CATÉCHISME et de la GENÈSE, des deux GRANDS LIVRES de l'HUMANITÉ et du MONDE, du TESTAMENT DÉFINITIF et toujours PROGRESSIF que DIEU donne aux hommes, de la BIBLE nouvelle.

Ainsi notre JOUR sera consacré à *élever* le TRAVAIL du prolétaire à la hauteur du CULTE, en *remontant* du TRAVAIL le plus *grossier*, du TRAVAIL du *manoeuvre*, jusqu'au TEMPLE ; et nous emploierons nos NUITS à *descendre* des hauteurs du DOGME, pour *pénétrer*

p64

ensuite par nos *enseignemens* jusqu'aux INTELLIGENCES les plus arriérées. Nous nous serons alors INITIÉS à toute la VIE, pour la RECEVOIR et la DONNER RELIGIEUSEMENT.

Depuis un mois, dans des entretiens particuliers, j'agite avec vous tous les élémens des deux LIVRES CAPITAUX que nous avons à produire. Je vais retracer sommairement l'expression générale de ces différentes communions, et je commencerai par le livre des CHOSES HUMAINES, par le CATÉCHISME.

Et d'abord un fait VIVANT doit vous frapper, c'est

la disposition de vos places actuelles autour de moi.  
En m'avancant vers vous, marchant vers FOURNEL et BARRAULT, MICHEL et CHARLES, c'est le CATÉCHISME VIVANT que je viens lire. Il est ouvert ; ses deux feuillets, divisés chacun en deux colonnes, sont, d'une part, FOURNEL et BARRAULT, de l'autre, MICHEL et CHARLES. Dans le premier, l'ENSEIGNEMENT, l'initiation à la VIE par un LIVRE, se traduit en VERBE, c'est une *formule* et un LANGAGE, c'est la précision *algbrique* et le texte RYTHMÉ, c'est le *chiffre* et la LETTRE, la *métaphysique* et la POÉTIQUE, la *grammaire* et la PROSODIE, etc. Là est la base des ÉTUDES de l'homme de l'*esprit*, de la *pensée*, du *théoricien*, du *théologien*, de l'ARTISTE du DOGME. Cette feuille est conçue sous une INSPIRATION semblable à celle qui présidait au CATÉCHISME CHRÉTIEN, c'est la CONCEPTION du VERBE, avec la conquête de l'ALGÈBRE ; c'est PLATON développé à travers DESCARTES et LEIBNITZ. Cette feuille, c'est l'ENCYCLOPÉDIE *scientifique* et LITTÉRAIRE ; c'est la FORMULE *abstraite* et CONCRÈTE de la VIE. Dans l'autre feuillet, l'ENSEIGNEMENT se produit par une *forme* et une PEINTURE, c'est le *tracé* GÉOMÉTRIQUE, le plan, le dessin, et l'IMAGE *animée, mobile, colorée*, qui doivent frapper d'abord l'homme des *sens*, de l'*acte*, le *praticien*, le THURGIEN, l'*artiste* du CULTE.

p65

Cette feuille, c'est le *hiéroglyphe* gyptien, mais enrichi du *mouvement* et de la *couleur*. C'est l'ENCYCLOPÉDIE *industrielle* et l'ESTHÉTIQUE nouvelle ; C'est la FORME SIMPLE ou *composée* de la VIE, comme l'autre feuille en était la FORMULE *abstraite* et CONCRÈTE. L'Enfant, placé devant un pareil LIVRE, donnerait lui-même au PRÊTRE son premier *horoscope*, par le *feuillet* qu'il choisirait d'abord, par celui qui charmerait le plus son *intelligence* et sa *vue* ; son choix indiquerait sa vocation, son aptitude, sa capacité. Ce que je vous dis ici sur la conception du LIVRE HUMANITAIRE, du CATÉCHISME, j'aurai à le reproduire, mais sous d'autres formes, quand nous nous occuperons du LIVRE du MONDE, de la GENÈSE ; ces grandes divisions binaires sont, vous le savez déjà, les modes auxquels notre esprit doit se plier, pour embrasser sous toutes leurs faces les *objets*, les *idées* et les ÊTRES. Après ces préliminaires dogmatiques, je voudrais pouvoir immédiatement vous faire sentir par quelques



exemples la grandeur de l'oeuvre à produire, et surtout tracer ainsi la voie que nous avons généralement à suivre dans nos *recherches* et nos *travaux* ; mais j'ai besoin de m'arrêter encore sur l'innovation qui doit donner à ce grand livre de l'esprit HUMAIN son caractère saillant par rapport à tous les livres semblables écrits dans le passé, par rapport aux oeuvres PHILOSOPHIQUES ou RELIGIEUSES, aux SYSTÈMES ou aux DOGMES, aux théories générales ou aux théologies qui ont successivement servi de LOI à l'ESPRIT HUMAIN.

Et d'abord vous savez que, selon notre FOI, la manière dont l'homme se représente des *corps*, conçoit des *idées*, s'initie à des SENTIMENS, est toujours TRIPLE : car tout SENTIMENT se manifeste par une *pensée* et un *acte*, par une *formule* et une *forme*, par la *parole* et par l'*écriture*, et ces manifestations se correspondent,

p66  
pour ainsi dire, parallèlement, de telle sorte que, de la *formule* ou de la *forme*, remontant au SENTIMENT GÉNÉRATEUR, l'homme redescend à la *forme* ou à la *formule* correspondante, et VÉRIFIE ainsi sa première *idée*, ou sa première *sensation*, la JUSTIFIE, la LÉGITIME, la QUALIFIE *vraie* ou *fausse*, *utile* ou *nuisible*.

Cette correspondance, cette analogie, de la *formule* et de la *forme*, l'application de l'une à l'autre, voici la base MÉTHODIQUE de toute oeuvre *scientifique*.

Or ces deux élémens, formule et forme, qui doivent servir à l'édification de la SCIENCE générale, de la THÉOLOGIE nouvelle, existent déjà, et le lien qui les cimente a été fortement senti : DESCARTES a relié l'*algèbre* à la *géométrie*, et depuis ce grand homme, ces deux aspects de l'ÊTRE, *formule* et *forme*, se correspondent dans la vie du MATHÉMATICIEN, avec une facilité merveilleuse. Se REPRÉSENTER la *forme* d'un OBJET par une *formule* RATIONNELLE, et réciproquement se rendre RAISON d'une *forme* MATÉRIELLE par la *formule* RATIONNELLE correspondante, telle doit être depuis Descartes la définition la plus élevée du véritable ESPRIT SCIENTIFIQUE.

Notre oeuvre aujourd'hui doit consister dans l'application de l'*algèbre* et de la *géométrie* à la MORALE : c'est à dire dans l'établissement de notre DOGME *trinaire* sous ses trois aspects *formule*, *forme*, et SENTIMENT. C'est à dire encore dans la fondation d'une règle MORALE se traduisant par le *précepte* et l'*exemple*, renfermant le *Droit* et le *fait*, le *verbe* et le *symbole*, ou en d'autres termes enfin, dans la constitution du CODE de VÉRITÉ et d'*utilité* qui doit enseigner

à l'homme la MORALITÉ de ses *pensées* et de ses *actes*, leur LIEN RELIGIEUX avec le DOGME et le CULTE. Pour cela, nous rappelant que tout SENTIMENT engendre un *raisonnement* et un *fait*, c'est à dire se manifeste par la *pensée* et l'*acte*, par une *formule* et une *forme*, par une *parole* et une *figure*, nous devons p67

remanier les deux éléments de la SCIENCE humaine, si vigoureusement combinés par DESCARTES, et les élever à une *puissance* MORALE qui leur manque.

Alors la science des *formules* et celle des *formes*, que je nomme généralement ici ALGÈBRE et GÉOMÉTRIE, mais qui renferme, d'une part, toutes les *connaissances métaphysiques*, de l'autre, toutes les expériences physiques, c'est à dire toutes les sciences qui correspondent, les unes à ce que nous nommons le point de vue *physiologique* ou humain, ou du PETIT MONDE, les autres au point de vue *astronomique, extra humain*, du GRAND MONDE, alors, dis je, l'ALGÈBRE et la GÉOMÉTRIE auront revêtu un caractère VIVANT, POÉTIQUE, RELIGIEUX dont l'absence est, sous tous les rapports, sensible aujourd'hui, non seulement par l'ANARCHIE qui règne entre les RECHERCHES et les PRODUITS de la *science*, mais par celle qui divise les savants eux mêmes.

Il est d'ailleurs surprenant de voir à quel point aujourd'hui la puissance d'*abstraction* a poussé l'INTELLIGENCE humaine ; les SCIENCES sont désunies, sont détachées les unes des autres d'une manière si *anarchique*, si *athée*, que quelques esprits supérieurs sentent bien, il est vrai, la nécessité de les relier au moins d'une manière *logique* et *encyclopédiquement* ; mais, d'un autre côté, la masse presque entière des SAVANTS poursuit avec une ardeur infatigable des travaux spéciaux que leurs auteurs ne cherchent à rattacher en aucune façon les uns aux autres. Ainsi il est peu de MATHÉMATICIENS, même parmi les plus profonds, qui sachent qu'une *analogie*, pour ainsi dire d'IDENTITÉ, existe entre leurs procédés de *calcul* ou de *raisonnement*, et la MÉTAPHYSIQUE. La réciproque est vraie pour les métaphysiciens et certainement parmi les publicistes, moralistes, légistes et historiens, en exceptant deux hommes, on peut dire qu'aucun d'eux ne se doute du lien intime qui unit les *formules* et les *formes* primitives et radicales de l'*esprit* et des *sens* de p68

l'homme, avec les *lois* et les *phénomènes* qui manifestent l'existence des SOCIÉTÉS HUMAINES ; lien tellement intime cependant que les *formules* et les *formes*

élémentaires de l'*esprit* et des *sens* peuvent et doivent être considérées comme les traductions, dans une langue transcendantale, des *formules* et des *formes* que revêt la vie INTELLECTUELLE et INDUSTRIELLE de l'humanité.

L'introduction dans les *sciences* de ce sentiment d'UNION, d'HARMONIE, de ce lien RELIGIEUX qui doit leur rendre la VIE, voilà notre oeuvre ; tel est le devoir que notre foi nous impose à l'égard de l'humanité *intelligente*.

Et cette innovation, cette révélation qui doit changer le caractère social ou moral des sciences et des savans, sera elle même une inspiration nouvelle pour la science, INSPIRATION qui soumettra les éléments du savoir humain à une nouvelle *observation* et à une nouvelle *expérimentation*.

LAMBERT avait déjà senti la nécessité de cette oeuvre ; ailleurs, il exposera comment il l'avait conçue dans sa généralité ; mais il est utile de dire ici comment il avait envisagé l'introduction de notre dogme trinaire dans l'une des branches de la science, dans la géo-métrie, afin que cet exemple facilite l'intelligence de tout ce que nous aurons à dire par la suite sur ce sujet.

LAMBERT avait vu que les géomètres, en rapportant tout à la *ligne droite* et aussi à la *circonférence du cercle*, manquaient au moins d'une TROISIÈME courbe, qui, introduite dans la science comme élément principal, modifierait ses résultats soit en les *simplifiant*, soit en les *diversifiant*, selon les besoins *théoriques* ou *pratiques* de l'homme. Pour des raisons longues à déduire, mais qui puisent leur force principale dans la *simplification* et la régularité des calculs, et aussi dans la complication et la *diversité* des mouvemens, il avait jeté les yeux sur l'*hélice cylindrique*, qui jouit, comme

p69  
la ligne droite et la circonférence de cercle, de la propriété d'être homogène dans toutes ses parties.

Dès les premiers mots qu'il me dit à ce sujet, je lui fis observer que l'introduction d'une forme, d'une courbe nouvelle dans les bases de la géométrie devait présenter un caractère PROGRESSIF et non ABSOLU ou parfait et que sans doute, sans s'éloigner trop de ses premiers aperçus, l'*hélice conique* conviendrait mieux que l'*hélice cylindrique*, le cylindre n'étant d'ailleurs qu'un cas particulier du cône, et impliquant, je le répète, l'*idée* et la forme de l'ABSOLU et de la perfection, c'est à dire correspondant aux croyances du passé, mais devenant secondaire sous l'empire de notre foi au progrès,

source de toute *science* et de toute *pratique* humaines.  
Lambert vous développera les conséquences de  
cette innovation GÉOMÉTRIQUE, appliquée spécialement  
à l'*astronomie* et à la *mécanique*. Elle est suffisamment  
justifiée, dans cette dernière science, par les  
perfectionnements introduits nouvellement dans les  
engrenages.

L'un des faits qui avaient le plus frappé LAMBERT  
dans sa conception GÉOMÉTRIQUE, était la *forme* dont je  
m'étais servi dans mon enseignement sur l'HISTOIRE, et  
cette analogie entre la GÉOMÉTRIE et l'HISTOIRE trouve ici  
parfaitement sa place. Cherchant à faire sentir les  
deux modes selon lesquels les faits humains peuvent  
être *étudiés*, selon le TEMS et selon l'ESPACE, *chronologiquement*  
et *géographiquement*, j'avais dit : " pour  
rendre sensible par une autre image cette double  
manière d'envisager l'humanité, représentez-vous  
l'histoire comme un cône renversé, qui serait coupé  
de distance en distance par des plans perpendiculaires  
à son axe. Chacune de ces sections pourrait être  
considérée comme une des couches successives selon  
p70

lesquelles s'est produite la formation de l'ÊTRE HUMANITÉ. "

La double idée de convergence et de divergence  
qui se présente selon la position du cône, et qui est  
complète dans le cône à deux nappes, a quelque chose  
de séduisant, en ce que les deux nappes représentent,  
l'une le *passé*, l'autre l'*avenir*, la première la *tradition*  
ou l'*histoire*, la seconde l'*imagination* ou la *prophétie*,  
tandis que le sommet du cône est ce *point* insaisissable,  
le PRÉSENT, lien vivant et indéfinissable du passé et  
de l'avenir, de ce qui *fut* et de ce qui *sera*, symbole  
infinitésimal de la VIE.

Cette IMAGE prend encore un caractère bien plus  
conforme encore à notre FOI, bien plus propre à la  
REPRÉSENTER, lorsque l'on songe que cette surface, par  
sa propriété de convergence vers des ASYMPTOTES, offre  
la notion singulière et toute vivante, toute *humaine*,  
d'un progrès indéfini et continu. Ici donc, sortons de  
l'histoire proprement dite, et saisissons l'HARMONIE  
progressive de l'*humanité* et du *monde* ; alors, au lieu  
d'un *cône* isolé pris pour figure du développement  
humain, concevons un *cône* entouré d'un *hyperboloïde*  
*de révolution à une nappe*, ou bien son *complémentaire*  
entourant un *hyperboloïde de révolution à deux*  
*nappes*, c'est à dire examinons les deux systèmes  
binaires de surfaces engendrées par la révolution  
d'une hyperbole et de ses asymptotes autour de ses

axes, ou, en d'autres termes, le double système formé par les courbes élémentaires, *asymptote* et *hyperbole*, soumises à deux impulsions différentes, dans la direction de ses axes.

Dans ces figures, la tendance progressive à l'UNION, à l'*amoureuse osculation*, dans les surfaces et dans les lignes correspondantes, est une IMAGE assez vivante de l'HARMONIE PROGRESSIVE de l'*humanité* et

p71  
du *monde*, soit que l'on prête, dans l'un ou l'autre système, à l'*humanité* les propriétés coniques ou hyperboliques, soit qu'on les affecte réciproquement au *monde*.

Ce *style* FIGURÉ fera sans doute sourire et ceux qui par *ignorance* ne sauraient en avoir l'*intelligence*, et ceux qui, possesseurs des matériaux de la *science*, ne concevront pas toutefois que l'on puisse en faire un *usage* auquel ils n'ont pas songé, usage dont ils ne comprendront ni la valeur *encyclopédique*, ni la puissance *pratique*, ni l'inspiration POÉTIQUE ou RELIGIEUSE. Tel est pourtant le sens de la phrase prophétique de Demaistre sur l'affinité naturelle de la *science* et de la *religion*.

L'IMAGE que je viens de vous présenter pour FIGURER l'harmonie progressive de l'humanité et du monde est d'une inépuisable fécondité ; plus tard, nous la reprendrons et la développerons davantage. Qu'il nous suffise de dire aujourd'hui que nous la verrons jouer un rôle très important dans la forme des cérémonies du culte et dans la construction des monumens religieux ; il me tarde de produire sous un autre aspect la conception qui nous sert ici de base, afin de la rendre accessible à tous ceux qui partagent notre foi dans l'avenir social, qui connaissent les relations futures des hommes entre eux, qui ont admis comme dogme fondamental de la politique la division trinaire de l'humanité en PRÊTRES, *savants* et *industriels*, en couples d'AMOUR, d'*intelligence* et d'*activité*, afin, dis-je, de me faire comprendre par tous ceux qui ont suivi jusqu'ici nos travaux, mais qui ne sont point initiés au langage ALGÈBRIQUE ni au *dessin* GÉOMÉTRIQUE ; car ceux-là devront descendre de la science SOCIALE, MORALE, RELIGIEUSE, qui est en leur possession et qui domine toutes les sciences, à la connaissance des élémens qui servent de *base* aux sciences spéciales, privées aujourd'hui d'inspiration SOCIALE, MORALE, RELIGIEUSE ;

p72  
l'APÔTRE est toujours le *docteur des docteurs*,

car il aime et il veut ce que VEUT l'humanité, ce qu'elle AIME ; de là à *savoir* ce qu'elle DOIT *savoir* et à *faire* ce qu'elle PEUT *faire*, pour l'APÔTRE, il n'y a qu'un pas, tandis que le plus grand *théoricien* et le plus grand *praticien* du monde, inspirés par une FOI morte, sont séparés du domaine de la FOI nouvelle dont l'humanité va VIVRE, par une distance incommensurable.

Un homme, dans l'expression SOCIALE de sa vie, peut être rapporté ou comparé au PRÊTRE, au *savant*, à l'*industriel* ; pour le DÉFINIR, pour le nommer et le classer, on exprime alors ce qu'il AIME, ce qu'il *sait*, ce qu'il *fait*.

Cette triple définition est la base selon laquelle des RELATIONS s'établissent entre *cet homme* et *les autres hommes*, entre *lui* et le *monde*, elle donne la mesure de son AMOUR, de son *intelligence* et de son *activité*, elle détermine la manière dont on l'AIME ; suivant elle, on l'*estime*, on le *juge*, on le qualifie ; suivant elle aussi, on l'*emploie*, on l'*utilise*, on le *rétribue*.

En désignant ces trois *mètres*, ces trois types vivants auxquels je viens de rapporter l'homme par le nom commun de COORDONNÉES, considérant le rapport qui exprime la relation de cet homme avec chacun de ces trois mètres, de ces trois types, comme les DIMENSIONS de cet homme, j'aurai sa DÉFINITION selon son AMOUR, son *intelligence* et son *activité*, et par là même, j'aurai déterminé le *tems* et le *lieu* où il VIT, car, selon notre dogme, à chaque état MORAL, *intellectuel* et *industriel* de l'humanité correspondent, *chronologiquement* et *géographiquement*, un *tems* et un *lieu* déterminés.

Ce que je dis ici pour l'HOMME s'applique également aux *idées* et aux *choses*, aux *formules* et aux *formes* ; c'est la base de la *logique* et de l'*esthétique*, de l'*algèbre* et de la *géométrie*.

p73

Une *idée*, une *chose* étant conçue ou sentie, pour la *définir* ou la *représenter*, il faut la rapporter aux trois axiomes capitaux, aux trois éléments qui forment la base du domaine des *idées* ou de celui des *choses*, aux trois *formules* ou aux trois *formes* capitales dont toutes les autres *formules* ou *formes* ne sont que des *traductions* ou *transfigurations*.

Or c'est ce qui a été fait dans l'*algèbre* et dans la *géométrie* par DESCARTES, et c'est ce qui lui a donné le moyen d'appliquer l'une à l'autre, c'est à dire de TRADUIRE un *raisonnement* en *figure*, et réciproquement de traduire une *forme* en *formule*. Aujourd'hui, je

le répète, il s'agit de conquérir, au profit de la science des relations humaines, au profit des rapports MORaux, SOCIAUX, RELIGIEUX, qui unissent les hommes entre eux, la puissance dont DESCARTES a enrichi le monde de la *pensée* et celui de la *forme* : ce grand homme nous a donné le *mouvement* et la *matière*, c'est à nous, non pas à CRÉER LE MONDE, mais à nous UNIR progressivement à lui par le développement continu de notre *intelligence* et de notre *puissance*, de notre *savoir* et de notre *industrie*.

Or, pour que cette UNION intime de l'humanité et du monde s'opère HARMONIQUEMENT par le développement continu de la *science* et de l'*industrie*, de la *pensée* et de la *forme*, il faut que la science de la VIE, la science MORALE, se *traduise* et se *transfigure* sans cesse, avec *régularité* et *clarté*, par des *formules* et des *formes* qui *rappellent* et *annoncent* les *pensées* et les *actes* que le SENTIMENT SOCIAL réclame, que l'AMOUR engendre et que la RELIGION inspire : il faut que le PRÊTRE ait son langage

p74  
qui IMPLIQUE celui du *savant* et celui de l'*industriel*, enfin il faut que le SAVANT lui-même, qui n'est pas seulement un *esprit calculant*, mais qui AIME, et que l'industriel qui n'est pas seulement un instrument de *force*, mais qui AIME aussi, car avant tout ils sont hommes, il faut, dis-je, que le *savant* et l'*industriel* sachent ce que veulent dire en langue de POÉSIE et d'AMOUR les *formules* et les *formes*, l'*esprit* et la *matière* qu'ils travaillent, les idées et les choses. Alors l'humanité tout entière *comprendra* et *verra* ce que renferme de divin la conception *mystique* de Platon et des chrétiens, l'INCARNATION DU VERBE, sublime annonce de l'UNION PROGRESSIVE de l'*humanité* et du *monde*.

Et maintenant, reprenant le langage mathématique, je dis : l'homme rapporté à ses trois coordonnées radicales, PRÊTRE, *savant*, *industriel*, est par là défini, nommé et classé. Si on le considère comme *limité* dans sa nature *propre* par ces trois représentants de la vie, il est analogue au *point infinitésimal* obtenu comme *limite* de trois surfaces : si, au contraire, on le considère comme tendant à grandir dans ces trois directions de la vie, il est semblable à un *solide* à trois dimensions ; ces deux points de vue correspondent encore au grand dualisme *formule* et *forme*, au *calcul infinitésimal* et à la *géométrie descriptive*, dernières conquêtes de l'*esprit mathématique* et du *sens géométrique*, points de départ de la science nouvelle, moteurs divins, instrumens sublimes qui mettent

l'INTELLIGENCE de l'homme en communion avec le tems et l'espace.

Avec un seul point de vue, en ne rapportant l'homme qu'à l'un des trois types, on le considérerait comme une LIGNE ; en cherchant un nouveau rapport avec un autre mètre, on aurait une SURFACE. Enfin, j'ai déjà dit que, rapporté aux trois types, aux trois mètres, c'est un point infinitésimal ou un solide à trois dimensions.

p75

Et les FORMULES correspondantes dans la langue *algébrique* aux *lignes*, aux *surfaces* et aux *solides*, seraient également les SIGNES VERBAUX applicables à la DÉFINITION de l'homme DÉCRIT par la FIGURE géométrique. Je dépose ici ces idées, nous les reprendrons.

J'ai parlé de l'*algèbre* et de la *géométrie*, je puis maintenant vous occuper du LANGAGE, de la *grammaire*, et bientôt après de l'ARCHITECTURE, et des grandes oeuvres INDUSTRIELLES.

Nous devons fonder sur notre DOGME une *grammaire philosophique*, une *théorie du langage*.

La correspondance de l'*algèbre* et du *langage* est sensible ; il y a des *propositions* de tous les *degrés*, des formules capitales exprimant la *pensée*, qui répondent très bien aux moyens divers qu'une *formule* algébrique renferme pour la description des *figures*.

Le VERBE, le *substantif* et l'*adjectif*, voici les trois élémens du langage.

JE, VOUS, sont deux formules abstraites, dont la première indique, l'existence *absolue* du MOI et la seconde celle du NON MOI.

J'AIME, VOUS AIMEZ, est encore une formule abstraite, mais la première indique au moins la relation *indéfinie* du MOI avec le NON MOI.

JE VOUS AIME, VOUS M'AIMEZ, telle est la formule radicale, VIVANTE.

Ce verbe est le lien du MOI et du NON MOI, et plus généralement du *sujet* et de l'*objet*.

Ici se présente à moi une analogie entre la *Grammaire* et la *Géométrie*, qui vous aidera à saisir ce que je viens de dire sur le VERBE, le *substantif* et l'*adjectif*.

Dans l'enseignement de la *géométrie*, après avoir posé comme *principes*, comme *axiomes*, comme *éléments* de la science, les conditions *indéfinissables*

p76

d'existence du SOLIDE, de la SURFACE et de la LIGNE, on devra débiter,



si l'enseignement s'adresse aux *théoriciens*, par la LIGNE ;  
s'il s'adresse aux *praticiens*, par la SURFACE ;  
s'il s'adresse au PRÊTRE, par le SOLIDE.  
Dans ce dernier cas, on emploie la GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE avec MODÈLES ; dans le second, la *géodésie* et le *levé de plans* ; dans le premier, la *géométrie pure* ou *rationnelle*.

Pour la *grammaire*, l'ordre correspondant de l'enseignement sera :

Pour le *théoricien*, le *substantif* ;

Pour le praticien, l'adjectif ;

Pour le PRÊTRE, le VERBE.

En d'autres termes, ce qu'il importe le plus à un *praticien* de connaître dans une langue, c'est le *jugement* porté par celui qui parle la langue sur l'objet que le praticien lui *montre* et veut *employer*, et je n'entends point par là que le *jugement*, la *qualification*, la science du *bien* et du *mal*, soit l'objet principal de l'étude du praticien ; au contraire, pour lui, cette *qualification* est faite et non à faire ; de quelque manière qu'on y arrive, cela importe peu au praticien, il la saisit d'abord instinctivement, telle qu'elle lui est fournie, parce que l'*application* le préoccupe. De même, le géomètre arpenteur ne s'inquiète pas de démontrer que tous les angles droits sont égaux entre eux, ni même que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. L'*emploi*, l'*usage* qu'on peut faire d'une *chose*, voilà ce qui intéresse d'abord le

p77  
praticien ; et cet *usage* est indiqué par la *qualité* dont elle jouit, par l'*adjectif* dont on la décore.

En m'exprimant ainsi sur le *praticien*, j'ai dit explicitement pourquoi le *théoricien* au contraire est préoccupé du *substantif*. Ces motifs sont inverses.

J'ajoute, pour éclaircir encore mon idée, que les hommes qui apprennent les langues pour les *savoir* et les *écrire*, ou pour les *enseigner* et les *parler*, les premiers faisant des *thèmes*, les seconds des *versions*, suivent deux procédés différents qui correspondent à ceux que je viens d'énoncer ; les premiers s'occupent beaucoup du *substantif* et des *règles*, les autres des *adjectifs* et des *usages*.

Enfin les explications que je viens de donner sur le praticien et le théoricien, justifient ce que j'ai dit du VERBE à l'égard du PRÊTRE, c'est à dire de l'homme qui apprend pour *savoir* ET pour *enseigner*, pour *écrire* ET pour *parler*, car le verbe a la propriété de se résoudre

en adjectif et en substantif, et l'on peut dire même, pour résumer de la manière la plus élevée le progrès des langues, qu'elles marchent de plus en plus vers une manifestation plus complète du VERBE par son *sujet* et son *régime*, par la *substance* et la *qualité* qui prennent en lui la VIE.

Je passe rapidement sur ces idées. Le *tems* nous presse ; je ne peux que les livrer *brutes* au monde, il les polira.

Il nous importe aujourd'hui de signaler seulement les ÉLÉMENTS du langage et le mode de génération qui les lie. Plus tard, en examinant leurs combinaisons, et les diverses formules autour desquelles se groupent, par catégories distinctes, les tournures que revêt par la *parole*, la *pensée* humaine, nous rechercherons les analogies qui existent entre les FORMULES ALGÈBRIQUES, c'est à dire la langue TRANSCENDANTALE, ET les TROPES ou FORMULES VERBALES, et aussi les ressemblances de ces dernières avec les FORMES *géométriques* ; ces

p78  
recherches sont d'un haut intérêt, parce qu'elles supposent ou confirment le lien qui existe entre les trois aspects du langage : le langage INDÉFINI et le langage DÉFINI, par *formule* ou par *forme*, selon l'*esprit* ou selon les *sens* ; ou en d'autres termes entre la NOTATION MUSICALE, le *chiffre*, et le signe *alphabétique* ou *hiéroglyphique* : lien senti de tous tems, dont le chiffre romain, par sa double signification, *littérale* et *numérique*, est un indice, et dont la tentative de Rousseau pour la NOTATION *numérique* de la MUSIQUE est un autre signe.

En prononçant ici le mot MUSIQUE comme forme INDÉFINIE du langage, comme VERBE TRANSCENDANTAL, j'ai établi naturellement un rapprochement entre l'ART et la SCIENCE ; et, sans nous y arrêter, je dois pourtant en profiter pour déposer dans vos âmes un germe qui s'y développera.

Je ne CONNAIS pas un seul MATHÉMATICIEN, et je ne donne ce nom qu'aux hommes qui AIMENT, et qui *savent* parler la langue de l'INFINI, je n'en CONÇOIS même aucun qui puisse ne pas être VIVEMENT SENSIBLE à la MUSIQUE. PYTHAGORE n'est pas un être fabuleux, et l'humanité discernera toujours des couronnes aux hommes qui ont le secret de l'HARMONIEUSE COMMUNION du SON, du NOMBRE et de la FORME, c'est là le génie qui fait VIVRE la PENSÉE humaine.

Avant de terminer l'ébauche que je fais d'un sujet aussi grave, j'ajoute encore que des analogies

frappantes seront facilement senties entre le rêve, l'EXALTATION de l'IMAGINATION, qui déplace les *tems* et les *lieux*, et fait abstraction des uns ou des autres, et les NOTIONS ALGÈBRIQUES dites *irrationnelles* ou *imaginaires* ; de même, les méditations sur l'ABSOLU en philosophie, et l'emploi de l'INFINI en mathématique présentent des résultats théoriques ou pratiques semblables.

p79

Que l'algèbre prenne donc enfin sa place dans la vie MORALE, et la véritable époque INFINITÉSIMALE de l'esprit humain, indiquée par LEIBNITZ, aura commencé. DIEU que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement voulu chasser de leur sanctuaire et qui toujours pourtant y est demeuré, découvert ou caché, sous le nom divin de l'INFINI ou sous le voile trompeur des LIMITES, DIEU reparaitra dans la science, plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le VERBE suprême, le VERBE INFINITÉSIMAL se résoudra dans l'ART en *parole* ou en *symboles*, le SAVANT le traduira en *formules* définies et l'INDUSTRIEL en *formes* limitées ; VERBE de POÉSIE et d'AMOUR, il se manifestera par la *musique* et l'*architecture* ; INSPIRATEUR DIVIN, il engendra l'*algorithmie* et l'*esthétique* ; PAROLE du PRÊTRE, il enfantera la *science* et l'*industrie*, le DOGME et le CULTE. La division TRINAIRE que j'ai suivie sans cesse avec une religieuse régularité vous indique assez combien je tiens à vous faire retrouver en toutes choses les TROIS aspects sous lesquels l'homme conçoit TOUT CE QUI EST, DIEU, l'UNIVERS et LUI-MÊME : et j'ai employé cette *triple* forme de la vie de manière à faire ressortir, pour ainsi dire instinctivement, mécaniquement, de la forme même de ma parole, les analogies qui établissent un lien entre les connaissances humaines, entre les sciences que nous parcourrons : je veux que chaque *idée* et chaque *forme*, rattachées sans cesse par vous au SENTIMENT qui les engendre vous rappellent, comme le CULTE et le DOGME, la RELIGION de l'HUMANITÉ et du MONDE.

J'ai tenté de vous communiquer cette INSPIRATION en vous parlant d'abord d'ALGÈBRE et de GÉOMÉTRIE de *formules* et de *formes* ; ensuite, développant ce que j'avais dit sur la *formule* ALGÈBRIQUE, et l'appliquant au *langage*, j'ai posé les bases de la *grammaire* philosophique ou plutôt RELIGIEUSE ; maintenant je dois

p80

faire pour la GÉOMÉTRIE ce que j'ai fait pour l'ALGÈBRE,

et développer ce que j'ai dit sur les *formes* en l'appliquant à l'*architecture* et aux grands travaux *industriels*.

Et d'abord, je limite le cadre que semblent tracer les derniers mots que je viens d'employer, en vous rappelant le point de vue spécial auquel, dès le commencement de notre réunion, je vous ai dit que nous resterions placés durant toute cette soirée. Nous nous occupons du livre HUMANITAIRE, et non de celui du MONDE, du CATÉCHISME et non de la GENÈSE. En vous parlant des travaux industriels, j'ai donc plutôt en vue ceux qui ont pour but direct les jouissances de l'*homme*, que ceux qui tendent directement à rendre le *monde* plus productif, je parlerai plutôt de la construction des VILLES et des communications des villes entre elles, que de la culture du SOL. Et voilà pourquoi j'ai choisi l'ARCHITECTURE.

Tous les projets de grands travaux d'utilité publique que nous avons exposés dans *le Globe*, n'étaient que des avertissemens donnés par nous au monde afin de préparer l'ère pacifique que nous avons mission d'installer parmi les hommes ; mais ces projets ne renfermaient pas en eux-mêmes la condition indispensable de leur réalisation, car ils n'ouvraient pas une série régulière de travaux conçus sous une inspiration digne de notre foi, sous une inspiration vraiment universelle. Ils n'étaient point la REPRÉSENTATION de la sublime PAROLE que Saint-Simon, notre maître, fait adresser au chef de la chrétienté par la bouche de Luther : "*maintenant que la dimension de notre planète est connue, faites faire par les SAVANS, les ARTISTES et les INDUSTRIELS, un plan général de TRAVAUX à EXÉCUTER pour rendre la possession TERRITORIALE de l'espèce humaine la plus productive possible, et la plus AGRÉABLE à habiter sous tous les rapports. La masse des travaux que vous déterminerez sur le*

*p81*  
*champ, contribuera plus efficacement à l'amélioration du sort de la classe pauvre que ne pourraient le faire les aumônes les plus abondantes, et par ce moyen, LES RICHES, LOIN DE S'APPAUVRIR PAR DES SACRIFICES PÉCUNIAIRES, S'ENRICHIRONT EN MÊME TEMPS QUE LES PAUVRES. "*

Pour que ces PROJETS de TRAVAUX fussent susceptibles de réalisation, il faudrait en effet que la CONCEPTION fût de nature à se TRADUIRE en un MODÈLE CAPITAL, servant d'*exemple* et fournissant une INSPIRATION continue par le CULTE dont il serait environné, pour tous les

TRAVAUX dont ce modèle serait le SYMBOLE.  
Or la CAPITALE du MONDE nouveau, du royaume  
humanitaire, la MÉTROPOLE de la FOI UNIVERSELLE,  
est ce modèle, car c'est le point d'où part toute  
DIRECTION de grands TRAVAUX sur le GLOBE entier.  
Voici la CITÉ de DIEU, la JÉRUSALEM nouvelle.  
ARCHITECTES ! quelle doit être sa forme ?  
La plus VIVANTE, la plus propre à INSPIRER à  
l'homme, l'AMOUR, la CONNAISSANCE et la PRATIQUE de ce  
que l'HOMME doit faire dans le MONDE ;  
La FORME HUMAINE  
VITRUVÉ l'avait RÊVÉ.  
Et maintenant, ENFANS, que MICHEL *dessine* ma  
PAROLE, et que CHARLES la colore ; écoutez.  
p83

## **LE LIVRE NOUVEAU, DEUXIEME SEANCE : LA GRAMMAIRE. BARRAULT DEUXIÈME SÉANCE :**

### **LA GRAMMAIRE**

Ménilmontant - 19 juillet 1832. 9 h du soir.

Le PÈRE s'assied : à sa droite sont BARRAULT et  
FOURNEL, à sa gauche, MICHEL et CHARLES, en face de  
lui, LAMBERT, D'EICHTHAL ; une place est vide ; c'est celle  
de TALABOT, mort dans l'intervalle des deux séances.

Justus et Hoart, appelés par le PÈRE à cette  
réunion, s'assoient, l'un à la place de Talabot, l'autre  
entre D'EICHTHAL et FOURNEL.

Le PÈRE.

Nous avons parlé, dans notre première séance, de  
la langue ; il importe de revenir aujourd'hui sur ce  
sujet.

Nous avons à témoigner de la sainteté du Verbe.  
Déjà la famille se montre pénétrée de la sainteté  
de l'habit ; en lui elle se respecte et veut chaque jour  
se faire respecter davantage. Il nous faut apprendre  
aussi à pratiquer la religion de la parole.

Lorsque nous sentirons profondément qu'en travaillant  
à régénérer la langue, nous travaillons à la  
régénération du monde ; que par elle nous devons  
tenter divinement l'ève nouvelle et faire agréer notre  
pensée à l'incarnation de la nouvelle Marie ; nos  
discours revêtiront sans effort une expression inouïe  
de noblesse, de grandeur, de solennité ; et le *mot* et  
l'*acte* seront la mesure et la garantie l'un de l'autre.

Les chrétiens comprirent la dignité de la langue ; ils  
la firent vraie, austère, pure. Cependant, ils dédaignèrent

p84

l'art. Ils avaient déifié le Verbe, mais le Verbe crucifié.

Or, aujourd'hui le peuple n'a plus faim seulement de pain et de parole. L'art s'élèvera, par nous, à la hauteur de la religion, afin que de là il descende vivifier le peuple, affamé de poésie.

Le livre, que je vous appelle à préparer avec moi dans nos entretiens de la nuit doit être à la fois l'inspirateur de la science nouvelle, de l'art nouveau, de la langue nouvelle.

Cette langue aura le caractère de l'universalité.

Le problème de la langue universelle est le même que celui de la domination universelle, religieuse ou politique. Ainsi se le sont posé Rome payenne, Rome chrétienne, Charlemagne, Charlequin, Napoléon. Ce fut aussi l'ambition du génie scientifique de pacifier l'humanité en transportant les questions qui la divisent dans la sphère commune d'un langage algébrique, de même qu'il était parvenu à concevoir l'harmonie du monde en transportant tous les phénomènes qui l'agitent dans un langage désintéressé des formes matérielles ; le souvenir de notre séance précédente vous permet d'apprécier ce qu'a de fécond mais d'incomplet la grande vue de Leibnitz.

Il n'est donné qu'à nous, dont la foi est véritablement catholique, de résoudre ce problème, dont les traditions de la tour de Babel et du don des langues attestent que l'intelligence humaine a toujours été sérieusement préoccupée.

Les langues du passé, ainsi que nous l'avons souvent répété, ont été les unes *matérialistes*, les autres *spiritualistes* : la langue de l'avenir sera l'HARMONIE de ces deux formes ; à cette condition, elle sera universelle.

Jusqu'à nous, la langue sacerdotale a été tour à tour *biblique*, *évangélique*. Elle a été la voix du monde ; elle a dit une *genèse*, une *cosmogonie*, une

*terre promise* : ou elle a été la voix de l'humanité ; elle a dit une *généalogie*, un *catéchisme*, une *bonne nouvelle*. Elle n'a été, sous aucune de ces formes, l'expression complète de la VIE.

Ces deux langues se continueront, plus puissantes que jamais ; l'une sera plus *biblique* que la *Bible*, plus *homérique* qu'*Homère* ; l'autre sera plus *évangélique* que l'*évangile*. Mais ni l'une ni l'autre ne prétendra usurper une suprématie qui ne lui est pas due, et l'abstraction cessera d'être prise pour la réalité.

Au dessus de ces langues spéciales dominera la

langue générale, accord de la voix du *monde* et de la voix de l'*humanité*, poésie des poésies ; telle sera la langue SACERDOTALE, RELIGIEUSE, DIVINE.

Cette troisième langue, dont nous préparons l'avènement, existe dans le passé, mais à l'état de germe obscur et frappé d'anathème. Les formes par lesquelles elle s'est essayée, quoique progressives, durent encourir la réprobation, et sont restées enveloppées de nuages très épais. Elle ne peut en sortir et recevoir une valeur religieuse que par la foi nouvelle qui lui donnera la vie.

C'est ainsi que l'HOMME, qui est appelé à gouverner la société de l'avenir par l'union de l'*intelligence* et de la *force*, fut, dans le passé, d'abord battu de verges par les hommes de la *chair*, qui usaient de la supériorité de son *esprit*, en le maintenant dans un état de subalternité ; sublime jongleur, il dirigeait le sacerdoce brutal qui lui imposait sa domination : puis, il fut voué à la solitude par les hommes de l'*esprit* qui demandaient aux brûlantes inspirations de sa *chair* une lumière pour se guider au milieu d'un monde profane ; moine, il était l'oracle du prêtre austère qui l'obligeait à se courber sous sa bénédiction. Il dut, pendant le règne de ces deux lois incomplètes, expier cruellement ses révoltes. Aujourd'hui son heure approche, son heure, et celle de sa langue.

p86

La langue française est celle qui renferme le plus de cette langue de l'avenir. Sans doute, quant à ses bases originelles, elle doit être classée parmi les langues *spiritualistes*. Son universalité actuelle atteste qu'elle a reçu profondément le caractère chrétien, sans lequel elle n'aurait pu être généralement adoptée. Mais elle a marché par des modifications successives vers l'harmonie du *spiritualisme* et du *matérialisme* ; et c'est seulement à la faveur de ce progrès qu'elle s'est conciliée avec les besoins de tous.

La langue française est la langue bourgeoise, polie, diplomatique ; et, à ce titre, elle est une préparation à la langue universelle ; comme la bourgeoisie, la politesse, la diplomatie, qui ont remplacé le militarisme, la chevalerie, la guerre, sont des acheminements à l'association universelle.

Examinons-la maintenant sous ses divers aspects.

Et d'abord ce qui nous frappe, c'est le défaut d'accent.

Ce défaut est réel, si on la compare, soit à la langue allemande, où il y a un accent fixe, dérivant du dogme, marquant la valeur logique du mot, et que nous appellerons

l'accent grammatical ; soit à la langue latine, où il y a un accent variable, imposé par l'oreille, suivant la prosodie du mot, et que nous appellerons l'accent euphonique.

Mais tout égoïste, tout individuel que s'y montre l'accent moral, il existe ; chacun, à son gré, le place comme il l'entend et où il le veut ; mais il existe ; et nous devons découvrir en lui le gage, l'avant-coureur de l'accent sympathique, religieux, vivant, ainsi que nous avons su démêler dans l'égoïsme du juste-milieu, avec son impartialité douteuse et ses transactions bâtarde, un précurseur de conciliation, de pacification, d'association.

Envisagée sous la face du rythme, la langue française est la fille aînée de l'église. Son rythme n'est que

p87  
du *nombre*, et le nombre est chrétien. Sa versification résulte d'une numération de syllabes et non de leur valeur prosodique. Est-ce l'absence d'accent qui a déterminé ce rythme, ou est-ce le rythme qui a déterminé l'absence d'accent ? Il y a eu sans doute réciprocité d'influence.

Quant à la prosodie, malgré la nature de sa versification, elle n'en est pas dépourvue. Elle renferme pour une oreille délicate des longues et des brèves ; et l'e muet, qui abonde, soit dans le corps, soit à la fin des mots, lui donne de la mélodie.

Il est facile d'apercevoir, dans les modifications de la langue française et dans celles de sa littérature, l'action de la critique contre l'empreinte du christianisme.

Cette action est vive et marquante dès l'abord bien plus que par la suite, et cette observation s'applique à toute réforme. Il y a dans le premier effort qui se fit, hors de l'église, contre l'église, par le mariage des prêtres et par l'essor de la poésie profane, plus d'énergie que dans tous ceux qui se continuèrent jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. Luther et Calvin sont séparés de Voltaire et de Rousseau par un intervalle sans grands noms. Rabelais, qui géantifia le rire, n'eut pas d'héritiers. La critique ne se produit plus en colosses, soit parce qu'elle se rapetisse en se disséminant, soit parce que, pénétrant au sein même de l'orthodoxie qui l'avait d'abord repoussée, elle n'a plus besoin de se hausser à des proportions de bataille.

Ronsard, qui s'attaqua au caractère chrétien de notre langue et de notre littérature, eut, comme Luther, des fils nombreux ; aucun n'a poursuivi son



oeuvre avec une égale puissance. L'église, il est vrai, s'appropriera une partie de ses innovations ; la chaire, où se débitait une prose plate, gagna en pompe et en noblesse ; et le jésuitisme, que signale son adroite condescendance à toute espèce de protestantisme, p88

donna de l'élévation, de la souplesse, de l'élégance à la langue vulgaire dont il apprit à se servir. Mais Boileau et Racine, précédés de Malherbe, restreignirent la portée de sa réforme, allèrent même jusqu'à le renier pour maître, et se rapprochèrent de l'orthodoxie, comme les protestans du 17<sup>e</sup> siècle qui firent incliner la réforme de Luther vers le catholicisme. Ce n'est donc pas vainement que Victor Hugo et Sainte-Beuve ont réhabilité Ronsard ; ils ont compris en lui le promoteur de la critique qu'ils achèvent.

Si nous étudions maintenant les productions de la langue française dans la forme plus que dans le fonds, en prenant la classification de *vers* et de *prose*, nous aurons à constater la longue prédominance de la versification, due au christianisme, et l'insurrection de la prose, croissant avec l'action de la critique.

Or, nous devons faire cesser la guerre des *versificateurs* et des *prosateurs*.

Un homme d'état, qui nous écouterait en ce moment, dirait probablement que nous avons bien peu de chose à faire, puisque nous nous occupons de pareilles futilités ; et peut-être plus d'un auteur de profession serait de son avis. C'est qu'ils ignorent tous que dans cette guerre qu'ils jugent si frivole, se trouve aussi renfermée la guerre des hommes de *pensée* et des hommes d'*action*, des *savans* et des *industriels*, des *théoriciens* et des *praticiens*, et que le problème le plus grand que l'on puisse aujourd'hui se proposer est celui de leur pacification.

La *prose* se traîna d'abord humblement à la suite du *vers* : ce que l'on dédaignait d'exprimer en langue *rythmée*, ou ainsi qu'on l'appelait, en langue des Dieux, on le disait en *prose*. Mais lorsque la POÉSIE, dont les versificateurs essayèrent vainement de lier la cause à celle du *vers*, se fut témoignée par la *prose* avec de l'éclat et du nombre, la *versification* eut ses blasphémateurs. Ce fut à son tour de marcher à la p89

suite de la *prose* ; alors, ce qui ne valut pas la peine d'être exprimé en langue libre, colorée, ardente, on le versifia.

Lamotte et Fontenelle commencèrent la guerre. Ce

dernier proscrivait la versification par le même motif que la sonate. La monotonie le fatiguait. Ensuite Buffon, Duclos, Rousseau soutinrent la prééminence de la *prose* sur le *vers*. Voltaire, en défendant la thèse contraire, n'oublia point de se faire une *prose* vive, claire, railleuse, élégante, et dégagée de toutes réminiscences de versification.

Sans doute, en regard de l'avenir, les prosateurs avaient raison. Une époque d'action énorme approchait.

Le *vers*, avec l'uniformité de sa mesure et la gêne ou l'obscurité de ses inversions, était une arme peu propre au combat : la *prose*, telle que ces grands écrivains l'avaient trempée et acérée, fut puissante, pour la destruction, entre les mains des révolutionnaires, et elle acquit à la tribune plus de liberté, de hardiesse, de soudaineté.

Dans l'avenir, la *versification* ne conservera pas l'auréole sacerdotale dont la tradition chrétienne l'entoure encore ; elle sera, en tant que continuation du mode actuel, *théologique, dogmatique, didactique*.

Le verbe d'*action*, de *mouvement*, d'*entraînement*, tiendra plus de la *prose*.

La langue RELIGIEUSE, SACERDOTALE, POÉTIQUE, unira à un caractère particulier de *rythme* la liberté et le mouvement de la *prose*.

Hoart, toi capitaine d'artillerie avant d'être apôtre, que dis-tu de ces deux formes de la langue, du point de vue de l'*action* ?

Hoart.

PÈRE, je déclare que je ne me suis jamais figuré une proclamation ou des bulletins en vers. Il est même évident

p90  
que notre prose a aussi conquis une part de gloire sur le champ de bataille. Cette prose de Napoléon, si ferme et si étincelante ! de ces mots qui remuent tout un monde !

BARRAULT.

Un fait confirme bien ce que le PÈRE a dit de la *versification*, comme oeuvre de *didactique* et de *calcul*, et de la *prose* comme verbe d'*action* et de *liberté* ; la femme n'a pas fait de *vers*.

LE PÈRE.

La femme n'a pas non plus été peintre.

BARRAULT.

Elle a fait mieux ; elle a su se peindre elle-même.

LE PÈRE.

Elle n'a pas été peintre, et c'est l'indication du caractère généralement chrétien de la peinture moderne.

La peinture a été, jusqu'à présent, très exaltante de méditation. La place qui lui était réservée dans les monumens et la plupart des sujets qu'elle avait à traiter lui ont imprimé cette tendance. Voici seulement qu'elle commence à recevoir, par le panorama et les perfectionnemens de ce genre, une modification qui l'appelle à un nouveau rôle. Aussi la femme n'a-t-elle pas été entraînée à exprimer son inspiration par la peinture, dont les lentes préparations devaient d'ailleurs la rebuter. Tout ce qui dans cet art réclame du calcul, des combinaisons étudiées et une précision de détails arrêtés, elle l'a abandonné à l'homme.

Mais ce que la femme entend supérieurement à l'homme, c'est le décor. Par décor, je veux désigner la

peinture, considérée comme ornement extérieur ; plus influente, dès lors, par la couleur que par le dessin et le sujet même. Je sais que les maîtres font profession d'estimer avant tout la composition savante s'encadrant dans des lignes irréprochables ; nul doute pourtant que le décor ne produise un effet général plus grand que le tableau. Hé bien ! c'est dans cet arrangement mélodieux de couleurs et de formes, pourvu que le trait limité ne soit pas exigé, que la femme excelle. Pour tout ce qui veut être jeté, flottant, abandonné avec grâce, légèreté, élégance, pour tout ce qui demande des ondulations de contours vagues, un mélange brillant de nuances qui s'aventurent les unes vers les autres, depuis son bouquet de fleurs jusqu'à sa toilette, et depuis sa toilette jusqu'à la scène où elle aspire à paraître, la femme a un art de décoration que l'homme est incapable d'atteindre.

Justus.

On peut remarquer, je crois, que lorsque la femme travailla à conquérir son indépendance, ce ne fut ni par la peinture, ni par la poésie, ni par la musique comme composition, qu'elle chercha à dissiper le préjugé de son infériorité. Non, il y avait, dans la culture de ces arts, quelque chose de trop lent, de trop compassé, de trop scientifique. Il lui aurait fallu assurer ses premiers pas dans la voie de la liberté au prix d'études préliminaires trop longues ; elle eut plus vite fait de monter sur le théâtre, et de s'affranchir par le drame, le chant, la danse.

BARRAULT.

Aurait-elle consenti à rester encore voilée ou emprisonnée derrière la toile d'un tableau, les pages d'un livre, les feuilles d'une sonate, elle qui brûlait de

p92

s'arracher au silence et à l'obscurité ? Elle avait hâte d'enivrer de sa vue, de sa voix, et de s'enivrer d'applaudissements et d'hommages. Et la femme a toujours besoin de sentir sa personnalité engagée dans son oeuvre et son oeuvre vivante en elle, de sorte que toutes deux soient associées sous une même auréole, confondues dans une commune impression d'admiration et d'amour ; un art lui est d'autant plus cher qu'il établit entre l'artiste et la production une solidarité plus intime. Elle a donc été actrice ; mais elle n'a pas été poète dramatique. Elle a mieux aimé se montrer, être vue et voir, que montrer et faire voir, être le personnage que l'auteur ; plutôt que de tenir, dans l'ombre, à l'écart, les fils du drame, elle a voulu, au grand jour de la scène, enflammer toute une assemblée de ses regards, de ses émotions, de sa vie.

D'ailleurs, ce que le PÈRE a dit de la peinture s'applique très bien au drame. Le drame moderne, et même le drame en général, est *conteur, parleur, docteur*. Certes, c'est un magnifique progrès de l'art que le drame, le spectacle de l'homme ; et le théâtre, piédestal de l'homme qui se meut, groupe, et parle, manque au vieil Orient, abîmé dans le spectacle du monde extérieur. Mais le drame a été l'épanouissement des traditions en dehors du temple : antique ou moderne, il a toujours été l'imitation, louangeuse ou critique, l'apothéose ou l'immolation, de l'homme du passé.

J'admets que le drame, chez les Anciens, ait été plus lié à la vie sociale ; là, c'est le chœur qui d'abord nomme la pièce et domine la scène, où l'individu ne se tranche nettement que plus tard ; et là aussi, l'hexamètre cède la place, dans le dialogue, à l'iambe, qui se rapproche davantage de la *prose* : je sais qu'à certains moments de l'époque moderne, le théâtre, malgré sa physionomie plus habituellement morale, eut une large influence politique ; et c'est alors qu'il préfère

p93

au vers une prose véhémence, audacieuse, poignante. Mais...

Hoart.

Ajoute, je te prie, que Shakespeare a mêlé dans ses pièces ces deux faces du langage, comme il y a d'ailleurs reproduit les deux faces de la vie.

BARRAULT.

D'accord. Mais quoi qu'il en soit, le drame a excité à la *pensée* beaucoup plus qu'à l'*acte* ; tel il devait

être, fait par l'homme, longtemps joué par l'homme seul, et privé de l'inspiration de la femme. Et comment la *femme* aurait elle pu, sans faillir à sa nature, remonter studieusement vers le passé, exhumer savamment les morts, faire poser devant elle des types traditionnels en se bornant à les draper dans un goût nouveau, ou composer de traits assortis des caractères abstraits, impersonnels, allégoriques ? Ce qu'elle aime, c'est la vie avec sa fraîcheur, sa spontanéité, son jet libre, sa tournure originale. Voyez-la comme actrice : elle laisse l'acteur s'efforcer de s'oublier lui-même pour entrer dans l'esprit de son rôle, marcher Agamemnon, s'asseoir Brutus, parler Othello, revêtir leurs costumes, et mettre sur son visage un masque étranger. Elle, loin de consentir à absorber sa vie dans un personnage, elle en fait une occasion de manifester sa propre personnalité, ne joue pas en conscience, et laisse toujours sous le masque entrevoir sa figure. Au lieu de faire grimacer le passé au présent, c'est le passé qu'elle rajeunit. était-ce donc à elle à s'encadrer dans la vraisemblance de convention du drame et dans ses formes régulières, laborieusement agencées ? lorsque d'ailleurs l'homme, maître du théâtre, l'y avait peinte avec la brutalité de son pinceau et mise en quelque sorte sur la sellette ?

p94  
non, elle lui a laissé la gloire de la composition théâtrale, selon ou contre les règles d'Aristote, avec sa part d'étude, de symétrie, de précision, d'enseignement et d'orgueil mâle.

Justus.

Corneille avait raison contre Madame Deshoulières, parce que Madame Deshoulières avait tort contre son sexe.

BARRAULT.

Mais l'art de dramatiser sa vie, selon sa passion et sa fantaisie, l'art de se mettre en scène, d'y mettre les autres ; de remplir son rôle et d'inspirer ses personnages ; de préparer ses coups de théâtre et son dénouement, voilà ce que la femme entend bien mieux que l'homme ! écoutez seulement, ou plutôt regardez la conversation d'une femme : elle parle et fait parler, figure et fait figurer, trouve pour chacun un langage, met chacun à sa place, semble dans le secret de tous, s'abandonne à son inspiration tour à tour simple, élevée, familière, sublime, et elle y doit sa supériorité à cet intérêt vivant dont elle anime un entretien.

D'EICHTHAL.

Et qu'est-ce que la fée du moyen âge ? cette fée, qui, protectrice déclarée d'un chevalier, dissipe, par le pouvoir de sa baguette, les dangers dont il est assailli, suscite des épreuves à son courage, lutte en sa faveur contre les magiciens, l'intrigue par le sens douteux de ses prédictions, enchante par ses paroles les géans, les monstres, la nature, déploie devant lui des décorations merveilleuses dans le creux de la terre ou dans

p95  
les airs, et mène enfin à bien ses aventures d'héroïsme et de galanterie ; si ce n'est la puissance dramaturge de la femme ?

BARRAULT.

Aussi l'oeuvre de la femme, c'est le roman ; c'est là son épopée, son drame ; là, elle a trouvé à se témoigner selon son coeur et à prononcer sur son juge ; là, elle a pu se dire, à la faveur d'un léger voile (car chaque roman de femme est une des formes de ses mémoires, ou de ses rêves), peindre, à son gré, telle ou telle nature qui a un charme de singularité, et que le théâtre n'admettait pas parce qu'il vivait surtout de natures générales ; s'élancer, sans avoir de limites qui l'obligeassent, dans une carrière d'aventures étonnantes, et parler sans être condamnée à accuser ses sentimens par un trait précis, exclusif de nuances délicates, que réclamait la perspective d'une scène mâle. Jusqu'à présent, le théâtre a bien convenu à l'homme qui met ses passions en discours, les formule, les analyse, les expose ; mais il a manqué de transparence pour la parole de la femme, parole intime, mystérieuse, inachevée comme une promesse. Là enfin, elle a pu échapper à la *tradition*, à la *convention*, et satisfaire son besoin impérieux d'imprévu, d'extraordinaire. Chez l'homme, la fiction résulte d'un arrangement des données sévères de la mémoire ; chez la femme, elle naît d'une combinaison des données merveilleuses de l'imagination ; témoin, la prophétie qui fut dans l'Antiquité le roman de la femme.

MICHEL.

C'est ce caractère de fiction mystique, attribut du théâtre, bien constaté par l'emploi du verbe *rythmé*, qui laisse à la tribune, avec son verbe *libre*, l'honneur d'avoir exercé l'influence la plus excitatrice. La scène

p96  
met entre le personnage et les auditeurs un abîme, à peine comblé d'intervalle en intervalle par une illusion très précaire, très fugitive. Le forum les place sur le même terrain, sans qu'ils soient à se chercher, à

s'entrevoir, à se comprendre à travers un nuage. Il y a là une réalité ardente qui saisit aux entrailles et au coeur. Rome n'a jamais vu de drame plus touchant, plus pathétique que sur la place publique ; c'est du reste évident, puisque le drame n'a fait que traduire l'histoire. Talma ne produisait pas l'effet de Mirabeau : quand il vous avait soulevés de votre place, il vous y laissait retomber. Je ne sache pas que nulle part il ait éclaté au théâtre de ces explosions prodigieuses qui ont eu lieu quelquefois dans de grandes assemblées. Enfin, pour bien juger tout ce qu'il y eu jusqu'à présent d'incomplet dans la puissance d'émotion du drame, il suffit de voir avec quel avantage le Palais de Justice et la Chambre des députés font concurrence au théâtre.

BARRAULT.

L'église a rapproché, pour la première fois, sous ses voûtes élevées et dans sa longue enceinte, le théâtre et le forum, la célébration des faits accomplis et l'excitation à de nouveaux actes, le verbe *rythmé* et le verbe *libre*. Elle retint de la scène, dans ses cérémonies, ses processions, ses chants, tout ce que son austérité lui permettait d'en retenir pour solenniser ses *traditions* ; elle garda de la tribune tout ce qu'elle pouvait laisser pénétrer en elle de provocation aux *oeuvres*, et l'on sait quelles paroles jaillirent de la chaire, qui poussèrent l'Europe à prendre la croix pour en accabler l'Asie. Enfin, la Messe, grâce à la foi dans la présence réelle, transporta dans la commémoration une miraculeuse actualité ; le prêtre, célébrant le saint Sacrifice, fut l'acteur d'un drame sublime, dont chaque représentation renouvelait le fait même représenté.

p97

Certes, ce devait être une émotion, à la fois ravissante et terrible, pour les fidèles, inclinant leurs fronts comme s'ils n'eussent pu soutenir la splendeur rayonnante de leur Dieu présent et invisible, et se sentant illuminés de ses regards jusqu'au plus profond de leurs âmes. On en peut juger par la scène audacieuse que St Bernard ajouta à cette auguste tragédie, lorsque, pour vaincre la résistance opiniâtre de je ne sais quel duc d'Aquitaine debout à la porte de l'église, il descendit de l'autel, portant entre ses mains l'hostie consacrée et en quelque sorte armée de la divinité, marcha vers lui, lui présenta son juge, et jeta ce prince dans les convulsions d'une effroyable terreur.

Mais la femme ne remplit encore dans l'église

qu'un rôle subalterne.

LAMBERT.

Aussi, privée de sa puissance et de la gloire d'évoquer son rédempteur sur l'autel, elle dut à la force de son imagination de l'entrevoir revêtu de sa gloire céleste : à côté de la représentation sacrée, les Ste Thérèse firent leurs pieux romans.

BARRAULT.

Enfin, l'église n'a pu contenir dans son enceinte trop étroite le théâtre et le forum. Le théâtre, d'abord succursale du temple, donna au drame des développemens que rendit plus attrayans la langue vulgaire substituée à la langue latine, et bientôt se sépara de l'église. La tribune en ressortit également, et ne tarda pas à lutter contre elle.

Aujourd'hui, un temple s'élèvera, non plus, comme l'église, disposé de façon seulement à laisser entrevoir

p98  
dans l'enfoncement d'une nef reculée, sur une scène étroite, la célébration du sacrifice mystique, à livrer aux processions une voie droite et resserrée, et à offrir aux fidèles le monologue d'une chaire où l'orateur est enseveli ; il s'élèvera, plus vaste que le cirque grec, ou que le théâtre antique, dont quelquefois les gradins multipliés occupèrent le flanc des collines, autre arène où le héros se débattait comme un athlète contre la fatalité ; supérieur dans son étendue à la scène moderne que n'appelaient pas à de larges dimensions des personnages luttant surtout contre leurs propres passions, pénitens échappés des confessionnaux ; il s'élèvera, et ouvrira son sein au théâtre, à la chaire, au forum, au roman, en leur permettant de s'y déployer. De ces deux formes harmonisées naîtra le nouveau drame ; la *tradition*, le *passé*, la *convention*, y seront encore glorifiés solennellement, et le génie de *l'homme* y présidera : mais la *prophétie*, *l'avenir*, *l'extraordinaire*, grâce à l'inspiration de la *femme*, y jetteront leurs couleurs éblouissantes et leur sainte pétulance. La peinture, la musique, le geste arrangé, le débit, le verbe rythmé, et le décor, la danse, la pantomime, l'improvisation, le verbe libre, s'y associeront pour verser dans tous les coeurs l'enthousiasme : et les hommes de *pensée*, les *savans*, les *théoriciens*, et les hommes d'*action*, les *industriels*, les *praticiens*, à la fois assistans et personnages, communieront entre eux dans ce drame immense, où les fictions de la *mémoire* et les fictions de *l'imagination* recevront une puissance d'illusion énorme de leur lien avec la



CONSÉCRATION d'une oeuvre actuelle, et de la présence réelle du couple sacré, image de Dieu sur la terre !

Hoart.

à la bonne heure ! Car je m'étais souvent demandé comment on pourrait employer le théâtre à passionner  
p99

les masses et à les déterminer à quelque chose de grand, de noble, d'utile. Un drame oiseux, destiné à des gens désœuvrés, capable seulement de les remuer dans le cercle de leurs sentimens individuels, me glaçait.

Maintenant, je comprends très bien comment la société tout entière peut recevoir du drame un très grand développement de vie.

BARRAULT.

Et, à côté de ces drames solennels qu'agrandiront toutes les manifestations de l'art, il y aura des drames imprévus, où le passé n'aura point de représentations, mais où la parole d'avenir, sans prologue, jaillira soudainement avec une exaltation merveilleuse.

Voici la célébration de l'une de ces époques qui révèlent la beauté, la magnificence, la gloire de Dieu dans les mouvemens de la terre, du soleil, des astres. Peut-être une comète, accourant des sphères perdues dans les profondeurs de l'espace, aux bornes de notre horizon, étale aux regards sa queue flamboyante et diaphane. Peut-être est-ce une aurore boréale qui jette, à travers la nuit, son illumination météorique, et qui rassemble les populations dans la hâte d'une curiosité religieuse. Ou bien encore ; tel qu'un enfant s'agite jusqu'à ce que le cri de sa douleur ait expiré dans un sourire, et que ses larmes se soient arrêtées à moitié de ses joues, dont la pâleur s'efface ; tel le globe, bercé dans l'immensité comme sur le sein de sa nourrice, s'apprête à un nouveau progrès par une crise.

Ce jour, quel qu'il soit, l'humanité laisse la parole au monde, et se tait. Livrée à l'attente, mais non à l'inertie, elle lui demande un signe, un oracle, un enfantement ; et elle fait retentir l'air de vastes orchestres, dominés par les instrumens où bruit le métal ; elle foule le sol des pas, des élans et des  
p100

bonds de la danse ; elle verse des nuages de parfums, étale des décorations prestigieuses, et s'anime en une pantomime ardente ; en un mot, par tout ce que l'art muet lui fournit de puissance et de magie, elle salue, consulte, encourage, supplie, glorifie le monde, et donne à ses accens ou à ses actes un riche accompagnement,

un large prélude.

à ces cérémonies, l'assemblée s'émeut, fermente, s'échauffe ; et de longs frissons d'allégresse, de terreur, d'espérance, courent dans la foule, et d'intervalle en intervalle, se trahissent par une rumeur qui va s'éteignant.

Toutefois, les excitations de l'art se succèdent sans relâche plus vives, plus intenses, plus fréquentes ; et l'assemblée, palpitante dans sa chair, et comme effarée dans son visage, semble tournoyer dans un cercle croissant d'émotions enivrantes.

Mais le verbe est toujours silencieux.

Soudain un cri part.

écoutez ! c'est la voix du monde !

écoutez ! c'est la voix du peuple !

écoutez ! Dieu parle par sa sibylle !

Cette électricité vagabonde, qui circulait du monde à l'assemblée, et de l'assemblée au monde, et qui traversait les corps sans se fixer, s'accumule, se concentre, s'exalte en elle comme dans un énergique foyer, enveloppe sa tête du rayon prophétique, et sa parole va luire comme un feu.

Ces murmures confus qui gonflaient les poitrines de tous, expiraient au bord des lèvres sourdement, et retombaient sur les coeurs oppressés, s'échappent en voix libre et sonore par la bouche de la prophétesse, qui semble avoir effleuré d'un mystérieux baiser toutes ces lèvres ardentes et révèle tous leurs désirs vagues dans son irrésistible désir.

Un souffle fécond est venu vers elle de ce monde qui brille, bouillonne, verdoie, étincelle, s'agite ; et elle, p101

sans l'appeler et sans l'attendre, a conçu l'inspiration divine avec une naïveté virginale.

Moment sublime, où placée entre l'assemblée des hommes et l'assemblée des mondes, comme entre les deux moitiés d'un chœur qu'elle unit par sa présence, elle parle !

Et les hommes et les mondes lui font un silence religieux.

Et Dieu se réjouit au coeur du prêtre ! car souvent, ce drame, imprévu pour tous, le prêtre, dans sa sagesse, l'a préparé.

Le prêtre de l'antiquité imposait sa pensée à la femme ; il l'obsédait de son propre désir ; de force il la faisait asseoir sur le trépied, redoutable à l'infortunée qu'assiégeait une inspiration tumultueuse ; et souvent l'oracle, échappé du sein de la sibylle, était en

quelque sorte le fruit d'un viol.

Le prêtre de l'antiquité frappait sur le jongleur pour en faire jaillir l'étincelle sacrée ; il lui arrachait la prédiction, comme l'aveu au coupable, au prix de la torture ; et c'était après l'avoir aiguillonné par les meurtrissures et les dérisions, qu'il lui demandait, comme à une victime saignante, la révélation des choses futures.

Et sans doute il faisait beau voir alors cette femme, cet esclave se redressant avec mélange d'enthousiasme, de ruse, de délire, de colère, lançant à la fois de ses yeux enflammés, de son sein haletant, de ses mains roidies, de sa bouche écumante et de ses cheveux hérissés la parole prophétique ; tandis que le maître, tremblant à son tour devant cette puissance qu'il avait provoquée à régner, recueillait, avec une joie inquiète, les mots vaticinateurs, se courbait sur la poussière pour y lire les caractères fugitifs qu'y traçait un doigt dédaigneux, ou disputait au vent les oracles voltigeant avec les feuilles livrées à son souffle.

C'est que le prêtre antique, impatient d'avenir,

p102

prétendait changer en un cours régulier cette onde prophétique, prompte à sourdre et à sécher : c'est qu'il redoutait cette lyre mystérieuse, hardie à rendre des sons autres que ceux pour lesquels il en avait monté les cordes, ingouvernable, et aspirant même à dominer le sceptre.

Mais le prêtre nouveau, qui tempère son impatience de l'avenir et ne redoute aucune prédiction, parce qu'il est l'homme du progrès, lorsqu'il a besoin d'oracles, sait créer le milieu où l'inspiration peut naître ; il abandonne, dans ce cercle inaperçu, le prophète ou la sibylle au mystère de sa fantaisie divine ; et c'est par une fête qu'il le provoque à rappeler le verbe au sein de ces cérémonies muettes ; jadis, le jongleur se stimulait aussi à la parole en s'agitant et en tournant sur lui-même.

Et souvent la voix de la sibylle excite un tel entraînement dans la foule, que cette foule, sans souffrir de retard, court sus à la prophétie qui lui est jetée. à l'oeuvre, s'écrie la Sibylle. - à l'oeuvre, répète l'assemblée. On se hâte, on s'apprête avec des cris de joie, en tumulte ; le calme du prêtre intervient, et cette ardeur bouillante se déploie sans désordre : l'entreprise nouvelle, que le monde réclame de l'humanité, et que Dieu commande par la bouche d'une femme, commence, et l'homme, par ce vigoureux

élan, s'avance glorieusement dans sa carrière de progrès.

FOURNEL.

Cela me paraît juste. Cependant, à côté de ces femmes, dont une fête publique délie la langue, il y a d'autres femmes, qui ont besoin de la solitude pour y puiser, dans le recueillement, un pressentiment d'avenir... mais ta digression sur le drame nous a un peu écartés de la question de langue que le PÈRE traitait plus spécialement.

p103

BARRAULT.

Le PÈRE, je crois, avait prévu, de ma part, cette digression que m'a inspirée le souvenir de ses paroles, mon vieux penchant pour le drame, et le besoin de faire sentir quelle énorme lacune laisse dans l'art l'absence de l'inspiration de la femme... Mais peut-être avait-il compté sur toi pour me ramener à la question.

Le PÈRE.

Revenons à la langue.

Si nous l'abordons maintenant au point de vue euphonique, nous y reconnâtrons :

l'accent d'imitation *matérielle* que lui donne la *prosodie* ;

la *prosodie* représente le *paganisme* ;

l'accent *spirituel* qui résulte du *nombre* ; le *nombre* correspond au *christianisme* ;

l'ACCENT, qui est l'expression de la VIE, de l'ÂME,

l'accent SACERDOTAL, participera de la *prosodie* et du *nombre*, et se manifestera par eux.

Cet ACCENT, j'ai dès longtemps cherché à l'indiquer par les soulignages dont je vous ai donné l'exemple ; mais vous en trouverez dans les pages du LIVRE NOUVEAU les notations diverses plus irrécusablement appliquées aux termes de la *pensée*, aux mots de l'*action*, à la langue COMMUNIANTE.

Il faudra bien qu'un jour ces signes écrits se reproduisent avec leur diversité dans la prononciation. Les *docteurs*, qui dans l'avenir enseigneront comment on doit parler, façonneront l'oreille à ces inflexions ; la parole du PRÊTRE sera l'enseignement vivant ; et alors la langue parlée sera RELIGIEUSE.

Aujourd'hui, en l'absence d'une foi qui anime et diversifie le langage, c'est celui de la femme qui présente le plus de nuances. La femme, dans l'état de dépendance, de ruse, de guerre où elle est encore placée,

p104

a, beaucoup mieux que l'homme, deviné toutes les

ressources de la voix, de l'instrument destiné à exprimer ou à dissimuler sa pensée, sa passion, sa vie.

Aussi ne serez vous pas étonnés de rencontrer une heureuse orthodoxie dans cette phrase que j'ai retenue de Madame Roland :

*" le charme de la voix ne tient pas seulement à la qualité du son ; il résulte encore de cette délicatesse de SENTIMENT qui varie les expressions et modifie l'ACCENT. "*

Ce que j'ai dit de la *prosodie*, du *nombre* et de l'ACCENT pour le verbe poétique est également vrai pour le verbe musical.

Par l'ACCENT, doivent s'associer la *mélodie*, *payenne*, et l'*harmonie, chrétienne*.

La musique du paganisme est un cri, une voix forte, soudaine, terrible comme le bruit des armes qui souvent l'accompagnent ou qu'elle précède ; c'est une succession rapide de sons qui entraînent d'un sujet à un autre sans laisser le temps de la réflexion ; c'est un ordre impérieux qui jamais ne se répète et ne souffre pas de réclamation ; c'est une musique qui presse, fouette, commande.

La musique du christianisme est une musique de régularité, de retour, de didactique. Elle a d'abord présenté une série de notes égales enfermées dans la même mesure ; c'est le plain-chant. Plus tard, elle a consisté presque entièrement dans la fugue aux inextricables détours : telle fut la complaisance avec laquelle les premiers compositeurs se livrèrent à ces combinaisons artificieuses de l'*harmonie*, que la papauté fut sur le point de proscrire de l'église cette musique recherchée, brodée, tourmentée. Aujourd'hui, sous le nom de variations, elle nous offre encore partout cette réunion obligée de modulations sur le même thème ; elle aime la répétition et semble ôter ainsi à l'autorité son inflexibilité, à l'obéissance

p105  
son entraînement irréfléchi ; c'est une musique qui enseigne, conseille, exhorte.

La langue musicale n'acquiert aussi son caractère d'universalité que par l'union de ces deux formes, *active, méditative, italienne, allemande*.

à chacune de ces deux formes ont répondu les instrumens et la voix.

Les instrumens à percussion, tels que les cymbales, le tambour, etc., dont le son est un coup, la lyre même, ou des flûtes à la note criarde et haute ; les voix, à vibrations sonores, dardées, montantes, voilà pour le

*paganisme.*

Le *christianisme* préfèra les tons graves, bas, pleins, et lorsque les progrès de la musique réclamèrent des voix éclatantes et flûtées, des voix de femmes, pour les obtenir, la rigidité de l'église mutila des hommes, plutôt que d'admettre des femmes dans ses concerts. Parmi les instrumens, il choisit ceux que le souffle fait parler, et que l'on nomme instrumens à vent ; il inventa l'orgue, qui, avec ses vastes dimensions, a été un orchestre dans le temple, et dont le monologue, habilement fugué, lui a tenu longtemps lieu de symphonie ; l'introduction de l'orgue dans l'église et celle de l'harmonie dans la musique sont contemporaines. On ne peut nier que, malgré son dédain pour la matière, il n'ait heureusement ajouté au nombre des instrumens. Faut-il rappeler la cloche même qui, malgré sa monotonie, animait si puissamment les tours des églises, donnait une voix à la pierre, et eut en quelque sorte sa fugue dans le carillon ? Tous les instrumens à cordes qu'une ingénieuse combinaison du *soufle* et de la *percussion* a rendus plus parfaits ? Le piano a été pour ainsi dire l'inauguration dans la chambre de l'orgue rapetissé ; en facilitant aussi le mariage de la *mélodie* et de l'*harmonie*, il est devenu l'instrument du compositeur et de la femme qui lui a dû de remplir dans les salons un rôle musical.

p106

D'EICHTHAL.

Ne pourrait-on pas croire, puisque le souffle et la percussion ont été employés à la création des instrumens, le liquide susceptible de recevoir une semblable application ? Si peu importantes que soient les tentatives en ce genre, elles sont du moins une indication. Il me semble aussi que ces instrumens, nouvellement composés, qui font entendre les sons distincts d'une foule d'instrumens, nous permettent de pressentir dans la cité de l'avenir, et non plus seulement dans l'église, un verbe musical d'une richesse extraordinaire.

LAMBERT.

PÈRE, si vous le permettez, moi, je demanderai aux artistes l'abolition d'un vieux préjugé musical qui correspond à un préjugé moral et politique. Jusqu'à ce jour, d'après une expérience célèbre invoquée par Rameau, on avait considéré le mode majeur comme primordial, et le mineur comme secondaire. D'après notre foi, il y avait là évidemment méprise. Et en effet une expérience récente a montré que le mode mineur

pouvait aussi réclamer une priorité d'origine. Ce résultat que j'avais prévu m'a charmé. Car tirer le *mineur* du *majeur*, ainsi qu'on le faisait, c'était encore tirer la femme de la côte de l'homme.

Le PÈRE.

Après tout ce que nous avons dit sur la langue musicale, transcendantale, ou parlée, définie, rappelons-nous que nous devons être très rigoureux à nous-mêmes dans nos efforts pour la modeler sur notre dogme. Donnons à notre parole une attention scrupuleuse, afin qu'elle porte l'empreinte de la transformation qui s'opère en nous. Il suffit de commencer

p107

en nous imposant ce soin : les modifications suivront presque à notre insu. Déjà même nous pouvons être sûrs que ceux qui depuis deux ans ne nous ont pas entendus remarqueraient dans notre langage et dans son accentuation une différence notable. Sans doute l'un des résultats de ce travail sur notre parole sera de lui donner un caractère un peu étudié ; mais ne le craignons pas. Nous avons à parler au peuple, et c'est un signe de gravité, de sévérité, que le peuple aime dans ceux qui se présentent à lui avec un langage religieux. Un homme, que nous sommes habitués à rencontrer sur notre route, Turgot, avait fait en ce genre quelques tentatives. Ses essais de vers métriques, dans lesquels d'ailleurs il avait été précédé par le 16<sup>e</sup> siècle, n'ont assurément d'autre valeur que celle d'indication. Mais il importe que nous soyons tous bien pénétrés, même d'après son exemple, de la nécessité d'innovations dans la langue.

BARRAULT.

PÈRE, je crois qu'il est réservé à la langue française d'initier le monde à l'art nouveau. Sans doute, malgré ses chefs-d'oeuvre, elle n'a pas été une langue éminemment poétique, et nous n'avons pas lieu de nous en plaindre ; car toute poésie, dans le passé, était nécessairement exclusive. Mais elle fut, elle est encore, et telle est sa gloire, une langue sociale ; et c'est pourquoi, sous une inspiration plus complète que l'inspiration antérieure, elle sera la première à se signaler.

On l'a souvent taxée de servilité, de pauvreté, de timidité ; mais on aurait dû voir ce qui lui donne un caractère unique. Elle tient le milieu entre les langues du Nord et celles du Midi : envahie par les dialectes tudesques, teutoniques, germaniques et par les vocabulaires latins, romans, italiens, la langue d'*oil* prévalut

p108

sur le parler franck et sur la langue d'oc, en incorpora les élémens divers en elle, et les transfigura en un idiome qui trouve des échos au delà de la Manche et du Rhin, des Pyrénées et des Alpes, et qui ne semble étranger à aucune oreille. Par elle, la France fut le lien des nations de race germanique et d'origine latine, s'affranchit de la féodalité et du Saint-Siège, et accrut son unité avec son influence ; elle fut le verbe du gallicanisme, à désigner par ce mot le sacerdoce de la France. Ne sont-ce pas là des titres dont elle a droit d'être fière ?

Absence d'originalité, absence de compositions nationales, absence d'accent, ce sont là autant de preuves de son génie social, tel qu'elle a pu le manifester jusqu'à ce jour, c'est à dire négativement. Un mot, qui n'appartient qu'à elle, la dit tout entière ; mot qui exprime l'absence d'orgueil dans la grandeur, de jactance dans le courage, de pédantisme dans la science, de fiel dans l'esprit, de roideur dans le bon sens, de fanatisme dans la foi, de singularité dans le génie, de perfidie dans l'adresse, sans exclure cependant aucun de ces mérites ; mot qui fut longtemps le surnom du peuple français ; c'est le mot de bonhomme. Et, en effet, la langue de Jacques Bonhomme, c'est une langue, unie en quelque sorte comme le pays plat, coeur du royaume, qui en fut le berceau ; amortissant dans sa prononciation simple, coulante, uniforme, toutes les prononciations pâteuses, accidentées, aspirées des diverses provinces ; nettement articulée dans un débit distinct sans lenteur et vif sans précipitation, dont nul autre débit n'égale la fermeté et l'étendue ; très claire surtout grâce à l'absence des inversions ; savante sans ambitieuse obscurité et populaire sans bassesse triviale ; noble sans enflure hautaine, et modeste sans humilité rampante ; aventurant les propositions les plus audacieuses avec simplicité, et touchant les matières les plus délicates

p109

avec une dextérité qui fait pénétrer la pointe sans entamure de la peau ; enfin c'est une langue qui, en témoignant sa vie ou même en la dissimulant par une incroyable énergie de neutralisation, a pu devenir la langue diplomatique. Et son défaut d'accent a dû être pour les étrangers un rappel à l'effacement de leur nationalité ; apprendre le français, c'était déjà prendre une leçon de tolérance universelle. Plus tard, lorsque l'accent moral aura noté les mots de notre langue,



apprendre le français, ce sera s'initier à la religion.

D'EICHTHAL.

N'est-il pas vrai qu'au fond de tous les reproches adressés à la langue française se retrouve celui d'uniformité ?

Il ne lui a pas été épargné à propos de

l'absence d'inversions. Mais l'inversion, en latin, était dans la dépendance fatale de l'euphonie qui réclamait un arrangement prosodique de syllabes : en allemand, elle est invariablement réglée par la syntaxe qui prescrit à chaque mot, avec la rigueur des lois grammaticales, un rang déterminé. C'est à ces deux désavantages qu'a échappé notre langue, et elle y a gagné clarté et précision. Car en aucune langue, la phrase n'abuse moins sur le sens ; et le sujet de la proposition, se présentant presque toujours le premier, oblige l'orateur à s'expliquer tôt afin de n'être pas deviné ou prévenu. D'ailleurs, l'absence d'inversions, en donnant une grande importance au mot qui paraît en tête, permet à celui qui parle une distribution de rôles selon ses sympathies : et si, aujourd'hui, chacun dit un peu comme le poète, "*les qualités sont connues, je passe le premier*", lorsque la classification aura succédé au pêle-mêle et la religion à l'égoïsme, les préséances alternatives que permet l'ordre de nos constructions répandront dans le discours une sainte diversité de nuances.

p110

BARRAULT.

Notre langue a été, il est vrai, empreinte par le christianisme d'un austère cachet ; mais elle a énergiquement travaillé à en rejeter une partie. Un des signes de ce travail, c'est la tendance de la voyelle à se faire jour à travers les consonnes qui la circonvenaient, et à paraître. Je suis certain que, sous ce rapport, la langue allemande a fait beaucoup moins. L'E muet, écrit ou prononcé, a enrichi notre idiôme de merveilleuses désinences ; il lui a imprimé de la pompe, de la force, de la magnificence, du grandiose, par ces finales éclatantes qui frappent l'air, dont le retentissement se prolonge, et semble agrandir l'espace, en même temps qu'il lui a donné de la grâce, de la souplesse, de la gentillesse, de la coquetterie, par ces notes vagues, fugitives, glissantes, à la faveur desquelles on peut mettre à sa voix des sourdines. S'il a, en partie, émoussé les inflexions vocales qui, par exemple, diversifient l'italien, en les ramenant toutes à une inflexion commune, il a contrebalancé les terminaisons consonnales, si abondantes chez nous ; et,

en prenant place dans ces mots où les sons nasaux entrent sourdement en composition, il leur a communiqué, ainsi qu'à la phrase dont ils sont membres, une allure plus svelte et un mouvement plus libre. L'*E muet* me paraît caractéristique de notre langue, en ce qu'il lui a permis un accommodement avec deux ordres différens d'intonations. Aussi nulle autre, aujourd'hui, n'offre une égale réunion de cadences vives, mélodieuses, sonores, et d'accompagnemens lourds, pleins, harmonieux ; et nulle autre n'a passé, avec plus d'aisance et de bonheur, du grave au doux, du plaisant au sévère.

D'EICHTHAL.

Permettez-moi une observation, PÈRE : j'ai souvent p111

trouvé une remarquable analogie entre votre façon d'écrire et votre manière de vous habiller, sans avoir pu me rendre compte de l'une ou de l'autre.

Le PÈRE.

Veux-tu dire que mon costume, je parle de mon costume du vieux monde, n'était ni militaire, ni prêtre, mais qu'il tenait le milieu entre les deux, et qu'il en est de même de mon style ? Tu as raison, ma phrase, comparée à tout autre passage littéraire, a ce caractère particulier. Cependant, il y a prédominance d'effet dans ce qui est sorti récemment de ma plume. Lisez, par exemple, l'écrit à TOUS, par lequel j'annonçai notre retraite. Ma langue devait être surtout une langue *payenne, chevaleresque*, destinée aux *femmes* ; elle abonde en e muet ; elle en est riche. De son côté, Bazard, dont le style est *chrétien, monacal*, destiné aux hommes de *raison*, marquait, dans la plupart de ses phrases, le temps d'arrêt par un son masculin.

LAMBERT.

PÈRE, il y a une différence analogue entre votre langue parlée et la sienne. Bazard avait besoin d'apprêter ses discours. Nous nous rappelons sa promenade avant la leçon, pendant laquelle il se recueillait pour disposer son plan, tracer ses divisions, et arranger le thème qu'il développait toujours avec beaucoup de suite, quelquefois avec une si grande supériorité de logique. Pour vous, PÈRE, vous parlez, en vous inspirant du moment même, de la vue de l'assemblée, et vous laissez couler vos paroles comme elles viennent : c'est ainsi, je crois, que causent les femmes.

BARRAULT.

Voici deux morceaux, l'un de Bazard, l'autre du  
p112  
PÈRE, qui feront bien ressortir le contraste de leur  
style.

Je commence par Bazard :

*" Ce qu'on appelle la LOI aujourd'hui, est une divinité mystique, devant laquelle on s'incline d'autant plus profondément que l'on fait plus hautement profession de ne point se soumettre aux hommes ; ce qui n'est, après tout, qu'une forme à l'aide de laquelle on cherche à se soustraire à toute direction, à toute autorité, puisque la loi, séparée des hommes, n'étant plus qu'un être de Raison, sans volonté et sans puissance, prétendre n'obéir qu'à la loi, c'est en définitive prétendre ne point obéir.*

*Cette distinction, établie entre la loi et les hommes, doit sans doute paraître surprenante de la part de la génération qui, pardessus tout, se prétend douée de l'esprit POSITIF ; mais, en considérant attentivement de quelle manière se produit la législation, on trouve que tout est disposé pour faciliter cette illusion, cette fiction, pour lui donner même une sorte de réalité.*

*Et en effet, quels sont aujourd'hui les LÉGISLATEURS ? Des hommes plus ou moins étrangers aux faits, aux intérêts sur lesquels ils ont à prononcer, plus ou moins étrangers même les uns aux autres, et qui, rapprochés temporairement, se dispersent pour ne plus se retrouver, dès qu'ils sont parvenus, à l'aide d'une manoeuvre délibérante, à produire le règlement qui leur était demandé ; restant aussi inconnus à la société, après cette apparition momentanée sur la scène législative, qu'ils l'étaient auparavant, et ne laissant après eux et dans leur ouvrage même, aucune trace de leur personnalité : de telle sorte que la LOI qui est émanée d'eux, et qui leur échappe dès qu'elle est faite, peut se présenter à leurs propres yeux comme un produit spontané.*

*Mais à la loi, il faut des interprètes, et il semble qu'à ce terme au moins elle doit inévitablement se personnifier ; mais ici encore tout est disposé pour prévenir cette personnification ; le juge comme la loi est une abstraction ; sa seule fonction est de juger, et plus il est étranger aux intérêts dans lesquels s'est produit le désordre qui lui est soumis, plus les individus dont il doit apprécier la moralité lui sont inconnus,*  
p113

*et plus sa position est réputée favorable à l'accomplissement de son devoir. L'occasion étant donnée où il est appelé à prononcer, sa tâche se réduit d'une part à caractériser le fait d'une manière abstraite, sans avoir égard aux personnes, à leurs fonctions, à leurs qualités ; de l'autre à rapprocher cette abstraction de la loi ; et, si elle l'a prévue à lui appliquer la*

*sanction qu'elle prononce, de telle sorte que le tribunal disparaît, et que c'est la LOI seule qui paraît porter la sentence. Le juge ajouté à la loi n'est pour ainsi dire, qu'une impulsion mécanique donnée à une masse inerte : il peut résulter de là du mouvement, mais non point de la VIE, des formules, mais non point des JUGEMENS, aussi la plupart des actes de la vie, qui seraient susceptibles d'être punis ou récompensés, échappent-ils à cette machine qui ne saurait ni les saisir ni les qualifier ; et lorsqu'elle les atteint, c'est presque toujours d'une manière violente, injuste, car c'est sans discernement. Ce défaut de vie ou de sympathie, et par conséquent de discernement, dans la loi et dans le juge, n'est pas resté complètement inaperçu, et dans les cas les plus graves, dans ceux où la pénalité prend le caractère le plus redoutable, on a essayé de le combler par l'institution d'une classe intermédiaire de juges, qui, sous le nom de jurés, sont appelés par le fait, sinon par le droit, à apprécier l'acte déferé à la justice, tel qu'ils le SENTENT dans son auteur ; mais, comme ces juges accidentels, qui sont choisis sans aucun égard au rapport qui peut exister entre leurs occupations habituelles et la fonction qui leur est temporairement dévolue, sont, comme les juges ordinaires, étrangers aux circonstances dans lesquelles le délit a été commis et à l'individu qui en est accusé ; que d'ailleurs il leur est interdit de juger le fait qu'ils constatent ; il s'ensuit que c'est encore la parole MORTE de la LOI qui domine dans les jugemens où ils interviennent. Le jury dans certains cas peut bien tempérer le mouvement aveugle de la machine légale ; mais ce n'est pas là encore la LOI VIVANTE. "*

écoutez maintenant le PÈRE :

" MICHEL,

J'ai dit à mes enfans :

" J'aime à voir le monde saisi de notre MORALITÉ et prétendre la juger ; car MOI aussi, je prétends juger la moralité

p114

humaine : et si j'entends chaque jour résonner autour de nous ces mots : promiscuité, communauté des femmes, je veux savoir d'où ils partent, et quels sont leurs échos.

Depuis plus de deux mois une fatigante *instruction* se prolonge ; les salles où se faisait entendre notre Parole sont fermées ; on visite nos livres et l'on s'immisce dans nos affaires avec une inquisitoriale curiosité ; le fisc nous chicane, et la police nous gêne. Et cependant, ils ne savent point encore s'ils nous *mettront en accusation*. Eux qui ont lancé contre nous un *réquisitoire* dans lequel j'ai lu, je crois, révolte, immoralité, captation, escroquerie.

Leur lenteur nous pèse ; elle retarde le PROGRÈS DU PEUPLE ; elle est donc contraire à la VOLONTÉ DE DIEU. Nous ne devons pas permettre à des hommes de ralentir à leur gré le cours de

notre vie : crime ou vertu, la chose est SACRÉE ; le PEUPLE doit la voir et l'entendre.

Depuis cinq ans, j'ai donné à de nombreux enfans mon *sang* et ma *chair*, ma VIE. Plusieurs, rassasiés ou enivrés de mon *sang* ou de ma *chair*, m'ont abandonné et me répandent goutte à goutte, ou me jettent par lambeaux sur le *monde* ; je ne leur en ai point donné mission, et pourtant je leur rends grâces ; car je vis dans le MONDE comme je vis en MOI ; ils me font connaître à la MOITIÉ de MOI-MÊME.

Je leur rends grâces, et je les attends ; ils reviendront vers celui qui leur a donné la VIE et qui, à leur insu, aujourd'hui encore, les fait VIVRE.

Mais il est des hommes qui n'ont jamais balbutié mon nom qu'en bégayant des injures ; il me tarde de leur enseigner un autre langage ; ils ont institué parmi eux des *accusateurs* et des *juges* ; eh bien ! Je veux voir ces juges et ces accusateurs ; je veux que l'arrêt qui sortira de leur bouche commande le respect ou du moins le silence et l'attente.

MICHEL,

tu me les feras connaître ; j'ai besoin de savoir devant qui je paraîtrai ; par qui je serai accusé, et par qui je serai jugé. Accusateurs, juges et jurés, je veux savoir leur VIE comme ils sauront la nôtre, je te confie cette tâche, je te la confie *publiquement*, afin que ceux qui veulent que la pensée ne soit point enchaînée et la parole baïllonnée, apprennent comment il est une *police* DIVINE qui s'avoue et se dévoile au p115

grand jour, parce qu'elle a pour mission de veiller aux destinées du PEUPLE.

Le temps est venu, où nos PERSONNES, et non plus seulement nos *écrits* et notre *parole* doivent être livrés au monde : et il faut que nous le saisissions nous-mêmes, ce MONDE, comme il nous saisira, au corps. Il veut nous arrêter, nous le ferons marcher ; il veut nous étouffer, nous l'embrasserons ; il veut nous crucifier, nous lui donnerons la vie. Dieu ne destine plus ses apôtres au martyre, car son verbe n'a plus d'anathème ; les docteurs de la vieille loi ne sont plus des *sépulcres blanchis* et des *juges pervers* livrés à la réprobation éternelle, mais ils ont besoin de *voir* et de *toucher* afin d'AIMER. "

Il serait facile de ramener à l'un ou à l'autre de ces types les styles divers de ceux d'entre nous qui ont habituellement écrit ou parlé : assurément, parmi les moyens de discernement des aptitudes, on comptera pour beaucoup la manière de terminer ses phrases ; l'habitude de la désinence masculine ou féminine aura sa valeur d'indication. Je défierais bien de lire les premiers essais de notre versification, où les sons

masculins se succédaient continuellement comme les sons du serpent au lutrin, sans être frappé de cet austère résultat du spiritualisme chrétien. Il en reste encore des exemples dans les vieilles épitaphes et dans les commandemens de Dieu. C'est plus tard que, côte à côte de ces terminaisons et sans ordre, les désinences féminines se suivirent et se pressèrent.

Hoart.

J'ai lu au régiment quelques dissertations sur l'origine et sur l'utilité de la rime. Les unes veulent qu'elle nous soit venue des Arabes : les autres la font remonter jusqu'aux derniers écrivains de la basse latinité ; et je le conçois ; plus le vers perdait de sa prosodie et de sa couleur, plus il devenait nécessaire de remplacer les agrémens dont il se dépouillait. Mais

p116

n'est-ce pas aussi par quelque raison particulière que la rime a été attachée aux versifications modernes ?

BARRAULT.

Ce besoin du retour d'un même son, frappant uniformément l'oreille était lié au besoin de régularité, de contemplation, de recueillement. La rime est didactique. Elle aide la mémoire à retenir les sentences, les récits, et voilà pourquoi les enfans et le peuple la recherchent. Elle rappelle à la méditation comme le tintement d'une cloche qui résonne à intervalles égaux. Elle est la musique de la retraite. C'est l'homme isolé qui s'interroge et se répond. On en trouve un emblème dans la fable. Selon les poètes, le jour où Narcisse se prit à se regarder, fut le premier où le son fut renvoyé par l'écho. Enfin elle appartient essentiellement à la poésie de la réflexion.

LAMBERT.

En sorte qu'il y a eu, plus qu'on ne l'a cru peut-être, accord de la rime et de la raison.

BARRAULT.

C'est ce caractère de la rime qui explique pourquoi on la trouve chez les auteurs modernes auxquels leur système de versification permettait de la supprimer, chez Shakespeare, et pourtant moins habituellement chez lui et chez Milton que chez Pope : pourquoi enfin le sanscrit, dans ses oeuvres de dernière date, offre de nombreux exemples de son usage.

Justus.

Il me semble que c'est ce même besoin de répétition,

p117

de refrain, de ritournelle, qui a fait éclore quelques uns de nos genres de poésie, que j'appellerais fugués, tels

que le rondeau, la ballade, etc.

BARRAULT.

D'ailleurs, la rime était une accusation vigoureuse du *nombre*, et c'est dans le *nombre* que consiste le rythme chrétien. C'est cette préoccupation du *nombre* qui a donné naissance au sonnet dont la somme de vers est déterminée, et à la division de l'épopée italienne ou portugaise en octaves. C'est sur le *nombre* qu'est fondé le vers italien, espagnol, portugais, anglais, allemand. Mais la présence d'un accent dans ces vers leur a rendu la rime moins nécessaire qu'au nôtre, dont le rythme, faute d'accent, ne devient sensible que par elle. Enfin, proscription des vers blancs, interdiction de l'enjambement, règle de l'hémistiche, c'est toujours le respect scrupuleux du *nombre* qui a dicté ces lois.

Cependant, la rime, destinée à marquer nettement les oscillations égales de notre verbe poétique, a contribué à rompre, par la variété de ses chûtes, l'uniformité de cette psalmodie. Grâce à elle, la mélodie est entrée dans nos vers. C'est sur elle que nos premiers versificateurs dirigèrent leurs essais ; ils n'y épargnèrent sans doute aucune puérilité, mais cette insistance même prouve en eux le besoin de créer pour l'oreille un autre plaisir que celui du *nombre*.

Ronsard, le premier, protesta énergiquement contre la monotonie du rythme. Il fit, par son exemple et son autorité, une règle de l'entrelacement des rimes masculines et féminines qui, avant lui, pouvaient se suivre sans alterner, et, par le mariage de ces sons,

p118  
il rendit notre versification plus musicale. Il remit en honneur l'alexandrin, à peu près oublié depuis le 13<sup>e</sup> siècle, mais, à l'exemple des Latins et des Grecs, avec la liberté de l'enjambement et de la césure ; bientôt même, il le négligea pour le vers de dix syllabes, auquel ses deux hémistiches inégaux donnent avec plus de variété, une allure plus vive et plus preste. Avant lui, on avait heureusement tourné le vers ; il construisit la période poétique, inventa plusieurs rythmes qui durent à la diversité du mètre, de la coupe, et à la fréquence des rejets, une vivacité, une pétulance, une grâce, un éclat encore inconnus dans notre langue. En un mot, il communiqua à notre versification un mouvement plus lyrique et un coloris plus splendide. La réforme de Ronsard eut surtout pour objet la langue. C'est pourquoi en réagissant contre le caractère chrétien dont elle était marquée, il montra

tant de dédain pour la poésie profane, telle qu'elle s'était manifestée avant lui, poésie piquante, malicieuse, spirituelle, mais terne, familière, et ne dépassant guère dans son essor le plus élevé la prose des sermons. D'ailleurs, une affectation singulière régnait dans presque toutes les productions : après l'esprit saint, le bel-esprit avait son tour, et l'un des signes de la révolte contre le verbe austère de l'église était ce débordement de jeux de mots, de *concetti*, et d'un verbiage ingénieux, coquet, frivole. à l'époque de la renaissance comme à celle de la décadence de la Grèce et de Rome, après comme avant sa glorieuse mortification, la parole, se faisant en quelque sorte fête à elle-même, se signala par une subtile recherche. Saisi d'un vif amour de la langue maternelle que retenait dans l'obscurité la prédominance du latin, indigné de ce qu'elle n'avait encore parlé que d'un style sentant la roture ou ne s'était livrée qu'à de subtiles puérités, il prétendit l'impatroniser dans le domaine de la haute poésie ; et pour cela il voulut

p119

refaire son éducation bourgeoise, montrer en elle une demoiselle de grande maison, et doter sa pauvreté de toutes les dépouilles de la Grèce et de l'Italie. Il donna le signal de la lutte avec l'Antiquité que l'on se bornait à traduire, et il commença cette vaste imitation qui a fait la gloire de notre littérature. On peut prétendre assurément que sa tentative toute classique manqua de naïveté et dédaigna mal à propos de s'enraciner dans nos traditions nationales. Mais ce fut en se plaçant sous l'inspiration de la langue payenne qu'il donna à la nôtre un luxe, une sonorité, un éclat, dont le christianisme l'avait laissé manquer, bien que souvent peut-être, les couleurs dont il l'a enluminée puissent paraître un fond étranger, appliqué maladroitement et à la hâte. Ce que n'avaient pu Villon et Marot, par leur poésie légère et piquante, ce que n'avait pu avec son épopée docte et bouffonne Rabelais lui-même, Ronsard le fit : il engagea décidément notre langue dans la voie profane. Il la façonna aux images, l'enrichit d'une foule de mots et de tours nouveaux, rajeunis, empruntés, et la haussa à un ton souvent outré de dignité, de noblesse, de pompe dont elle a dû descendre, mais sans cesser de lui être redevable de ce progrès. Enfin, pour ronsardiser moi-même en parlant de Ronsard, notre langue avant lui n'avait fait entendre que les sons du hautbois, du flageolet, de la cornemuse : il voulut lui faire rendre les nobles



accords de la lyre. Si ces accords ne furent pas sans rudesse, c'est que Ronsard voyait en quelque sorte le son plus qu'il ne l'entendait ; il était sourd, et c'est à ce prix qu'il pouvait accomplir une réforme qui tendait à donner à la poésie de la couleur, de l'éclat, du mouvement, de la vigueur, du grandiose.

MICHEL.

Je m'explique très bien la chute de cette grande  
p120  
renommée de Ronsard par le discrédit où est tombé Claudien. Car enfin Claudien est un poète très brillant, c'est un grand coloriste ; et par cela même les chrétiens l'ont laissé dans l'ombre ; ils lui ont fait expier par leurs dédains tout ce qu'il avait de richesse et de magnificence payennes. Ronsard a dû éprouver, au moins en partie, un traitement pareil. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un médiocre honneur d'avoir le premier donné à notre langue une illustration littéraire par toute l'Europe, et d'avoir tourné vers elle la prédilection de tous les hommes de talent qui la crurent enfin digne d'être préférée au latin.

BARRAULT.

Il serait injuste de ne pas reconnaître dans les phases littéraires qui lui sont postérieures l'impulsion qu'il avait imprimée. Deux écoles sortirent de la sienne. L'une eut pour chef Malherbe ; Malherbe qui, avec un goût noble, grave, sévère, mais un peu étriqué, tailla dans le manteau ample, raide, somptueux, bizarre, dont Ronsard avait revêtu notre langue, le patron poétique sur lequel Boileau et Racine modelèrent leurs écrits : cette école occupe, entre la réforme de Ronsard et l'orthodoxie de la poésie chrétienne, la même place que le jansénisme entre Luther et Rome ; et plus d'un grand nom appartient à la secte littéraire et à la secte religieuse. L'autre école, avec plus de liberté, d'irrégularité, d'abandon, sans arborer la bannière de Ronsard, sent l'hérésie, et offre à peu-près les mêmes noms que cette famille d'esprits libertins ou philosophes qui, au 17<sup>e</sup> siècle, avaient éprouvé l'influence du protestantisme.

Sans doute, pour que notre langue produisît dans les deux siècles qu'elle a illustrés des ouvrages capables de la populariser en Europe, et pour qu'elle exerçât son doctorat encyclopédique, il était nécessaire  
p121

qu'après avoir été remuée par la réforme aventureuse de Ronsard, elle passât par la sévérité magistrale de Malherbe, et s'arrêtât dans des formes

régulières et précises.

Alors l'alexandrin, avec ses douze syllabes partagées en deux hémistiches égaux uniformément balancés, domina dans notre littérature et sur notre théâtre, dont le génie didactique se témoigne si bien par le choix de ce vers. Déjà l'hexamètre, grec et latin, après avoir raconté le passé de l'humanité, avait été employé à formuler des leçons de sagesse et d'art. L'alexandrin, fidèle à son origine, continue cette mission : et tandis que les anciens avaient manié une si grande variété de rythmes dans lesquels ils jetaient leur pensée et leur verve comme en des moules inégaux, souples, flexibles, nos poètes se renfermèrent presque tous dans l'alexandrin et le vers de huit syllabes. Il est curieux, sous ce rapport, de comparer Horace et Boileau.

Remarquons-le : le rythme *pair* est le rythme chrétien ; c'est l'expression de l'*humanité*, de la *régularité*, de l'*ordre*, de la *science*, de l'homme : le rythme *impair* est payen : c'est l'expression du *monde*, du *mouvement*, de l'*action*, de l'*industrie*, de la femme.

Justus.

En effet la musique d'église a été d'abord à deux temps ou à quatre ; la musique payenne, la walse par exemple, est à trois.

BARRAULT.

Mais ce n'est pas seulement la langue poétique de Ronsard qui fut ainsi disciplinée par Malherbe. La phrase de Montaigne, souvent ferme, brève, et courant au but en marquant son passage d'un trait de lumière, le plus souvent se laissant aller avec une

p122  
nonchalance insoucieuse, semant sa route de mots pittoresques, maraudant quelque bonne citation latine, ou se jetant dans une parenthèse un peu longue comme dans un sentier à côté de la grande route, marchant enfin sans s'astreindre à un pas régulier ou à un chemin direct, passa par les verges du grammairien et de son disciple Balzac. La prose fut façonnée au nombre comme le vers, apprit l'art du redoublement, et composa son pas d'après les lois d'une savante symétrie. C'est ainsi que notre verbe, destiné à enseigner le monde, fut sévèrement régenté, et se produisit sous ses deux formes avec une même rigidité de correction, d'harmonie et de pureté.

Mais le rôle dogmatique de la France cesse. Sa langue didactique, usée, attaquée de toutes parts, échappe à ses vieilles formes, les dédaigne, les brise,

s'étend, s'assouplit, s'essaie avec audace, et prélude, à son insu, à une mission vraiment religieuse. Le temps approche, où l'on osera des choses grandes et neuves sous une haute inspiration poétique.

Parmi ces tentatives, j'entrevois la réapparition de la prosodie. Non que je veuille ressusciter le système de la versification latine ; il n'a été praticable qu'avec la rigueur de la prosodie antique et à la faveur d'un accent régulateur. Le défaut de fixité de notre prosodie et l'absence de l'accent ont fait échouer tous nos essais de vers métriques ; c'était prétendre faire de la mélodie avec un assemblage de notes dont rien n'indiquait le mouvement. D'ailleurs, le succès en ce genre, s'il était possible, serait une véritable rétrogradation. En effet, lorsque l'accent RELIGIEUX notera d'un signe d'*élévation*, d'*abaissement*, et d'un signe compréhensif de ces deux tons, la langue de l'*industriel*, du *savant*, et du PRÊTRE, ce sera aussi à lui, grâce à cette multitude si considérable chez nous de syllabes variables ou douteuses, à imprimer aux mots la brièveté ou la longueur en vertu de leurs rapports

p123  
avec chacune de ces trois langues. La *prosodie* relèvera de l'ACCENT.

Le *rythme* lui-même variera dans sa forme métrique suivant le caractère de la composition et du passage, et relèvera aussi de l'ACCENT.

L'ACCENT sera le coryphée de ce concert où s'uniront la *mélodie* et l'*harmonie*, la *quantité* et le *nombre*, le *chant* et la *mesure*.

CHARLES.

Moi, je crois que notre langue a immensément à gagner en éclat. Notre poésie, soit vers, soit prose, a plutôt quintessencié la matière qu'elle ne l'a énergiquement reproduite dans sa plénitude. Elle n'a pas encore abordé amoureusement le monde extérieur avec sa pourpre, son or, et sa variété prodigieuse de couleurs, de reflets, de rayons, de nuances. Le monde, pour les poètes, a été jusqu'à présent un mannequin revêtu d'un manteau magnifique et diapré de broderies éblouissantes ; ils l'ont fait poser, et ils l'ont peint, mais immobile, mais inerte, mais froid, et eux-mêmes pour le peindre, ils se sont mis en manchettes ! C'est qu'avec leurs habitudes chrétiennes de méditation, ils ont commencé par l'examiner, et à force de l'étudier, ils n'ont plus trouvé, au moment de le décrire, de fraîcheur d'impressions, de naïveté d'enchantement, d'élans d'inspiration ! Ils ont voulu voir ce qu'il y avait

dedans et ils ont manqué de passion pour le dehors. Il n'y a que notre foi qui puisse nous remettre au coeur, plus ardent qu'il ne fut jamais, l'enthousiasme de la nature ; et pour nous, il ne s'agit plus de l'adorer platoniquement, de célébrer sa régularité, son harmonie, et toutes ses perfections intimes, mais de nous livrer franchement à notre amour pour les beautés dont elle enivre nos sens. C'est alors que nous trouverons une langue vive, étincelante, neuve !

p124

En vérité, lorsque je relis ces descriptions fameuses de toutes les merveilles du Nouveau-Monde, à voir le style symétrique, étudié, compassé avec lequel, par exemple, on décrit une des ces vastes forêts vierges où les arbres se pressent les uns les autres, ceux-ci tombant de vétusté et gisant à terre, ceux-là se heurtant, se balançant, fracassés par le vent, étalant enfin toute la verdure d'une végétation vigoureuse, désordonnée, sauvage, je pourrais croire qu'elles sont alignées au cordeau comme le bois de Boulogne. C'est que l'orthodoxie de la phrase chrétienne subsiste : presque toute notre prose poétique y est entrée. J'excepte, au 18e siècle, Diderot, qui l'a abjurée avec tant de vivacité et de fougue.

Il me semble, en outre, qu'au lieu de caractériser la passion par les qualificatifs, il faut la rendre sensible par la peinture de tous les *signes*, et traduire ce langage qu'elle parle par la face, les regards, l'attitude, le sang. C'est au *fait* à prendre la place de la *qualité*.

Enfin, quelles que soient les situations ou les sentimens que l'on veuille rendre, l'*adjectif* doit céder le pas au VERBE.

Le PÈRE.

L'emploi du VERBE donnera à la parole un aspect plus RELIGIEUX ; surtout si l'on y introduit aussi des mots composés, adjectifs-substantifs, que j'appellerai mots verbaux.

BARRAULT.

PÈRE, ne pourrait-on pas dire que le *substantif* a dominé dans la poésie *antique, orientale, payenne*, dans la poésie de l'*action*, l'*adjectif* dans la poésie *moderne, occidentale, chrétienne*, dans la poésie de la *pensée* ; et que le VERBE dominera dans la poésie SACERDOTALE de l'avenir ?

p125

La poésie antique montre la chose, la fait toucher, voir, entendre ; elle est descriptive ; elle bâtit son vers avec quelques mots, larges et simples assises comme

les blocs des monumens cyclopéens.

La poésie moderne qualifie la chose, la fait examiner, juger ; elle est didactique. Elle construit son vers de matériaux nombreux et menu-taillés comme ces pierres à la faveur desquelles l'édifice gothique monte, se contourne, s'élance.

La poésie de l'avenir, HARMONIE des deux poésies du passé, jalouse à la fois de *montrer* et de *qualifier*, afin de faire AIMER, emploiera surtout le VERBE ; le verbe, qui associe dans son unité le substantif et l'adjectif, et qui est l'expression la plus complète de la VIE.

Le PÈRE.

Tu peux facilement, en partant de ces observations, entrer dans la comparaison des langues antiques et modernes. Les payens firent le sol et la cité ; à eux de faire la langue *charnelle* et *politique* : les chrétiens firent l'homme et élevèrent l'église ; à eux de faire la langue *intellectuelle* et *morale*. Mais puisque tu as enseigné aux petits enfans la grammaire, et que c'est ainsi que tu avais été classé par le monde dont tu sors, tu dois avoir à nous faire part de quelques observations particulières.

BARRAULT.

PÈRE, une réflexion me survient au sujet des langues antiques.

p126

A-t-on assez songé que c'est le mystère tant de fois réprouvé, dont les prêtres enveloppèrent les essais de la parole, qui en a hâté les progrès ? Aujourd'hui que nous jouissons de vocabulaires riches et précis, nous ne sentons plus combien durent être sacrés les bégaiemens rares du verbe, et combien fut nécessaire à son développement la séparation de la langue du sacerdoce de celle du profane. C'est cependant sur la rigueur d'une division analogue que repose le commencement de la société. Il fallut que, parmi ce chaos de sons confus par lesquels s'essayèrent les hommes, les premières articulations fussent recueillies, soustraites à la fluctuation irrégulière qui se continua dans les dialectes vulgaires, et fixées par des caractères secrets : il fallut enfin que la langue fût un patrimoine privilégié comme la propriété, le pouvoir, le nom. à l'ombre du sanctuaire, la notation prosodique s'introduisit dans des élémens mieux ordonnés. Aussi, ce fut en vers que les révélateurs et les prêtres donnèrent leurs lois, instituèrent leurs prières, rendirent leurs oracles, et consignèrent les traditions ; le vers fut la langue de la mémoire et de la prophétie ; il fut la

langue des Dieux. Répéter que les nations antiques, par un heureux privilège, furent bercées de poésie, c'est oublier que le vers n'appartint d'abord qu'aux puissans, et qu'il fut pour le peuple un maître salulaire, mais rude, sévère, impérieux. Le vulgaire ne fut même façonné que peu à peu à cette mélodie de la parole ; et parmi les bienfaits d'un Orphée étendant l'initiation à un cercle plus nombreux d'hommes, il faut sans doute compter le don de cette langue musicale qui, se produisant tout à coup avec les accords de la lyre, opéra des merveilles, et l'investit d'une puissance prodigieuse.

Mais le vers, qui fut un progrès de la langue, tendait à l'immobiliser par ses formes arrêtées : c'est pourquoi l'avènement de la prose constitua dans  
p127

l'antiquité, plus encore que dans les temps modernes, une révolte contre l'ancienne langue et l'ancienne société.

Je reviens maintenant à cette comparaison des langues antiques et modernes que le PÈRE a indiquée en assignant aux unes l'expression de l'*action*, du *mouvement*, de la *matière* et aux autres l'expression de la *méditation*, de la *réflexion*, de la *pensée*.

C'est à cette grande division que se rapportent tous les détails grammaticaux.

Et d'abord, pour reprendre la vue que j'avais énoncée sur l'emploi poétique du substantif et de l'adjectif, je ferai observer que si le substantif abonde dans la langue du payen, c'est que pour lui la qualification d'une chose est la chose même, en devient le nom et se substantifie ; car il la saisit toujours par le mode, l'aspect, l'apparence, et c'est toujours la couleur, la figure, l'étendue qu'il exprime par ses noms : au contraire, le chrétien recherche la substance même, et ne voit dans ses modes divers que les accidens du fonds ; toutefois, entraîné par la curiosité d'approfondir l'essence intime des objets, il les décompose, les effeuille, et multiplie les adjectifs comme autant de jugemens qu'il rend sur eux.

Les langues antiques conservent dans l'abondance de leurs noms neutres un signe de la confusion première de la vie de l'humanité et du monde extérieur ;

les langues modernes présentent des classifications plus nettes, et correspondant mieux aux deux sexes.

Les premières englobent plusieurs termes dans un seul, dont la signification est complexe, et composent encore, à leur décadence, de ces longs mots qui n'ont

plus la cohésion et l'élan de la formation primitive : les secondes ont moins de tendance à créer des mots par une agglutination d'éléments divers qu'à influencer sur leur signification par la nature de leurs accessoires.

C'est de la différence de ce procédé que résulte la p128

différence de leurs déclinaisons et de leurs conjugaisons.

Là, le substantif et le verbe, par cette variété d'inflexions et d'augmentations qui paraissent avoir été dans

l'origine des articles et des pronoms et qui se sont incorporés au radical, manifestent sensiblement la modification que leur impriment les rapports qu'ils subissent ou qu'ils exercent ; cette passivité ou cette énergie se constate par le changement de la prosodie du mot décliné ou conjugué, et cette rigoureuse assimilation est conforme à la rapidité de la langue.

Ici, la déclinaison et la conjugaison laissent subsister presque dans son intégrité le mot, qui témoigne de sa modification plutôt par la diversité de ses accessoires que par l'altération de son individualité ; c'est par le changement du *nombre* que l'oreille est avertie du changement de ses relations ; et ce mouvement net, mais lent, qui s'opère par une périphrase, dénote une langue réfléchie.

Les langues de l'antiquité offrent primitivement une grande confusion dans les temps du verbe : le passé, le futur, le présent, ne se distinguent pas, par des limites bien précises, pour l'homme encore absorbé dans une existence incertaine, flottante entre de vagues réminiscences et une vague prévoyance. Un seul temps peut-être suffit d'abord à cette chronologie indéfinie ; et plus tard, ces langues, selon leur génie *traditionnel* ou *prophétique*, n'ont que deux temps simples, en Occident, le présent et le passé ; en Orient, le passé et le futur, dans lesquels rentre le présent : c'est peu à peu que les divisions se tranchent.

Les langues modernes, et surtout la langue française, l'emportent par la précision avec laquelle, à la faveur de leurs temps composés, elles ont gradué le temps, et indiqué une foule de nuances. On sent que l'histoire est devenue une science de dates.

Parmi les modes, l'impératif paraît avoir été la p129

manifestation primitive du verbe ; et, avec lui, l'infinitif se multiplie par différentes formes sous l'inspiration du besoin de *commander*, d'*agir*, d'*entraîner*. Le subjonctif et le conditionnel se prêtent mieux au besoin d'*enseigner*, d'*exhorter*, de *remonter*.

Les langues payennes abondent en conjugaisons passives, et même les verbes déponens avaient un sens originaire d'accord avec leurs inflexions, sens qu'a transformé le développement de la spontanéité humaine. Les langues chrétiennes ont déprimé la forme passive, et fait prédominer la forme active et réfléchie.

Ne pourrait-on pas encore caractériser leur différence par un trait qui comprendrait à la fois leur euphonie et leur grammaire ?

Chez les premières, les *voyelles*, qui ont un son par elles-mêmes, priment les *consonnes*. Et ce sont aussi les parties du discours, ayant par elles-mêmes une valeur, telles que les noms, qui éclatent au milieu des autres. Chez les secondes, les *consonnes*, qui, seules, n'ont pas de son déterminé, modifient puissamment les *voyelles* par leur entourage ; et de même les parties du discours qui, seules, demeurent sans signification, telles que l'article, l'adjectif, le pronom, la préposition, etc., impriment par leur présence une modification essentielle aux autres parties du discours.

Le PÈRE.

Si on les considère uniquement sous le rapport de la prononciation, les idiomes antiques se distinguent par les *gutturales* et les *dentales* ; au paganisme appartiennent les sons qui s'échappent rapidement de

la gorge, proviennent du choc de la langue contre les dents et dont l'émission nécessite le travail des organes et l'ouverture pleine de la bouche : les idiomes modernes ont un plus grand nombre de *nasales* et de *labiales* ; au christianisme appartiennent ces sons dont la formation résulte d'une activité plus interne, et exige moins d'efforts extérieurs. C'est au verbe sacerdotal que nous rapporterons les LINGUALES. Le palais peut être considéré comme un temple, et la langue, placée entre les différentes touches vocales, comme le prêtre du temple.

BARRAULT.

Enfin, pour achever cette comparaison, rappelons-nous que le paganisme avait fait de la langue, comme de la terre et du nom, un patrimoine indivisible, immobile, exclusif, et que le christianisme a partagé la terre, donné à tous un nom, et livré la langue, comme un domaine commun, à la pensée de tous.

C'est donc sur la racine *matérielle* des langues antiques que repose l'efflorescence *spirituelle* des langues modernes. Les *payens* ont surtout *nommé* ; les



*chrétiens* surtout *défini*. Là, multiplicité de *mots*, ici multiplicité d'*acceptions*, telle est la richesse des uns et des autres. Grâce aux derniers, nous pouvons dire de chaque mot, comme de chaque révélation, qu'il a toujours signifié bien au delà de la signification qu'il avait d'abord reçue.

Notre vieux Molière a bien saisi cette manie d'interprétations raffinées, propre aux chrétiens. Mais le christianisme, par sa puissante analyse et la formation de ses tropes, a créé une foule d'équations poétiques qui nous font rapidement passer d'un monde dans un autre ; il a en quelque sorte évidé les mots antiques du sens grossier, unique, compact qu'ils avaient d'abord pour y faire pénétrer un sens plus épuré ou des acceptions nouvelles et diverses. Il les a enrichis de nuances

p131

déliçates, fines, ténues, et il s'est aussi montré, en fait de langage, casuiste austère et subtil ; il a singulièrement distingué. Par lui, les langues modernes, et surtout la langue française, ont acquis une remarquable acuité d'expression, en même temps qu'elles ont perfectionné tout ce que l'on pourrait nommer la tactique de la parole, et qu'elles se sont assouplies à une foule de tournures et d'artifices de langage. C'est de lui que relève la transition, dont le PÈRE recommandait l'usage à Talabot, dans les premiers temps où Talabot s'essayait à écrire, et, entraîné par son ardeur quelquefois si poétique, sautait brusquement, pindariquement, d'une pensée à une autre. De lui relève encore cette figure qui substitue au nom même de la chose une caractérisation analytique ; voile pudique, ingénieuse énigme, subtile recherche, mystique pruderie, adroite circonlocution qu'ignora longtemps la simplicité nue, hardie, brutale et crue de l'antiquité ; déjà plus familière à Cicéron qu'à Démosthènes ; en un mot, la périphrase, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Pour me résumer, je dirais que les payens ont surtout fourni la *matière* de la langue ; les chrétiens y ont surtout mis la *pensée*. C'est toujours l'incarnation du verbe, toujours la transfiguration, toujours la transsubstantiation.

FOURNEL.

En d'autres termes, les langues anciennes ont été *géométriques*, et les langues modernes *algébriques* ;

p132

les premières ont été la *forme* de la parole ; les secondes en ont été la *formule*.

D'EICHTHAL.

Et ce qui est vrai de la parole, l'est aussi de l'écriture. Le monde *matériel*, figuré, fut l'écriture payenne : c'est le symbole, le hiéroglyphe, mais de la contraction de ces formes est sorti l'alphabet qui a primé avec le spiritualisme. La lettre, après avoir été une peinture, a été réduite à des lignes raides et décharnées qui ne parlent point aux yeux. Le télégraphe lui-même n'est-il pas alphabétique ?... évidemment, puisque les signes dont il use sont indépendans, dans leur figuration, du caractère de ce qu'ils transmettent. Il n'y a eu, pendant toute la durée du christianisme, d'autre écriture hiéroglyphique que le blazon. Tandis que le moine apprenait à lire la lettre alphabétique, le baron faisait consister sa science à déchiffrer le blazon, lettre du monde profane : et, il faut bien l'avouer, ce n'était pas une étude aussi vaine qu'on l'a prétendu, que celle de tous ces emblèmes qui constataient la hiérarchie et les relations des familles les plus importantes de l'ordre social. Je ne sais s'il ne sera pas possible un jour d'appliquer ce mode d'écriture à la classification de tous les êtres et d'exprimer ainsi symboliquement le rattachement et les ramifications de l'arbre généalogique divin dans son universalité.

FOURNEL.

Il y a entre le caractère de la langue, de l'écriture, de la monnaie, une analogie remarquable. C'est d'abord le signe matériel aussi complètement que possible, l'objet en nature, qui est le moyen de communication, de commerce ; puis ce sont des pièces de métal, brillantes et sonores, retenant l'empreinte des premiers objets d'échange, ou frappées à l'effigie des hommes dont la puissance leur donne une valeur convenue ; enfin ce sont des feuilles de papier, véritables lettres mortes qui n'ont de sens et de vie que par le crédit, spiritualisation de la richesse.

BARRAULT.

C'est pourtant ce travail immense du spiritualisme dans les langues, travail commencé par Platon et Aristote, continué par St Paul, les apôtres et les docteurs de l'église, achevé par les grands écrivains modernes, que Demaistre et Ballanche n'ont pas nettement apprécié, préoccupés qu'ils ont été tous deux de la solution que la Bible donne à la question de l'origine du langage.

Pour Demaistre, les langues sont des mondes que l'homme reçoit tout faits, qu'il cultive, façonne, s'assimile ;

mais à Dieu seul de les créer. Maintenant ouvrez les mots, fouillez, scrutez ; ce sont des révélations de la pensée divine et des destinées humaines ; sachez entendre. Dieu nomme ; l'homme est un étymologue. Aussi prend-il en pitié et froisse-t-il avec dédain entre ses doigts tous ces systèmes par lesquels le 18e siècle tenta de chasser Dieu de la langue comme de l'univers et de la société !... Certes ce n'est pas à tort qu'il raille cette vaniteuse philosophie qui attribue l'invention des langues à une série de raisonnemens ou à une convention arbitraire, et qui ne peut cependant expliquer le raisonnement ou la convention sans l'usage de la langue. Mais il ne lui suffit pas de la fustiger dans le cercle vicieux où elle est enfermée. Il a affaire de prouver que la faculté de création des langues est une faculté primitive, incommunicable, divine, et dès lors il cherche à écraser les langues modernes de la supériorité des langues antiques, qui sont pour lui l'écho le plus voisin et le plus puissant de cette parole p134

émanée de Dieu même : il en fait ressortir avec excès la fécondité, la justesse, la profondeur. Et parce que pour lui le verbe chrétien est le premier et le dernier mot, le mot unique de Dieu, mot longtemps obscurci et défiguré, mais toujours apparent à travers toutes ses altérations, il le cherche à l'état de promesse dans les langues antiques qui en sont pour lui les premières épellations ; il néglige d'en admirer le glorieux développement dans les langues modernes.

Ainsi de Ballanche. Pour lui, les langues sont aussi un présent de Dieu même, ou le produit d'une faculté première, intuitive, prophétique, improgressive. Toutefois, tandis que Demaistre s'attache surtout à constater par l'examen auquel il se livre la déchéance de l'humanité, Ballanche se montre jaloux de faire ressortir de ses observations philologiques l'idée de la réhabilitation. C'est pourquoi, appliquant aux langues anciennes sa rare sagacité, il en cite les mots, soigneusement explorés dans leurs propres transformations, à déposer des palingénésies successives qu'ils ont traversées, et de la sorte il rend sensibles les progrès de l'initiation. Il ne va pas plus loin. à ses yeux, le verbe chrétien est le verbe suprême, et la nouvelle palingénésie consiste dans l'extension de ce verbe à tous les hommes. Faute d'avoir pressenti une parole nouvelle, il ne juge qu'incomplètement la parole du passé.

Mais ce que Ballanche et de Maistre ont parfaitement

senti, c'est ce qu'il y a de spontané, de révélé,  
de divin, dans la langue, qu'ils se sont bien gardés  
de donner pour une conception de la raison pure, pour  
un amalgame fortuit de sons arbitraires s'enchaînant  
les uns aux autres comme les atomes d'épicure, ou  
pour le résultat d'une délibération primordiale. Là  
où Demaistre surtout triomphe, c'est dans le défi  
qu'il porte aux époques de lumières et de philosophie  
d'égaliser la fécondité verbale des époques dites de  
p135

simplicité et de barbarie. à ces époques, la langue,  
animée de foi et d'enthousiasme, vit, se développe,  
convertit les mots étrangers à son idiome, s'empare  
des dépouilles des langues mortes et les ressuscite  
par d'heureuses transformations, ou associe plusieurs  
termes dans de merveilleuses et durables alliances.  
L'ère critique venue, elle perd avec l'inspiration religieuse  
sa puissance de création. Elle se propage, mais  
elle ne conçoit plus ou avorte. Les mots qu'elle enfante  
ne naissent plus viables ou semblent des ébauches  
monstrueuses. Les philosophes combinent péniblement  
des expressions informes, comme les législateurs  
s'évertuent à raccorder des dispositions de lois hétérogènes ;  
néologisme bizarre et constitutions bâtardes,  
également éphémères ! Tout ce qu'ils peuvent, c'est  
de faire la poétique de la langue, dont le poème est  
produit, ou de tailler les mots à facettes, après que la  
cristallisation est achevée ; il se fait une oeuvre d'examen,  
d'analyse, d'enregistrement, mais non plus de  
formation, de composition, d'accroissement. On fait  
le dictionnaire ; la langue ne se fait plus. Et si quelques  
écrivains retirent une foule d'expressions de la désuétude  
où elles sont tombées pour les lui rajuster, il y a  
entre ces termes d'âges différens dont leur style est  
marqueté un défaut choquant d'harmonie, et l'on ne  
sent plus, à travers ces phrases faites de pièces et de  
morceaux, l'unité de la vie. En vérité, ce n'est pas ôter  
à la langue la honte de sa stérilité actuelle que d'exhumer  
et de rejeter dans son sein les mots qu'elle a  
jadis enfantés et qui ont péri ; il n'y a que le sentiment  
profond d'une foi nouvelle qui puisse la rajeunir et lui  
rendre sa fécondité.

Le PÈRE.

Ce sentiment seul d'une foi nouvelle effacera de la  
langue française la prédominance de la face analytique  
qu'a nécessairement exagérée l'importance de  
p136

son action critique, lui ôtera son caractère judiciaire,

magistral, et la fera apparaître en langue religieuse,  
poétique.

La langue sacerdotale de l'avenir ne sera pas,  
comme celle des prêtres payens, mystérieuse, interdite  
aux profanes. Parlée, comprise, aimée en Orient, en  
Occident, au Nord et au Midi, elle fera communier  
tous les habitans du globe ; elle sera universelle.

Elle ne sera pas, comme la langue du clergé chrétien,  
intolérante des autres idiomes. Il fut nécessaire à  
l'église d'exclure de son sein l'usage des langues vulgaires,  
dont la division aurait perpétué les anciennes  
divisions nationales ; et s'il entraînait dans son génie de  
mortifier les langues vivantes pour faire prédominer  
le cadavre d'une langue morte, il lui était cependant  
plus facile de rattacher les peuples entre eux par une  
parole déchue, dont le règne mystique ne pouvait être  
un objet de jalousie.

Langue du corps sacerdotal, toujours VIVANTE,  
s'enrichissant de tous les progrès de la *méditation*  
et de l'*acte*, elle s'élèvera *solennelle, ardente, majestueuse,*  
*exaltée*, pour annoncer l'évangile de chaque  
jour, chaque jour en progrès sur la veille, et pour  
chanter l'hymne, auquel répondront toutes les voix de  
la terre. Elle dira et accroîtra sans cesse l'UNION du  
*monde* et de l'*humanité* ; elle mettra à la fois en elle  
cette *variété* de la poésie antique et cette régularité de  
la poésie moderne, qu'exprime si bien la seule  
différence de leur rythme.

Toute la poésie antique est une antithèse, à prendre  
ce mot dans un sens plus large que le sens grammatical :  
lutte des dieux et des hommes, toujours lutte ;  
la strophe et l'antistrophe se pressent et se heurtent.  
Exultation, danse, délire d'allégresse, choc des armes,  
cris de guerre, fureur d'imprécation ; là éclate la  
variété en innombrables dissonances. Quel mouvement !  
Ouvrez la Bible. Dieu engendre, voit, dit ; un  
p137

mot, et la création ; l'ordre et l'exécution. Cette  
soudaineté du verbe antique a toute sa sublimité dans  
le \$LT>Fiat lux ; et facta est\$LT/>.

La poésie moderne offre, à un plus haut degré,  
l'unité. Sans doute c'est une grande antithèse que celle  
de Dieu et du Diable ; mais Satan est toujours vaincu.  
La poésie payenne dit la bataille ; la poésie chrétienne,  
la victoire. Aussi a-t-elle l'uniformité d'un \$LT>Te Deum\$LT/>  
sans fin, et les railleurs n'ont pas manqué de se  
prendre à cet alleluia perpétuel qui donne inévitablement  
à toutes les compositions la terminaison du

madrigal : ou bien, à côté de cette monotonie de l'adoration se trouve la monotonie de la plainte, des soupirs, de la lamentation. Elle prie, demande, implore ; et là où la poésie antique aurait dit : cela est, cela sera , elle répond : amen ! ainsi soit-il !  
La poésie de l'avenir doit faire cesser la dissonance sans tomber dans la monotonie : son progrès consistera dans la création de l'antithèse harmonique et de la métaphore par association.

BARRAULT.

PÈRE, il est facile d'apprécier toute la valeur de vos dernières expressions si fécondes dans leur brièveté. L'antithèse sera harmonique, lorsque dans le champ le plus vaste comme dans le cadre le plus étroit, elle exprimera la conciliation du *monde* et de l'*humanité*, en conservant leur contraste.

Le paganisme disait au mort ces dernières paroles : " que la terre te soit légère ! " Le christianisme a répété dans sa prière de chaque jour au Dieu du ciel : " *que ton règne arrive sur la terre !* ". La poésie nouvelle doit réaliser ces souhaits prophétiques, en unissant la terre qui cesse d'être pour elle un pesant fardeau et le ciel qui cesse d'être isolé de la terre, en rapprochant ce qui fut séparé, en pacifiant ce qui fut en guerre.

p138

Et voilà pourquoi vous nous avez parlé de la métaphore par association. Un retour rapide sur le passé fera mieux comprendre votre pensée.

Application du *monde*, avec ses formes, ses couleurs, ses forces, ses dimensions, à l'*humanité* ; application de l'*humanité*, avec ses passions, ses désirs, ses besoins, au *monde* : telle est, à son origine, la poésie, où il y a confusion de la vie de l'*homme* et de celle de la *nature* ; telle est la métaphore dans sa brutalité primitive.

Ne semble-t-elle pas la traduction de ces muets symboles où étaient monstrueusement accouplés les membres de l'homme et les membres de la bête, la forme de l'animal et celle de la pierre ?

Homère fait un débrouillement de ce chaos. Chez lui, l'homme ne se dit plus le fils du chêne ou du rocher ; il a une race, un nom ; il est un héros : placé sur le premier plan, il s'embellit de tous les reflets du monde auquel il se compare.

L'épopée homérique est une transition entre l'épopée *cosmogonique, orientale*, où s'agitent l'univers et l'humanité mêlés dans une même existence, et l'épopée *chrétienne, occidentale*, qui raconte l'homme

et sonde les abîmes de son cœur.

Homère est aveugle : déjà le poète ferme les yeux au spectacle éblouissant du monde extérieur, et il ouvre les trésors de sa mémoire pour redire le passé éclatant des peuples.

Prenons-nous la Bible ? C'est encore la nature qui fournit à la richesse, à l'énergie, au mouvement du langage. Mais Homère, chantre de glorieux épisodes, pouvait déployer magnifiquement ses comparaisons dans un récit dont l'animation n'exclut pas une majesté tranquille. La Bible, qui remonte par un long enchaînement de faits jusqu'au berceau du monde et raconte de perpétuelles alternatives de succès et de revers, se presse ; elle peint d'un trait ou par une  
p139

accumulation d'images brèves, déroule rapidement le fil de l'histoire ; puis elle le brise ; et la parole est à la prophétie !

Et pourquoi se serait-elle continuée, traînante et découragée, cette narration de ruine, d'exil, de désastres, évocation lugubre et stérile du passé ? Voici une transfiguration de la tradition sacrée ! C'est, en effet, dans la terre promise même, que le prophète, opiniâtrement attaché au pays et à la foi de ses ancêtres, enferme l'avenir : mais cette terre avec ses montagnes, ses cèdres, ses torrents, sa Jérusalem, son temple, il la remue, la fait bondir, la pétrit, la tourne, et la moule à sa sublime espérance !

Ainsi va la poésie antique, épique avec Homère, lyrique avec la Bible. Le poète de la Grèce redit le passé ; il est aveugle : les poètes de la Judée chantent l'avenir ; ils sont voyans.

Mais assez de cette poésie qui célèbre le sein fécond et la graisse de la terre sous un ciel qu'elle appelle firmament de sa solidité !

Jésus paraît ; pour satisfaire les juifs *charnels*, il les enseigne par des images encore tirées du *monde*, comme il leur donne des *signes* dans des miracles ; toutefois c'est surtout aux détails de la *vie humaine* qu'il emprunte ses paraboles.

Une poésie autre commence, qui foule aux pieds la terre, excavée en abîmes infernaux, et ne voit dans le ciel qu'une région diaphane, peuplée d'êtres incorporels ; qui ne chante plus la nature vivante, mais l'étudie comme un livre, dont les feuilles dispersées et les caractères mystérieux sollicitent sa pénétration. Et si l'on a dit que les peuples modernes n'avaient pas, comme les peuples anciens, sucé dans leur enfance

le lait de la poésie, c'est que, par ce nom, on s'est  
laissé préoccuper du langage *pittoresque* et *figuré* que  
le christianisme laissait dans l'ombre, en dédaignant  
p140

de l'attribuer à cette langue *spirituelle* qu'il faisait  
entendre.

La poésie chrétienne est un perpétuel commentaire  
du monde et de la Bible ; elle en fait une magnifique  
allégorie du Christ et de l'église. Elle dégrossit, découpe  
et perce à jour la lettre du Vieux Testament qui,  
par elle, devient la figure du Nouveau Testament. Il  
faut voir de quelle puissance d'interprétation elle doue  
St Augustin spiritualisant à toutes forces le premier  
chapitre de la Genèse. Elle épure, par son énergique  
subtilité, jusqu'à la riante et superbe lascivité du Cantique  
des Cantiques. N'a-t-elle pas aussi tenté de  
trouver chez Homère, dans Hélène, Ménélas et Pâris,  
l'image de l'ÂME ravie à la *pensée* par le principe  
*matériel* ?

Si elle frappe de mort les divinités innombrables  
dont le paganisme animait le monde extérieur, et qu'il  
mettait en commerce avec l'homme, elle emplit le  
monde intérieur de puissances ontologiques, personnages  
toujours actifs du drame dont la conscience est  
le théâtre ; elle place au coeur de l'homme un Olympe  
tout entier qui s'ébranle à un souffle.

Elle fait régner l'allégorie. Le Dante, catholique-  
gibelin, poète-philosophe, a beau vouloir corporiser sa  
vision sublime, et décrire, dessiner, mesurer les trois  
régions mystiques qu'il a traversées ; ses rhapsodes  
sont des commentateurs.

Faut-il rappeler Pétrarque, platonisant à la fois  
son amour et son style ? et ce fameux Roman de la  
Rose, épopée allégorique dont la mythologie consiste  
dans des personnages métaphysiques, tels que Bel-  
Accueil, Beau-Parler, Bien-Servir, etc., et les premiers  
essais du théâtre, les moralités, où se personnifient  
la Honte-de-dire-ses-péchés, la Désespérance-de-  
pardon, etc.. ?

Et ne confondons pas l'allégorie antique et l'allégorie  
moderne.

p141

La poésie payenne entassait montagnes sur montagnes,  
accumulait individus sur individus sous un  
même nom jusqu'à une stature colossale, faisait d'une  
génération un homme, et d'un héros un géant ou un  
Dieu ; l'allégorisation, pour elle, consistait dans des  
créations énormes de proportions, de puissance, de



force : la poésie chrétienne, négligeant toutes les formes extérieures, entrevoit, démêle, crée, sous leurs voiles, une hiérarchie d'êtres impalpables, invisibles, éternels dont la pure essence réjouit sa pensée ; telle est sa vertu allégorisante.

Elle abrège, par sa métaphore, les rapports que la comparaison et la parabole avaient établis entre l'*univers* et l'*humanité* ; elle en efface la couleur, le relief, la saillie, et les fond, les dissimule harmonieusement dans le discours. Au lieu de l'application de l'objet tout entier à l'homme, au lieu de cette vive et chaude étreinte dans laquelle la poésie antique les avait enlacés, elle se borne à lui en appliquer des aspects isolés, des modes détachés ; et, à la faveur de ces translations parcimonieuses, de ce transvasement scrupuleux du *monde* dans l'*humanité*, elle pare modestement sa langue de la matière qui autrefois la pénétrait de ses sucs et s'incorporait à elle avec son poids et son éclat. Enfin la poésie antique avait marié sa voix à la lyre, symbole du monde qui faisait sa force et sa richesse : la poésie moderne n'eut jamais de lyre que métaphoriquement, et fut une voix mystérieuse, un souffle céleste.

Et ce *monde*, qui s'imprimait tout entier dans la poésie du paganisme, en marquait aussi l'architecture de la forme de ses animaux, de la figure de ses astres, de l'image de la terre, empreinte dans les cités ; et il semblait se répéter avec son grandiose de proportions, de magnificence, de luxe dans les temples.

Et cette croix, mortificatrice de la *chair* et du *monde*, qui s'imposa à la poésie, s'imposa aussi à

p142  
l'église, à la cité de Dieu, à la maison du Seigneur, dont les formes monumentales furent une exténuation de la matière.

Or, en écoutant le PÈRE à la fin de la première séance, nous avons tous été saisis d'une religieuse admiration à cette image de la statue de l'homme sortant des temples antiques, se haussant à une taille colossale et se couchant ville aux bords d'un fleuve, loin duquel elle étend et jette ses bras : et c'est aussi là un symbole, une magnifique prophétie de la langue nouvelle.

L'homme et la femme ! le couple divin ! c'est en lui, c'est dans l'expression de leurs rapports que la poésie puisera ses images les plus vivantes.

Mais de même que dans le COUPLE sacré, DIEU accorde alternativement la suprématie à l'*homme* et à

la *femme*, de telle sorte que dans le mystère sublime de la génération sociale l'*esprit* de l'époux et le *sein* de l'épouse sont tour à tour générateurs, et que chacun d'eux a sa vie propre au sein de leur association par égalité :

de même la poésie, dans la métaphore, fera tantôt prédominer le *monde* extérieur, et tantôt l'*humanité*, en faisant partir tour à tour de l'un d'eux le mouvement initial, et rétablira ainsi entre eux une sainte égalité qui ne sera plus la confusion antique ;  
Et ce sera par le triple jeu de cette métaphore par association que la langue offrira avec la variété sans discordance l'unité sans monotonie.

Le PÈRE.

Il serait bon maintenant de faire ressortir par des exemples le caractère de chacune de ces poésies.  
CHARLES, ouvre cette Bible, et cherche dans Isaïe.  
CHARLES.

PÈRE, voici un passage où le mouvement de la  
p143

langue antique est d'une énergie extraordinaire :

" 1. - *écoutez, îles, et vous, peuples éloignés, prêtez*

*l'oreille, le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère ; il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étais dans ses entrailles.*

2. - *Il a rendu ma bouche comme une épée perçante ; il m'a protégé sous l'ombre de sa main, il m'a mis en réserve comme une flèche choisie ; il m'a tenu caché dans son carquois.*

3. - *Il m'a dit : Israël, vous êtes mon serviteur, et je me glorifierai en vous.*

4. - *Je lui ai dit : j'ai travaillé en vain ; j'ai consumé vainement et sans fruit toute ma force ; mais le Seigneur me fera justice, et j'attends de mon Dieu la récompense de mon travail.*

5. - *Et maintenant, le Seigneur m'a dit, lui qui m'a formé dans le sein de ma mère pour être son serviteur, et pour ramener Jacob à lui ; et quoiqu'Israël ne se réunisse point à lui, je serai néanmoins glorifié aux yeux du Seigneur ; et mon Dieu deviendra ma force ;*

6. - *Le Seigneur m'a dit : c'est peu que vous me serviez pour réformer la tribu de Jacob, et pour convertir à moi les tribus d'Israël. Je vous ai établi pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre.*

7. - *Voici ce que dit le Seigneur, le Rédempteur et le Saint d'Israël, à celui qui a été dans le dernier mépris, à la nation détestée, à l'esclave de ceux qui dominent : les Rois vous verront, et les princes se lèveront devant vous, et ils vous adoreront à cause du Seigneur, qui a été fidèle dans ses*

*paroles, et du Saint d'Israël qui vous a choisi.*

*8. - Voici ce que dit le Seigneur : je vous ai exaucé au temps favorable ; je vous ai assisté au jour du salut ; je vous ai conservé et je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, pour posséder les héritages dissipés ;*

*9. - Pour dire à ceux qui étaient dans les chaînes : sortez ; et à ceux qui étaient dans les ténèbres : voyez la lumière. Ils paîtront dans les chemins, et toutes les plaines leur serviront de pâturages.*

*10. - Ils n'auront plus faim, ni soif ; la chaleur et le soleil ne les brûleront plus ; parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux les conduira et les mènera boire aux sources des eaux !*

*p144*

*11. - Alors, je changerai toutes mes montagnes en un chemin aplani, et mes sentiers seront rehaussés !*

*12. - Je vois venir de bien loin les uns du septentrion, les autres du couchant, les autres de la terre du midi.*

*13. - Cieux, louez le Seigneur ; terre, soyez dans l'allégresse, montagnes, faites retentir ses louanges ; parce que le Seigneur consolera son peuple et qu'il aura compassion de ses pauvres.*

*14. - Cependant Sion a dit : le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée.*

*15. - Une mère peut-elle oublier ses enfans, et n'avoir point de compassion du fils qu'elle porte dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi, je ne vous oublierai jamais.*

*16. - Je vous porte gravée dans mes mains ; vos murailles sont sans cesse devant mes yeux.*

*17. - Ceux qui doivent vous rebâtir sont venus ; ceux qui détruisaient et qui vous dissipaient, sortiront du milieu de vous.*

*18. - Levez les yeux et regardez tout autour de vous : cette grande assemblée de monde vient de se rendre à vous. Je jure, par moi-même, dit le Seigneur, que tous ceux-ci seront comme un habillement précieux dont vous serez revêtus ; et que vous serez parée comme une épouse.*

*19. - Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de ruines seront trop étroits pour la foule de ceux qui viendront s'y établir ; et ceux qui vous dévoraient seront chassés loin de vous.*

*20. - Les enfans qui vous viendront après votre stérilité vous diront encore : le lieu où je suis est trop étroit ; donnez-moi une place où je puisse demeurer.*

*21. - Et vous direz en votre coeur : qui m'a engendré ces enfans, à moi qui étais stérile, et qui n'enfantais point, à moi qui avais été chassée de mon pays, et qui étais demeurée*

*captive ? qui a nourri tous ces enfans ? car, pour moi, j'étais seule et abandonnée ; et d'où sont-ils venus ?*

*22. - Voici ce que dit le Seigneur-Dieu : je vais étendre ma main sur les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples : ils vous apporteront vos fils entre leurs bras, et vous amèneront vos filles sur leurs épaules.*

*23. - Les Rois seront vos nourriciers, et les reines vos nourrices ; ils vous adoreront en baissant le visage contre*  
p145

*terre et ils baiseront la poussière de vos pieds ! Et vous saurez que c'est moi le Seigneur, et que tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus.*

*24. - Peut-on ravir à un géant sa proie, et enlever à un homme fort ceux qu'il a rendus ses captifs ?*

*25. - Mais voici ce que dit le Seigneur : les captifs du géant lui seront ravis, et ceux que le fort avait pris seront arrachés de ses mains. Je jugerai ceux qui vous avaient jugée, et je sauverai vos enfans.*

*26. - Je ferai manger à vos ennemis leur propre chair ; je les enivrerais de leur propre sang comme d'un vin nouveau ; et toute chair saura que c'est moi qui suis le Seigneur qui vous sauve, et que le puissant Dieu de Jacob est votre rédempteur " (Ch.. %XLIX).*

Le PÈRE.

BARRAULT, lisons maintenant la conversion de St Augustin racontée par lui-même.

BARRAULT.

St Augustin, après avoir dit l'impression que lui avait fait éprouver Potitien par le récit de conversions éclatantes, ajoute :

*" Dans la violence de l'agitation où me mettait cette guerre intestine que je venais d'exciter contre moi-même, et dont mon coeur était le théâtre, je me tournai vers Alipe, et, avec un visage où le trouble de mon âme était peint :  
" - Qu'est-ce donc que ceci, m'écriai-je ? Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? quoi ! des ignorans se réveillent et s'emparent du ciel ; et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables et assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et dans le sang ! Est-ce parce que de telles gens ont pris le devant que nous avons honte de les suivre ? Et ne devrions-nous pas plutôt mourir de honte de n'avoir pas le courage de les suivre et de faire ce qu'ils ont fait ? "*

*- Voilà à peu près ce que je lui dis, et lui me regardait, sans rien dire, tout surpris de l'état où il me voyait ; car je parlais d'un ton de voix tout extraordinaire, et mon visage et le*  
p146

*changement de ma voix en disaient encore plus que mes paroles, et faisaient assez comprendre ce qui se passait dans*

*mon coeur.*

*Comme l'agitation où j'étais ne me permettait pas de rester en place, je me levai tout à coup d'auprès d'Alipe, et m'en allai dans un petit jardin, qui dépendait de notre logis, et dont nous avions l'usage comme de tout le reste : car le maître de la maison nous l'avait laissé tout entier. Le trouble de mon coeur me porta donc dans ce lieu-là, où je crus que je serais moins en danger d'être interrompu dans l'ardeur du combat où j'étais entré contre moi-même. Il n'y avait que vous, ô mon Dieu, qui sussiez quelle en devait être l'issue, et qui vissiez que la fureur dont j'étais transporté devait me conduire à la sagesse ; et que l'agonie où j'étais, bien loin de me donner la mort, me servirait d'entrée à la véritable vie. Pour moi, je ne voyais que le mal qui était en moi ; et je ne savais rien du bien qui était sur le point d'y être.*

*Alipe, me voyant aller au jardin, y vint sur mes pas avec moi ; sachant bien que je comptais être seul, quand je n'étais qu'avec lui, et n'ayant garde de me quitter dans l'état où il me voyait. Nous nous assîmes le plus loin de la maison que nous pûmes. J'étais tout à fait hors de moi, et je frémissais d'indignation contre moi-même, de ce que je refusais encore de me rendre à vous, et de me soumettre à ce que vous demandiez de moi, ô mon Dieu, quoique toutes les puissances de mon Dieu, quoique toutes les puissances de mon âme me criassent tout d'une voix qu'il n'y avait de bon parti que celui-là, et qu'elles portassent jusqu'au ciel l'avantage d'une démarche si heureuse et si salutaire. Il ne fallait, pour la faire, ni vaisseaux, ni chariots, ni chevaux ; il ne s'agissait même pas de faire autant de pas que j'en avais faits pour venir dans ce jardin ; car, pour aller à vous, ô mon Dieu, et même pour y arriver, il ne faut autre chose que de vouloir, mais d'une volonté pleine et entière, et non pas d'une demi-volonté, qui ne fait que se débattre et lutter contre elle-même par les divers mouvements qui la partagent, et dont les uns la tirent en bas, pendant que les autres la portent en haut.*

*En matière d'actions corporelles et extérieures, il y en a quelquefois que l'on ne saurait faire, quoiqu'on le veuille, soit parce qu'on manque des membres nécessaires pour cela, ou parce qu'ils sont malades, affaiblis ou enchaînés, ou par quelque'autre sorte d'empêchement. Ainsi, quoique dans tout*  
p147

*ce que me fit faire l'agitation où j'étais, comme de m'arracher les cheveux, de me donner des coups par la tête, de prendre mes genoux à deux mains, il n'y eût rien qui ne fût un effort de ma volonté, elle aurait pu n'être pas obéie si quelque'obstacle extérieur m'avait lié les bras et les mains.*

*D'où vient donc qu'en même temps que je faisais si aisément tant de choses, où il y avait différence entre pouvoir et*

*vouloir, je ne faisais pas ce que j'aurais, sans compassion, mieux aimé, et qu'il ne fallait que vouloir pour pouvoir. Car pouvoir, à cet égard, n'était autre chose que vouloir ; et il aurait été aussi possible de le vouloir, sans le vouloir. Il ne fallait donc que le vouloir. Cependant, il ne se faisait point, quoique je le voulusse ; et, en même temps que mon âme était si bien obéie au dehors, et que mes bras et mes mains suivaient avec tant de promptitude le moindre mouvement de sa volonté, elle ne l'était point au dedans d'elle-même sur ce qu'elle désirait si ardemment ; et qu'il ne s'agissait que de vouloir. "*

Chapitre %IX.

*Comment il se peut faire que l'esprit, qui a tant de pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même...*

Chapitre %X.

*Digression entre les Manichéens...*

Le PÈRE.

Voilà bien le caractère chrétien. à peine a-t-il commencé ce récit si grand et si pathétique de sa conversion, il s'interrompt par ses réflexions ; il s'est éMU, mais c'est pour *enseigner*, et il va faire tourner p148

contre les Manichéens tout l'intérêt qu'il a excité. Il y a là un art d'enseignement très remarquable.

Que les poètes apprennent de nous à sentir profondément le génie propre aux deux grandes poésies du passé, et qu'ils devinent dans les inspirations incomplètes que nous leur livrons la poésie nouvelle. Je n'appelle pas des architectes pour leur montrer une ville bâtie sur un plan nouveau ; mais je leur révèle une forme progressive ; à eux de bâtir la ville.

BARRAULT.

PÈRE, la nuit est avancée : voulez-vous cependant que pour clore notre séance, je lise devant vous à mes frères un passage de votre sixième enseignement ? C'est là que vous avez exprimé avec le plus d'audace, d'énergie et de saint orgueil votre mission d'affranchissement de la femme ; et là se retrouve avec la sublimité de la pensée le mouvement du style. Si ce n'est pas encore la poésie de l'avenir, PÈRE, c'en est du moins un noble prélude.

Le PÈRE.

Lis.

BARRAULT, lit.

" Nous ne venons pas, comme Jésus, chasser les marchands du temple ; l'INDUSTRIE est sainte. Nous ne venons pas, comme St Paul, dire à la FEMME de se *voiler* et de se *taire* dans le temple ; son *verbe* et sa *chair* sont agréables à Dieu : et

si nous attendons d'elle, comme l'église, la *réserve*, la *modestie*, la *pudeur*, la *délicatesse*, la *convenance*, la *constance*, la *durée*, la *méditation*, la *réflexion*, la *contemplation* jusqu'à l'EXTASE, nous savons aussi que Dieu a mis en elle l'amour du *luxe*, de l'*éclat*, du *brillant*, de la *parure*, les désirs d'*ambition* et de *gloire*, les joies du *bal*, du *concert*, des *fêtes* et de leur *pompeux* spectacle, et les rêves d'une *exaltation* et d'un *enthousiasme*, qui vont jusqu'au DÉLIRE.

p149

Je parlerai donc surtout des femmes, et pour les femmes qui ont quitté le temple pour aller au théâtre, qui ont déserté le confessionnal et la sainte table pour l'éblouissante communion du bal ; de celles qui lisent *Clarisse*, la *Nouvelle Héloïse*, *Corinne*, et n'ont jamais ouvert un évangile, un missel ou des Heures ; qui ne se voilent pas comme les VIERGES de Raphaël, et qui étudient plutôt les grâces de VÉNUS au Musée ; qui sont fières de leur beauté, et ne comprennent point les filles de Marie venant déposer la leur aux pieds du mystique époux. Toutes ces femmes n'ont jamais pu trouver dans la loi chrétienne la justification de l'amour que Dieu leur avait donné ; toutes, au moment où la lutte s'est engagée contre le christianisme, ont donc protesté contre l'église, dans l'intérieur du foyer domestique, comme Luther avait protesté dans l'enceinte même de l'église.

En présence de ces femmes, ému par leurs douleurs, et par les désordres que leur révolte enfante, frappé de la puissance prodigieuse qui est étouffée et torturée de mille manières dans ces êtres réprouvés par l'église, anges rebelles qu'elle a en vain foudroyés depuis dix-huit siècles, filles de Satan qu'elle a crucifiées dans leur *esprit*, ne pouvant les crucifier dans leur *chair*, démons qu'elle a méprisés, avilis, damnés, j'ai glorifié DIEU, SAINT-SIMON et MOI-MÊME : DIEU, de m'avoir révélé dans ces femmes sa volonté éternelle de PROGRÈS, qu'il a gravée sur toutes les grandes misères du peuple ; St SIMON, de m'avoir pénétré du sentiment qui nous ordonne d'améliorer le sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, et MOI, votre Père, d'avoir assez de foi et de courage pour me placer en face du monde et de vous-mêmes, et appeler dans le temple nouveau tous les hommes et toutes les femmes que l'église chrétienne a précipités dans son enfer, parce qu'elle n'était point assez vaste et assez belle pour les contenir, parce qu'elle était trop triste, trop sombre, trop monotone pour les y attirer.

Mais quel est donc cet avenir qui donnera *satisfaction*, *justification*, *sanctification*, à ces éternels gentils que Rome n'a pas pu convertir et qui ont mieux aimé se courber sous le cimenterre de Mahomet que de s'agenouiller devant la croix où la chair fut martyrisée ? Quel est ce temple resplendissant

de richesses et retentissant d'allégresse, où seront religieusement attirés les coeurs ardents, passionnés, enthousiastes, que les prêtres chrétiens renvoyaient avec mépris à Satan pour  
p150

les punir de n'avoir pas renoncé à ses pompes ? Quel est le sacerdoce aimant qui comprendra ce que Jésus et ses ministres, malgré tout leur amour, n'ont pas dû ou n'ont pas pu comprendre ?

Un HOMME (cet homme est SEUL) vous parle, et parle au monde des rapports nouveaux de l'HOMME et de la FEMME. Un homme, SEUL aussi, MOYSE, a pu dire la LOI de l'homme et de la femme, *Adam et Ève*, parce que la femme était alors *esclave*. Des hommes, SEULS encore, les évangélistes, PAUL, et tous les Pères de l'église, ont pu dire la LOI de l'homme et de la femme, *Jésus et Marie*, parce que la femme était encore *mineure* ; mais par SAINT-SIMON, la femme sera un jour L'ÉGALE de l'homme, et pourtant c'est encore un homme SEUL qui va parler de l'HOMME et de la FEMME : sa parole n'est donc point un ORDRE, une LOI, un COMMANDEMENT, c'est un APPEL. C'est un APPEL à l'AFFRANCHISSEMENT, à la *liberté*, à la *vérité*, fait à la femme, pour qu'elle vienne S'ASSOCIER à nous en toute *vérité*, en toute *liberté*.

Ma parole n'est point un COMMANDEMENT, je le répète. Je vous ai dit ce qui me l'avait inspirée, mais je veux encore une fois vous rappeler quel est son BUT.

Nous devons faire cesser, dans les relations de l'homme et de la femme, la *violence* et le *mensonge*, chez l'homme la violence, chez la femme le mensonge ; c'est dire que ma parole d'*homme*, inévitablement, sera *rude* encore, *brutale* peut-être, que sais-je ? *grossière* ! Dieu l'a voulu ainsi ; je suis SEUL. C'est dire également que la parole des femmes sera embarrassée, voilée, obscure, et même... pourquoi m'arrêteraient-je ? ne viens-je pas de dire que j'étais SEUL ? leur parole sera d'abord dissimulée, fautive, mensongère, elles ont été si longtemps esclaves !

Eh bien je veux qu'à la *rudesse* de ma parole, à la sainte *brutalité* de mon appel, la femme impose le cachet de sa PUDEUR et la DÉLICATESSE de son âme ; je veux qu'elle ne puisse pas m'accuser d'avoir tenté de m'arroger le pouvoir que j'aime en elle ; car j'attends qu'elle jette le voile mystérieux de sa GRÂCE, là où j'aurai prodigué la lumière de mon éclatante VÉRITÉ. "

p151

**LE LIVRE NOUVEAU, TROISIEME SEANCE : LA GENESE. ENFANTIN-BARRAULT**  
TROISIÈME SéANCE :  
LA GENÈSE



Ménilmontant, 24 juillet 1832.

Notre première réunion a eu principalement pour but de vous donner une indication sommaire des DEUX GRANDS LIVRES, le CATÉCHISME et la GENÈSE, livres de VIE de l'HUMANITÉ et du MONDE ; et j'ai commencé immédiatement l'ouverture du premier de ces livres, en fixant votre attention sur la *parole*, sur le *langage*, ou comme aurait dit un chrétien, sur la CONCEPTION du VERBE.

Dans notre seconde réunion, nous avons continué cette oeuvre par l'examen du STYLE, ou FORME de la PAROLE. Par rapport aux prémisses posées dans notre première réunion, prémisses qui lui donnaient un caractère THÉORIQUE, SYNTHÉTIQUE et GRAMMATICAL, celle-ci a revêtu le caractère PRATIQUE, ANALYTIQUE et LITTÉRAIRE.

Ainsi nous avons parcouru selon les deux modes de l'ESPRIT, *a priori* et *a posteriori*, le domaine des idées ; et pour cela, nous avons dû nous arrêter d'abord un seul instant sur les SOMMITÉS des régions INTELLECTUELLES, pour nous pénétrer des axiomes qui nous ont servi, dans la 2<sup>ème</sup> séance, à examiner plus en *détail* le phénomène de la PENSÉE, dans l'instrument que l'homme emploie, pour se communiquer, la PAROLE.

Aujourd'hui, nous aborderons le second livre, la GENÈSE, le livre des *choses*, du MONDE. Mais, avant de quitter le livre de l'ESPRIT, pour ouvrir celui de la CHAIR ; avant de passer de la CONCEPTION du VERBE à p152

son INCARNATION, j'ai besoin de remettre sous vos yeux *notre foi*, notre DOGME ; car nous allons souvent renverser devant vous ce qui constitue la foi des SAVANS de nos jours.

Aucune CONCEPTION n'est susceptible d'un usage quelconque, par voie d'*observation* ou d'*expérimentation*, qu'autant qu'on y introduit des conditions de TEMS et d'ESPACE, qui en LIMITENT le SENS et la FORME, qui la DÉFINISSENT. C'est ainsi que la FOI à l'ÉTERNITÉ de la VIE, qui donne un SENS, une RAISON, à la vie FUTURE et à la vie PASSÉE, et qui est elle-même l'expression intégrale de la VIE PRÉSENTE, ne peut conduire à aucun résultat, par rapport à un individu donné, que si l'on adopte des limites de *tems* et de *lieu* qui DÉFINISSENT, autant qu'il est donné à l'homme, être FINI, de le faire, l'individu dont il est question.

Et, par exemple, pour faire application de cette FOI qui nous anime tous, à la VIE de chacun de nous, nous sommes obligés de limiter la VIE sous le *rapport* de

la DURÉE entre les *momens* singuliers désignés par les noms de naissance et de mort ; et, sous le point de vue de l'ESPACE, entre les lignes qui tracent sur le globe la *surface* que nous avons habitée ; ou, en d'autres termes, nous sommes contraints de déterminer la phase de civilisation et le milieu spécial auxquels nous avons appartenu.

Toute CONCEPTION SCIENTIFIQUE a besoin, je le répète, d'être traduite en langage de TEMS et d'ESPACE pour être perfectionnée dans ses conséquences *théoriques* ou *pratiques*.

Cette traduction doit être double, non seulement parce que l'intelligence de chaque homme est soumise à l'action de deux modes distincts ; mais aussi parce que l'humanité tout entière, et, en général, une collection quelconque d'hommes, se divise toujours en deux grandes catégories, ayant chacune leur langue spéciale. Ces deux grandes catégories ont chacune,

p153  
dans le TEMS, leur *moment* de prédominance ; et, dans l'ESPACE, un *lieu* spécial, où elles ont régné ; ou, autrement, l'HISTOIRE de l'humanité, et son état présent sur le GLOBE montrent en tous *tems* et en tous *lieux*, cette prédominance relative de l'une des catégories sur l'autre ; et nous savons que cette supériorité *successive* ou *simultanée*, qui s'est toujours manifestée jusqu'ici par la guerre, donnera lieu à une OSCILLATION HARMONIQUE, à un BALANCEMENT PACIFIQUE, symbole de la VIE PROGRESSIVE, dont SAINT-SIMON, notre MAÎTRE, nous a donné CONSCIENCE.

Cette traduction, je le dis encore, doit donc être double, puisqu'elle doit satisfaire aux exigences des hommes d'*observation* et des homme d'*expérimentation*, des *spiritualistes* et des *matérialistes*, des *théoriciens* et des *praticiens*, des chrétiens et des *payens* ou *juifs* ; et, plus généralement encore, aux besoins de l'OCCIDENT et de l'ORIENT, de l'HOMME et de la FEMME, de l'HUMANITÉ et du MONDE.

Ces deux *formes* spéciales, ces deux *formules* abstraites que doit revêtir toute CONCEPTION, pour être SENSIBLE à tous, ont pour justification, pour consécration, d'être également AGRÉABLES au PRÊTRE, c'est à dire au COUPLE en qui les deux natures sont UNIES, qui les AIME également et qui EST AIMÉ également par l'une et par l'autre, puisqu'il les renferme toutes deux dans sa religieuse COMMUNION.

Jusqu'à la RéVÉLATION que, par SAINT-SIMON et par MOI, DIEU a donnée au monde, toute RéVÉLATION

a été *virtuellement* et de *fait* incomplète ; car elle était *simple* et *abstraite* ; et le type humain est double ; non seulement par l'homme ET la femme, mais parmi LES hommes, et même dans l'homme SEUL.

Toute RÉVÉLATION est double, pour le *raisonneur* et le *réalisateur*, pour le *savant* ET l'*industriel*, pour les nécessités LOGIQUES du DOGME ET pour les exigences PRATIQUES du CULTE. Toute RÉVÉLATION est double  
p154

selon la RAISON et la PUISSANCE limitées de l'homme ; elle est une, selon son AMOUR ; car elle est, comme toute GÉNÉRATION, le fruit mystérieux d'un seul amour. Les CONCEPTIONS SCIENTIFIQUES du passé étant inspirées par les grandes RÉVÉLATIONS que DIEU fit aux hommes, dans le *tems* et dans l'*espace*, ont donc été toutes incomplètes, et, par conséquent, ABSOLUES comme ces RÉVÉLATIONS elles-mêmes ; de telle sorte que toute THÉORIE comme toute THÉOLOGIE, toute PHILOSOPHIE comme tout DOGME, ne pouvant donner satisfaction qu'à l'un des deux types humains, et prétendant pourtant faire la LOI à tous les deux, a dû avoir un caractère despotique, oppresseur ; caractère qui engendrait nécessairement la révolte ou l'hérésie.

Cette insuffisance des conceptions du passé est quelquefois difficile à constater, à cause de l'apparente universalité de foi qui semble rattacher tous les esprits à une même croyance ; mais pour peu qu'on examine, on reconnaît bien vite que cette apparente unanimité des opinions humaines, dans un *lieu* et dans un *tems* donnés, est due, il est vrai, d'une part, à une CONVICTION *raisonnée* ; mais que, de l'autre, elle cache une SUPERSTITION *aveugle* ; et que là, elle n'est article de foi, que par obéissance ou contrainte.

Tout cela est vrai en MORALE et en INDUSTRIE, comme dans la SCIENCE. Les PRINCIPES de MORALE et les USAGES INDUSTRIELS ont été, jusqu'ici, absolus, stationnaires et toujours écrasants pour une partie de l'humanité, traitée, sous une forme ou sous une autre, comme RÉPROUVÉE ou comme ESCLAVE ; comme PROFANE ou comme *instrument*. Or même lorsque tous les esclaves regardaient leur nature comme devant être éternellement soumise et jamais associée ; lorsque, par les castes, l'immobilité était consacrée ; même alors que ces croyances semblaient le plus unanimes, le plus incontestables, la liberté humaine protestait sourdement  
p155

contre ce passé, et préparait *instinctivement*,

*machinalement*, son avenir.

Si l'histoire de l'humanité renferme d'innombrables guerres RELIGIEUSES et *industrielles*, ses pages ne sont pas vides de combats SCIENTIFIQUES. Sous ce rapport, la cause suprême de division dans l'INTELLIGENCE humaine pourrait être exprimée, en désignant les deux armées toujours en lutte par les caractères suivans : dans l'une, sont rangés les partisans de l'APPARENCE ; dans l'autre, ceux de la RÉALITÉ ; ces deux camps changeant alternativement de bannière, selon que la FOI RELIGIEUSE place l'APPARENCE dans les *esprits*, et la RÉALITÉ dans les *corps*, comme les PAYENS ; ou, réciproquement, l'APPARENCE dans les *corps* et la RÉALITÉ dans les *esprits*, comme les CHRÉTIENS. La bruyante querelle des RÉALISTES et des NOMINAUX est un des accidens de cette lutte. Elle préparait la chute du SPIRITUALISME chrétien et la réhabilitation de la CHAIR ; comme les combats du PLATONISME avec toutes les philosophies MATÉRIALISTES, et ceux des *anthropomorphistes* contre les *panthéistes* avaient accompli la ruine du POLYTHÉISME et préparé la venue du VERBE. Si l'on examinait les interminables débats du Bas-Empire et toute l'histoire des hérésies chrétiennes de ce point de vue, on y verrait la justification continuelle de cette grande division que je signale dans le royaume de l'INTELLIGENCE. La discussion de GALILÉE contre le Sacré-Collège présente à un haut degré ce caractère. GALILÉE cherchait la RÉALITÉ sous l'APPARENCE. Sous ce rapport, il était réellement plus CHRÉTIEN que ses juges ; mais ceux-ci se montraient, d'un autre côté, plus CHRÉTIENS que lui, par l'ABSOLUTISME et l'IMMUABILITÉ de leur FOI. Le fait est que la facilité avec laquelle les SAVANS, héritiers de GALILÉE, font abstraction de l'APPARENCE, est aussi extraordinaire que l'entêtement du Sacré-Collège à dédaigner la RÉALITÉ. Car les savans, sous

p156

tant d'autres rapports, ne veulent CROIRE que ce qu'ils VOIENT ; tandis que la foi chrétienne est, par sa nature, très favorable aux choses invisibles.

La guerre entre les deux principes, dans le domaine de la SCIENCE, n'est pas seulement un fait historique ; elle est de toutes parts flagrante autour de nous.

Or la science doit être pacifiée, comme la POLITIQUE l'a été, au moins virtuellement, par nous. Elle le sera lorsque les hommes d'AMOUR, qui sentent également la THÉORIE et la PRATIQUE, la SCIENCE et l'INDUSTRIE, la RÉALITÉ et l'APPARENCE, imprimeront à l'humanité cette FOI vivante dans l'HARMONIE CONSTAMMENT PROGRESSIVE

de l'ESPRIT et de la CHAIR,  
du TEMS et de l'ESPACE,  
du NOMBRE et de l'ÉTENDUE,  
de la FORMULE et de la FORME,  
de la PENSÉE et de l'ACTE,  
de l'UNITÉ et de la MULTIPLICITÉ,  
de l'IDENTITÉ et de la DIFFÉRENCE,  
de l'OBSERVATION et de l'EXPÉRIMENTATION,  
du PASSÉ et de l'AVENIR,  
de l'AUTORITÉ et de la LIBERTÉ,  
du MOI et du NON-MOI,  
de l'HOMME et de la FEMME,  
de l'HUMANITÉ et du MONDE.

Alors on SENTIRA que tout ÊTRE, toute IDÉE et toute CHOSE peut être rapporté à deux HYPOTHÈSES également agréables, également probables ; chacune étant l'expression de la différente manière dont la VIE, la PENSÉE et la FORME sont senties par les deux types humanitaires, par l'HOMME et par la FEMME, toutes

p157

deux, par conséquent, satisfaisant à la sympathie religieuse du COUPLE.

Et toutefois, cette double hypothèse sera sympathiquement subordonnée à une CONCEPTION une et indéfinissable, comme le PROGRÈS, comme la VIE ; de même que le SAVANT et l'INDUSTRIEL sont subordonnés au COUPLE SACERDOTAL, au couple GÉNÉRATEUR, qui INSPIRE la MORALITÉ de leurs PENSÉES et de leurs ACTES. Telle est, en mécanique, la notion une et indéfinissable du MOUVEMENT, qui se décompose, pour l'étude et pour la pratique, en TRANSLATION et ROTATION ; qui peut être observé ou expérimenté sous chacune de ces formes abstraites ; mais qui, dans son expression VIVANTE, ne présente jamais ni la TRANSLATION, ni la ROTATION pures ; et qui suppose toujours une combinaison harmonique et insaisissable de ces deux éléments.

Déjà, dans plusieurs circonstances, nous avons senti, en examinant les phénomènes du développement humain, la nécessité de ces deux hypothèses.

Ainsi vous vous rappelez que j'écrivais à Charles (mai 1830, *Lettre sur la vie future*) : " nous ne marchons pas plus vers l'identité que vers la différence ; ou, pour mieux dire, nous marchons également vers l'une et vers l'autre ; et ces deux faces du PROGRÈS, qui paraissent, au premier abord, contradictoires, comme la nécessité et la liberté, ne sont que la double expression de notre qualité d'être fini, imparfait, mais PROGRESSIF. Cette expression est double ; c'est à dire

correspondante au point de vue de l'UNITÉ et à celui de la MULTIPLICITÉ ; parce que l'une et l'autre, envisagées avec un égal AMOUR, nous font sentir notre PROGRÈS vers l'INFINI, vers la PERFECTION, vers DIEU, qui n'a pas plus d'*identique* que de *différent*, vers DIEU qui ne *diffère* de rien, parce qu'il est TOUT CE QUI EST, et qui n'est semblable qu'à lui-même. "

Et aussi, lorsque nous examinons cette insondable question de l'origine de l'espèce humaine, tantôt  
p158

adoptant la foi chrétienne en UN SEUL couple primitif, nous voyions la famille des hommes croître EN NOMBRE et se répandre sur le globe ; tantôt nous concevions au contraire une multiplicité de couples, de races, de peuplades, apparaissant au grand jour du cataclysme générateur, et présentant dans les phases de la population des phénomènes tout aussi INEXPLICABLES que ceux que l'on rencontre dans la solution chrétienne. Ce que nous avons fait pour porter la paix dans la POLITIQUE, nous devons le faire, ai-je dit, pour pacifier la SCIENCE. DIEU nous a donné une sainte et inébranlable audace, afin que nous puissions apaiser toutes les tempêtes. Il m'a inspiré la force de dire au monde la parole qui doit chasser la guerre du forum et de la famille. Je serai aussi son VERBE de pacification pour l'ACADÉMIE. J'ouvrirai à TOUS les portes de la SCIENCE, tour à tour fermées pour une partie du genre humain ; je ferai CHANTER la SAGESSE et la GLOIRE en toute LANGUE et par toute TERRE.

Voyons la GENÈSE.

La Genèse nouvelle aura le double caractère du livre de MOÏSE et de l'Apocalypse de JEAN ; elle sera *historique* et *prophétique*. Elle distinguera ce que le PASSÉ aura *enfanté* et *dévoré* et ce que l'avenir doit *dévorer* et *enfanter*. Elle annoncera ce qui doit être *détruit*, ce qui doit être créé ; ce qui doit *mourir* et ce qui doit *naître*.

J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

La terre disait à DIEU, au sein duquel elle circulait :  
" le Bien-Aimé viendra-t-il bientôt ? "

DIEU lui disait : " Je ne le susciterai pas encore ; car tu n'as pas un arbre, à l'ombre duquel il repose ; pas un animal dont la chair et le lait le nourrissent. L'atmosphère qui te sert de tunique est lourde, brûlante et infecte.

p159

Qu'as-tu à lui donner, pour le réjouir ? Je cherche

les sources fraîches où il puisse se désaltérer ; et je ne vois que des flaques d'une eau bourbeuse et amère. Où sont les champs et les trésors qui seraient ta dot ? "

Et la terre tournait.

Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés ; elle enfanta des millions de millions de mollusques.

De son sein tirant des trésors, elle les poussa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en pluie vivifiante, et allait combler les précipices effroyables et étendre le domaine de la mer.

Fière alors de son ouvrage, elle se retourna vers DIEU, et lui dit encore : " Le Bien-Aimé viendra-t-il bientôt ? "

DIEU répondit : " Que viendrait-il faire, avec sa vie délicate et ambitieuse, au milieu de cette vie grossière et pauvre, que tu as épandue à ta surface ? "

Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure. Elle retira la vie aux bêtes monstrueuses et aux mollusques informes, à qui elle s'était livrée, et la donna à d'autres êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste ; leur âcreté se changea en contrées calcaires. L'atmosphère se tempéra de nouveau. La terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en montagnes ou se répandaient en nappes superficielles et souterraines.

à plusieurs fois ces choses se répétèrent.

Et à chaque fois, DIEU envoyait à la terre un messenger, dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre

p160

porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre, au sein de leur majestueuse communion.

à chaque fois, c'étaient pour la terre d'immenses joies.

Mais à chaque fois, c'étaient aussi pour elle d'atroces douleurs ; car pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait :

pendant que son axe incertain se balançait et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumans, c'était un spasme nerveux : pendant que l'atmosphère se condensait en torrens, c'était une sueur froide qui lui ruisselait sur le corps ; pendant qu'une vie nouvelle surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement. Et elle s'écria vers DIEU avec douleur :

" Le Bien-Aimé ne viendra-t-il donc pas ? "

" Il viendra, dit le SEIGNEUR ; car telle est ma promesse.

Mon dernier messenger va partir ; et il restera auprès de toi, comme témoin de ma parole. Chaque jour, il réjouira ta vue de l'aspect de sa face au teint d'argent. En mémoire des ébranlemens violents que tu as ressentis, à l'approche de mes envoyés, il fera mollement balancer tes eaux et les enverra chaque jour lécher les pieds des continens. "

" Va, dit le SEIGNEUR-DIEU, achève ta parure. "

Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages. Elle tamisa les montagnes, en sépara l'or et les diamans, et les sema sur les plages où le Bien-

p161

Aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle ensevelit sous des coulées de basalte et de laves les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géans et les innombrables bandes d'ours et de hyènes, qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs le palaéothérium et d'autres bêtes aux formes repoussantes, aux effroyables cris.

Le Bien-Aimé était venu ; et la Terre eut aussi un soleil de nuit, qui, toujours haletant, la suivit, en tournant, comme une compagne fidèle ; et qui sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvemens, comme le chien caressant, qui joue autour de son maître.

La Terre s'avavançait ensuite à travers le tems, et je distinguai par intervalles à sa surface des points brillans qui, l'un après l'autre, jetaient une clarté telle que tous les astres s'y baignaient. Chacun d'eux avait son nom écrit de la main d'un Christ. Je vis Jérusalem et Rome, la cité de Moïse et celle de Jésus. Je vis



ensuite votre doigt, ô mon Père, qui traçait un autre nom, et un autre tableau se déroulait devant moi. Je voyais dans les mers, au sein de leurs abîmes et sur leurs flots, des objets prodigieux. J'apercevais des régions inconnues ; je distinguais une TERRE PROMISE, gage de la nouvelle alliance de DIEU avec les hommes.

Les vieux continens tressaillaient comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né. D'innombrables îles, jusque-là silencieuses, s'agitaient, et, comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, elles semblaient s'élever du sein des eaux. L'homme étendait son domaine ; il conquérait les airs, et s'y promenait en triomphateur ; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal ; il

p162  
tempérait les climats comme le chauffeur modère son brasier ; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

L'humanité de ses mains parait le monde, comme un époux sa tendre épouse, après une longue absence ; et elle, fière de ses caresses, écartait de l'homme les bêtes farouches et les animaux venimeux ; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans, et étalait de nouveaux empires.

Gloire à toi, DIEU bon ! Gloire à toi, SEIGNEUR-DIEU ! qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde.

Gloire à celui qui est ton PRÉDESTINÉ, et qui est notre PÈRE ! Gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières hors de son sein, sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible ! Gloire à celui qui vit en le monde, en qui le monde vit, et qui l'appelle la moitié de lui-même.

Gloire à lui ! car les battemens de son coeur lui racontent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle ; et il a dit la parole qui prépare la femme à une nouvelle union.

Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité, au moment où l'homme renouvellera son lien avec la femme ; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

Un jour vint où le DIEU du progrès, le DIEU calme, le DIEU bon, qui avait donné la TERRE pour épouse à l'HOMME, et qui voyait l'époux peser en seigneur et

maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, envoya son fils, le CHRIST, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de p163

cesendres, l'astreignit à la macération, et, la poussant vers les glaces du Nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

Pendant quinze siècles, l'épouse se purifia ; l'époux adoucit ses fureurs, et DIEU jugea que le tems approchait où il pourrait les rendre l'un à l'autre. C'est pourquoi, préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené, pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions, où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches couleurs, pour se parer ; où germèrent, tout à coup, avec profusion, vingt alimens nouveaux : le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes, qui excitèrent ses sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

Et aujourd'hui, DIEU a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son CHRIST.

Grand DIEU ! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers, que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs ?

Quel est l'avenir de ce continent sans passé ?

Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau ; et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes ?

Grand DIEU ! ils l'ont appelée NOUVELLE HOLLANDE : serait-ce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grande peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses ?

L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrielle Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, formés chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique ;

p164

Amérique du Nord et Amérique du Sud ; Asie et Océanie ; c'est à dire, le commencement et la fin. Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord iront

appeler les trois épouses qui habitent le Midi, et les attireront vers le lit nuptial, qui sera, pour l'un, la Méditerranée ; pour le second l'archipel des Antilles ; pour le troisième, les grandes baies de la Chine et de l'Inde.

Telles sont les choses que j'entrevis à travers les éclairs, pendant que le PÈRE tenait levé un des coins du rideau. Il dit qu'il ne lui était pas donné de le soulever tout entier en ce jour ; et nous, les apôtres, rangés autour de lui, nous cessâmes de voir.

p165

## **LE LIVRE NOUVEAU, QUATRIÈME SEANCE : LA CERTITUDE. ENFANTIN** **QUATRIÈME SÉANCE :**

### **LA CERTITUDE**

27 juillet. 10 heures du soir.

Le PÈRE avait à sa droite BARRAULT et HOART, à sa gauche MICHEL et DUVEYRIER. Vis-à-vis de lui était LAMBERT, qui avait à sa gauche D'EICHTHAL et à sa droite RIGAUD ; *Justus, Simon et Rochette* étaient présents.

En commençant notre troisième réunion, je vous ai fait observer l'enchaînement des deux séances précédentes avec celle que j'ouvrais. Je vous ai fait sentir pourquoi, après avoir posé, dans notre première réunion, les bases des DEUX GRANDS LIVRES, ayant pris dans la seconde le CATÉCHISME, je devais m'occuper dans la troisième de la GENÈSE ; nous devons donc, pour suivre la même marche, revenir aujourd'hui au livre de l'INTELLIGENCE. J'ai fait surgir du milieu des mers une TERRE nouvelle, promise à l'homme ; aujourd'hui, du milieu de l'Océan INTELLECTUEL, je veux aussi faire apparaître un monde nouveau, signalé par les grandes découvertes des savants de nos jours qui, près de cette Océanie SPIRITUELLE, ont vu la terre s'élever en d'innombrables îles, groupées autour de cette nouvelle partie du monde de l'ESPRIT, et révélant un continent nouveau que l'ESPRIT doit assainir et cultiver. Dans notre seconde réunion, consacrée au CATÉCHISME, et dont celle-ci est la suite, j'ai parcouru les

p166

vallées du domaine SPIRITUEL, tandis que dans la troisième, occupé de la GENÈSE, je me suis élevé au dessus de la TERRE, et, comme MERCATOR la déroulant sous vos yeux, j'ai dessiné sa *forme* nouvelle. Aujourd'hui, nous allons graver, comme le disait SAINT-SIMON, le pic de la PENSÉE, et, prenant le plus grand PROBLÈME

que se soit posé, dans le passé, l'ESPRIT humain, nous verrons, dans la *transformation* qu'il a subie de nos jours, le *signe* précurseur du DOGME nouveau, et dans les *formules* LOGIQUES que cette transformation a nécessitées et fait naître, les indices des *instrumens* nouveaux que l'ESPRIT doit CONCEVOIR et EMPLOYER pour s'élever à sa plus haute puissance.

Ce grand PROBLÈME que l'ESPRIT humain s'est posé, particulièrement sous l'empire du DOGME CHRÉTIEN, et aussi dans les *écoles* dont les travaux ont préparé la venue du christianisme, c'est celui de la CERTITUDE.

Pour le résoudre, il n'est pas d'efforts de raisonnement que l'intelligence de l'homme n'ait tentés, et il est de fait que toutes les grandes découvertes de la science ont été des déductions des FORMULES auxquelles, dans leurs recherches mystiques ou métaphysiques, les DOCTEURS qui *argumentaient* sur la nature du VERBE ou de la VÉRITÉ ABSOLUE, étaient conduits.

Ce problème, on peut le dire, a cessé d'occuper les ESPRITS élevés, à mesure que la foi CHRÉTIENNE s'éteignait, et que les SCIENCES PHYSIQUES s'emparaient des ESPRITS au détriment apparent des SCIENCES MÉTAPHYSIQUES.

Aussi l'Allemagne est-elle à peu près la seule contrée où il fasse encore question grave, malgré KANT, mais aussi à cause de lui, parce que sa MÉTHODE y conduit si ses PRINCIPES en éloignent.

Or, vers la fin du siècle dernier un grand événement SCIENTIFIQUE s'est produit dans le monde, sur la tombe chrétienne, par la France irrégieuse ; le calcul des PROBABILITÉS a pris place au sommet de la SCIENCE, au moment où le DOGME de la PERFECTIBILITÉ p167

détrônait celui de la CHUTE, celui de la DÉCHÉANCE à la vérité absolue ; et le même homme, CONDORCET, put écrire alors son *Esquisse* des PROGRÈS de l'ESPRIT humain, et faire concourir tout l'arsenal MATHÉMATIQUE qu'avec D'ALEMBERT il avait forgé, à l'application du CALCUL des PROBABILITÉS aux phénomènes POLITIQUES et MORAUX.

PASCAL, qui avait eu comme CONDORCET le SENTIMENT du PROGRÈS, qui l'avait *formulé* même d'une manière plus nette, mais moins développée, PASCAL, dont la destinée fut d'être THÉORIQUEMENT le plus grand défenseur de la FOI CHRÉTIENNE, et PRATIQUEMENT son plus vigoureux adversaire, JUSTIFIANT ses DOGMES et FOUROYANT sa MILICE, - PASCAL avait, le premier, avec FERMAT, réuni en corps de SCIENCE les *raisonnements* faits sur les PROBABILITÉS. Mais, jusqu'à

D'ALEMBERT et CONDORCET, cette SCIENCE n'avait donné lieu qu'à des applications *théoriques*, et, pour ainsi dire, qu'à des jeux d'*esprit* ; toutefois, fidèle à la double mission que j'ai dit avoir été la sienne, PASCAL ne craignit pas de soumettre au calcul des PROBABILITÉS la CERTITUDE de la foi CHRÉTIENNE. Fort de l'expression MATHÉMATIQUE des CHANCES favorables à la FOI, il ne songeait pas à l'importance immense que l'ESPRIT humain doit invinciblement attacher au passage de la CERTITUDE ABSOLUE à une PROBABILITÉ quelque immense qu'elle soit.

Aussi, lorsque LAPLACE reçut des mains de D'ALEMBERT et de CONDORCET l'héritage de PASCAL, il retourna contre PASCAL lui-même et contre la FOI CHRÉTIENNE, l'arme perfectionnée dans ses mains. Non seulement il prononça sur la question de l'existence du Christ d'une manière peu favorable à la FOI de l'église, mais il repoussa par un RAISONNEMENT inverse de celui de PASCAL les PREUVES de sa DIVINITÉ que l'église puise dans les MIRACLES.

L'ouvrage de LAPLACE est, sans contredit,  
p168

l'oeuvre SCIENTIFIQUE dans laquelle la puissance RATIONNELLE, LOGIQUE, se montre avec le plus d'éclat ; c'est le livre qui, de nos jours, peut servir de plus haut exemple de cette forme d'abstraction que les THÉOLOGIENS et les MÉTAPHYSICIENS, CHRÉTIENS ou PHILOSOPHES, déployaient dans leurs MÉDITATIONS les plus profondes sur DIEU, VÉRITÉ ABSOLUE, et sur la CERTITUDE ; c'est MALEBRANCHE au 19<sup>e</sup> siècle ; c'est le KANT français.

Cet historique rapide du développement du CALCUL des PROBABILITÉS était nécessaire pour justifier l'importance MÉTAPHYSIQUE que j'y attache. C'est parce que je vois en lui le dernier effort du RATIONALISME humain, c'est parce qu'il est le dernier enfantement de la SCIENCE MATHÉMATIQUE, c'est parce qu'il emploie à son usage les instrumens les plus perfectionnés et les plus puissans du *langage* ALGÈBRIQUE, c'est enfin parce que les MATHÉMATICIENS irréligieux ont pour la première fois senti que, par lui, leur SCIENCE se liait à la POLITIQUE, à la MORALE, à l'HISTOIRE, que je regarde cette SCIENCE comme le chaînon PHILOSOPHIQUE qui rattache la THÉOLOGIE ancienne à la THÉOLOGIE nouvelle, et qui doit indiquer aux savants actuels la voie du TEMPLE du PROGRÈS, de la RELIGION nouvelle. Tout le passé a cru au transport possible des qualités du FINI dans l'INFINI, et, réciproquement,

au transport de l'INFINI dans le FINI. L'APOTHÉOSE payenne, et DIEU fait HOMME chez les CHRÉTIENS, sont les deux *formes* mythiques de cette FOI. Telle n'est point notre CROYANCE, et pourtant nous savons la *valeur* des deux abstractions précédentes, pourvu qu'elles aient leur *place*, c'est à dire pourvu qu'elles soient ASSOCIÉES entre elles et CONTRÔLÉES l'une par l'autre, soumises toutes deux à un RÉGULATEUR commun, régulateur qui les LIE en les rappelant l'une et l'autre aux LIMITES du FINI, dans le TEMS et dans l'ESPACE, dans l'ÉTERNITÉ et dans l'IMMENSITÉ.

p169

En d'autres termes, le SENTIMENT INDÉFINISSABLE de la VIE ne peut donner lieu à un *raisonnement* et à *un acte*, à une THÉORIE et à une PRATIQUE, qu'à la condition de renfermer, entre certaines LIMITES de TEMS et d'ESPACE, le *raisonnement* ou l'*acte* RÉALISABLES par l'homme, être FINI. Mais l'homme du *tems* et l'homme de l'*espace*, c'est toujours l'homme, être FINI, et lorsqu'il DÉFINIT ou LIMITE le *tems* ou l'*espace*, c'est toujours par APPROXIMATION que la règle de son *esprit* ou celle de sa *forme* s'applique sur ces deux ÉLÉMENTS également INDÉFINISSABLES de la VIE : la VIE, le TEMS et l'ESPACE, sont les trois VARIABLES que l'homme SENT bien être soumises, quant à lui, à une LOI, mais auxquelles il ne peut lui-même assigner de valeur ABSOLUE sous peine de rêver, de se perdre, de s'anéantir.

C'est au milieu de ce mystère que sa VOLONTÉ FINIE trace pourtant, avec ESPOIR et PRUDENCE, sa *ligne* de PROGRÈS à travers le TEMS et l'ESPACE ; et sa RELIGIEUSE *assurance* ne sera pas plus de l'ORGUEIL, que sa RELIGIEUSE *timidité* ne sera de la FAIBLESSE, s'il est toujours prêt à RECTIFIER l'une par l'autre les imperfections de l'une et de l'autre, s'il SAIT successivement imposer au TEMS la *valeur* que réclame l'ESPACE, et, réciproquement, à l'ESPACE la *forme* que demande le TEMS.

Cette RECTIFICATION réciproque, CONTINUE et PROGRESSIVE de la *pensée* et de l'*acte*, de la *théorie* et de la *pratique*, de la *science* et de l'*industrie*, du *tems* et de l'*espace*, telle est la VIE normale de l'homme. De telles conditions d'existence placent l'être qui y est soumis sous l'empire de trois FORCES VARIABLES, dont deux peuvent être considérées comme manifestations dans le *tems* et dans l'*espace* de la troisième, qui est initiale, primitive, qui est la LOI suprême de VIE à laquelle l'individu obéit.

Ces trois AXIOMES de la VIE humaine étant posés,

le problème de la CERTITUDE ABSOLUE se transforme

p170

en la foi au PROGRÈS, manifesté par deux LOIS ou FORMES de développement également PROBABLES, et dont la CERTITUDE RELATIVE constitue le jeu de l'INTELLIGENCE, sans cesse occupée à déterminer, selon les variations des termes de la LOI du PROGRÈS, les termes de la LOI du TEMS et ceux de la LOI de l'ESPACE. Ou autrement ; à chaque MOMENT et dans chaque LIEU, l'homme veut, et sa VOLONTÉ PROGRESSIVE, mais limitée, MODIFIE le *moment* et le *lieu* ou est TRANSFORMÉE par eux. Le SENTIMENT qu'il éprouve de l'AUTORITÉ et de l'OBÉISSANCE de sa VOLONTÉ par rapport à ces deux conditions de son être, TEMS et LIEU, le maintient dans cette ASSURANCE et cette TIMIDITÉ RELIGIEUSES que Dieu nous a donné mission d'INSPIRER à l'humanité nouvelle par nos LEÇONS et par notre EXEMPLE, et qui différencie notre VIE de toutes les existences du passé. Plus l'homme dispose en maître du TEMS, plus il doit *mesurer* l'ESPACE avec défiance dans sa *puissance* FINIE ; et plus il domine l'ESPACE, plus il doit *compter* le TEMS avec une *scrupuleuse timidité* : plus il se livre à son IMAGINATION, plus il doit invoquer le secours de la PRATIQUE, plus il obéit à son INSTINCT, et plus il doit recourir à sa RAISON.

Cette INCERTITUDE continue n'a rien de semblable au DOUTE de l'athée puisqu'elle est soumise à la FOI VIVANTE au Progrès. Ainsi ma FOI dans la VIE ne consiste pas seulement à CROIRE qu'en étendant la MAIN vers un *objet* que je veux avoir, et qui me paraît à une *distance* convenable, je le SAISIRAI *comme* je VOUDRAI, et aussitôt que je voudrai. J'aime à sentir aussi que ma VOLONTÉ est liée à l'HARMONIE du MONDE, et qu'un événement IMPRÉVU peut s'interposer entre mon VOULOIR et mon POUVOIR, les contrarier ou les aider, les modifier en un mot ; et il en est de même des DÉSIRS de mon INTELLIGENCE. J'AIME à SENTIR ma VIE *limitée*, car j'AIME CE QUI EST, et c'est là l'hommage le plus grand que moi, HOMME, je puis rendre à DIEU.

p171

C'est sur cette base MORALE, sur ce principe de notre FOI, que j'ai dû fonder une frappante analogie entre la langue MÉTAPHYSIQUE nouvelle, et l'oeuvre la plus grande que le RATIONALISME humain ait jusqu'ici enfantée, le CALCUL des PROBABILITÉS. En roulant dans mes mains cet instrument sublime de la RAISON, je devais y trouver les signes évidents de l'identité que je vous ai signalée entre les FORMULES MATHÉMATIQUES

et celles de notre THÉOLOGIE. Car notre théologie doit être le LIEN INTELLECTUEL du *nombre* et de l'*étendue*. Aussi, parcourant avec HOART cette *science* des PROBABILITÉS, je restai frappé de trois mots qui s'étaient trouvés liés dans une même phrase, et qui furent pour moi le sujet d'une méditation profonde. Ces trois mots sont PROBABILITÉS, LOGARITHMES, ASYMPTOTES.

Je vis dans les deux derniers mots, l'expression générale des FORMULES et des FORMES que fournissait et employait le CALCUL des PROBABILITÉS ; je fus HEUREUX.

Je fus HEUREUX, car j'avais entrevu la voie qui me ramenait aux FORMULES et aux FORMES que j'avais d'ailleurs, et par d'autres considérations, assignées à l'ESPRIT humain.

Et cela devait être, puisque le CALCUL des PROBABILITÉS n'est autre chose que la manifestation de l'INTELLIGENCE humaine passant de la CONCEPTION de l'ABSOLU à celle du PROGRÈS.

Cette idée de LOGARITHMES, idée neuve et féconde, puissance INTELLECTUELLE toute jeune encore, qui se trouvait liée aux *formes* ASYMPTOTIQUES, me fit plus que jamais admirer l'HARMONIE qui existe entre les PROGRÈS de la science et ceux de la MORALITÉ humaine ; d'une part, je voyais NEPER fournissant au grand KEPLER l'instrument de calcul propre à justifier ses conceptions, et lui donnant une arme LOGIQUE forgée  
p172

à l'instant où se forgeait un nouveau SYSTÈME du MONDE.

D'un autre côté, les ÉQUATIONS LOGARITHMIQUES, impliquant l'idée d'une tangente à l'INFINI, d'un PROGRÈS continu vers un point INDÉFINISSABLE, sont tellement conformes à notre FOI dans la VIE, que je rendais grâce à ces précurseurs involontaires de ma RELIGION, qui avaient nourri dans mon enfance mon ESPRIT de *formules* si propres à faciliter le développement du germe de VIE que Saint-Simon, plus tard, devait déposer en moi : mes enfants, c'est RODRIGUES qui m'enseigna les LOGARITHMES et m'en apprit l'*usage*, comme c'est lui qui m'enseigna la DOCTRINE de notre MAÎTRE ; grâce lui soient rendues, quoiqu'il méconnaisse aujourd'hui qui nous sommes devenus.

La forme générale des équations logarithmiques est : (...) ou (...) étant le logarithme de y dans la base a, ce qui donne à x un SENS que cette variable n'aurait pas eu avant la découverte de NEPER.



## CONVERSATIONS AVEC LE PERE. MICHEL CHEVALIER

### CONVERSATIONS

#### AVEC LE PÈRE

Michel Chevalier

12 août 1832.

Le 12 août, le Père nous fit appeler dans sa chambre, Hoart et moi : il était au lit, nous nous assîmes.

Il cherchait " la *formule* générale de l'esprit humain et la *courbe* correspondante. "

" Cette courbe, disait-il, ne peut être une courbe mathématique définie. Ce doit être une courbe de sentiment : en fait de tracé, on emploie toujours le sentiment. Cette courbe et sa formule auront un caractère d'indéfini, représentation de l'indéfini humain, mais elles auront deux limites. Ces limites s'obtiendraient-elles en introduisant successivement dans une équation abstraite des termes tels que (...) et (...), c'est à dire en lui faisant subir successivement des modifications symétriques par rapport à *pi* et à *epsilon* ? "

Une conversation s'établit alors ; et il fut dit que toutes les mathématiques faites jusqu'à ce jour étaient en dualisme en rapports avec les révélations *payenne* et *chrétienne* : *géométrie - algèbre, cercle - ligne droite*, que le symbole le plus net, le plus élevé du dualisme était *pi, epsilon*. Il fut question alors des courbes caractéristiques des deux époques. J'insistai sur le dualisme *cycloïde-chaînette*, l'une fille aînée du *cercle*, l'autre *exponentielle*.

p174

Le Père reprenant dit que nous n'avions pas assez fait de mécanique, que sa *formule* et sa *courbe* capitales devaient impliquer l'*idée* et le *fait* MOUVEMENTS ; car le MOUVEMENT est le lien du *temps* et de l'*espace*.

Il ajouta que les deux limites exprimeraient deux minima ou maxima, l'un pour le temps, l'autre pour l'espace.

Je lui fis remarquer que la notion des forces vives, si féconde et cependant si obscure pour les savans modernes, devait y apparaître.

Et revenant sur la cycloïde et la chaînette, je lui dis que la cycloïde était la brachystochrone, ou courbe du temps minimum, et que la chaînette devait avoir des propriétés analogues sous le rapport des masses ; que la cycloïde était la courbe du temps, la chaînette

celle du poids ou des masses ; que l'idée complexe *chaînette-cycloïde* associait, embrassait vitesse et masse, c'est à dire que les FORCES VIVES devaient y poindre quelque part.

Le Père écouta. Hoart lui fit diverses observations sur des calculs numériques qu'il avait faits ; nous parlâmes du *plan invariable*. Etc. Et le Père nous congédia : il était très-préoccupé.

Le lendemain matin pendant que la famille copiait, voyant un homme étendu sur le gazon, j'allai à lui : c'était le Père. Il méditait sur son équation. Il se remit à m'en parler. " Le régime des équations est chrétien, dit-il. " Et comme je lui reparlais de la cycloïde et de la chaînette : " Tout cela, me dit-il, c'est du passé, il faut du neuf. Les chrétiens n'ont conçu que le système d'égalité. C'était tout naturel : nous qui croyons à un dualisme universel dont les deux termes sont reliés par un terme vital, nous devons assembler autrement les nombres. Du jour où nous aurons assez assimilé à notre fibre le dogme nouveau, nous produirons ces mathématiques nouvelles fondées sur l'universel dualisme aux termes reliés par un élément sympathique, p175

vivant, indéfini, compris entre deux limites et oscillant de l'une à l'autre en se balançant. Peut-être y aura-t-il discontinuité. - Je conçois une sphère appuyée par son centre sur un plan et se mouvant entre une droite et une courbe, attirée par l'une et par l'autre, allant de l'une à l'autre. Sur cette thèse, il y aurait de beaux travaux à faire, l'une des lignes étant prise pour siège de l'électricité, l'autre pour siège de la chaleur. "

Le soir, je retrouvai le Père dans l'allée des tilleuls, et je m'approchai de lui. Il me parla encore du même sujet. Je lui dis qu'il fallait aborder la mécanique et arriver aux forces vives. Il me questionna sur ce que j'entendais par forces vives en langage vivant. C'est, répondis-je, la VIE d'un corps considéré sous le rapport du mouvement. J'ajoutai que sous le rapport du mouvement un corps avait une autre manifestation que la force vive proprement dite, savoir le plan invariable. En reprenant cette conversation le soir sur le gazon avec le Père et Lambert en présence de Duveyrier, d'Eichthal et Fournel, je modifiai ma parole en ce sens 1° que la force vive en termes généraux est la vie du corps qui se meut 2° que la force vive rectiligne est la manifestation *rectiligne* de cette VIE 3° que la force vive circulaire (moment d'inertie de Poisson et autres) en était la manifestation *curviligne*. Que le *couple*

de Poinsot était la conception une et indivisible du mouvement circulaire ; de sorte que la *force rectiligne* et le *couple* sont les deux termes d'un dualisme parfaitement régulier, et qu'il serait aussi erroné de vouloir faire dériver le couple de la force rectiligne que la force rectiligne du couple ; qu'enfin toute théorie mécanique qui ne s'appuyerait pas sur les deux notions élémentaires du *couple* et de la *force rectiligne*, serait, par cela seul, incomplète, faible et mauvaise.

p176

7 septembre.

Le Père entra dans ma chambre le soir du samedi 7 septembre et nous parlâmes d'architecture. Il fut d'abord question du Livre nouveau. " Il y faudrait quelque dessin et quelque tableau, me dit le Père, il faudrait que nous y missions par exemple une mappemonde avec la division de la terre en 3/6 parties, ou tes chemins de fer, et puis quelque conception architecturale. Il faudra faire venir Henry. Mais nous ne pouvons en fait d'architecture publier que quelque chose de bien fait.

L'architecture, comme théorie des constructions, est un art incomplet. La notion de la mobilité, du mouvement, y manque. Durée - solidité - mouvement ou mobilité sont les trois conditions d'une bâtisse.

Voici ce que je veux dire par mobilité : il y a un continuel mouvement qui agite toute construction, ne fût-ce que le choc de l'air, le choc des ondes lumineuses.

Tout bâtiment doit être fait de manière à *recevoir* le MOUVEMENT et à le *rendre*, et on ne construit qu'en vue de RÉSISTER au MOUVEMENT.

La géométrie descriptive est une science vieille quoique récente. Ce sont de vieilles formes. Les nouvelles ne s'y trouvent pas. Toujours la ligne droite ou les arcs de cercle, le cône, ou le cylindre, ou la sphère.

Les corps y sont supposés inélastiques. On les prive de tout jeu ; c'est le despotisme contre la matière.

Chez les égyptiens, chez les Grecs et les Romains, leurs successeurs, chez les modernes copistes des Grecs et des Romains, on a taillé les matériaux régulièrement.

On a usé et poli les joints. Les assises ont été simplement posées les unes sur les autres (fig.. 1) ;

p178

ou, si elles se sont pénétrées, ç'a été par tenon et mortaise (fig.. 2). Des pierres assemblées de cette façon souffrent, sont malades. C'est un mariage mauvais.

On a fait des maçonneries prodigieusement épaisses reliées par un ciment dur comme bronze : il n'y a pas

eu du tout plein et vide ; pas de jeu, d'élasticité. "

- Nous voilà revenus à l'élasticité, dis-je ; la notion d'élasticité est essentielle à introduire dans la coupe et la nature des matériaux. - " à ce propos, je me souviens, dit le Père, d'un pont en granite d'un très grand jet et d'une très petite flèche que Bazaine avait construit à Pétersbourg. Quand on décintra, les culées ne bougèrent pas, mais la voute se surbaissa beaucoup. On eut peur, mais Bazaine fut rassuré par la fermeté de ses culées. Pour rassurer tout le monde, il fit charger le pont outre mesure. Plus on chargeait, plus le pont fléchissait, et les culées restaient immobiles. à mesure qu'on déchargeait, le pont se redressait.

Or cette élasticité des voûtes est tout à fait en dehors des prévisions et des combinaisons de la coupe des pierres ; et, cependant, cette élasticité est la vie continuelle de toutes les voûtes sur lesquelles passent des fardeaux. "

- La coupe des pierres, fis-je remarquer au Père, n'est que l'explication par la science moderne des méthodes de construction que les charpentiers et appareilleurs ont reçues et conservées traditionnellement. Monge a refait une théorie pour s'expliquer à lui-même une très ancienne pratique. Je me souviens que ce fut Fresnel qui à mon examen de 1<sup>ère</sup> année à l'école me fit cette remarque. Pour lui, il avait des méthodes d'explication qui différaient souvent de celles de Monge. Il préférait s'appuyer sur la considération des paraboloides et hyperboloïdes gauches à toute autre considération de surface. Le paraboløide me parut être sa surface de prédilection.

" La constitution d'un édifice doit ressembler, dit le p179

Père, à la constitution moléculaire des corps. Il doit y avoir des pleins et des vides. Il doit y avoir jeu, élasticité. Les élémens des édifices doivent être arrangés comme les molécules des corps. Or j'ai dit que je concevais comme forme élémentaire la suivante (1) d'où résulte un assemblage de la forme ci-contre (o). Prenant maintenant cette file (o) comme élément, il y a diverses manières d'assembler les élémens pour construction. On peut mettre rond contre rond, et pointe contre pointe (système A), pointe contre rond (B) ; ou bien on peut les faire pénétrer plus avant les uns par les autres ; C en est l'exemple. Dans C rond porte contre rond, mais il y a jeu entre rond et plan. Une autre méthode consisterait à faire porter plan contre plan, il y aurait alors jeu entre rond et rond.

Mais plan contre plan, rond contre rond, sont des accouplemens mauvais. C'est la septième majeure et la septième mineure de Fourier. Le système sacerdotal serait certainement plan contre rond, portant l'un sur l'autre d'un côté et laissant du jeu de l'autre côté, comme il y a jeu dans C. "

(Pendant que le Père dessinait A, B, C, j'avais dessiné D. Hoart, qui était présent, fit remarquer que D correspondait peut-être aux minéraux électriques tels que la tourmaline.)

" Les corps, reprit le Père, ont leurs pleins et leurs vides, des aspérités et des pores ; les édifices doivent avoir leurs pores.

- Mais, dis-je au Père, cela explique remarquablement en quoi et comment l'architecture chrétienne est en progrès sur les architectures précédentes, avec ses dentelures et ses pores, ses colonnes multiples, ses innombrables pointes et ses creux innombrables.

- Justement, me dit-il. C'est pourquoi ces masses de pierres que les architectes font pendre des voutes ne sont pas seulement des tours de force. Ce sont des membres de l'édifice. Il y a là un jeu de plein et de vide, p180

d'élasticité, dont les architectes n'ont pas eu conscience, et qu'ils n'ont senti qu'instinctivement, mais qui doit contribuer à la solidité et à la durée. Il y a là d'ailleurs une destination musicale qui, en raison de l'harmonie universelle, doit être bonne à l'édifice. Qu'on chante un  $\$LT>Te Deum\$LT/>$  sous les voûtes de Notre-Dame ou sous les plafonds d'un temple grec, et que l'on compare !

- Si l'élasticité doit jouer un rôle aussi important dans l'architecture future, les métaux, dis-je, y seront d'un grand emploi. - Certainement, reprit le Père. Le fer est au premier rang parmi les matériaux de l'architecture sacerdotale. "

La conversation languit. Puis le Père sortit et je continuai, seul, à rêver.

Le fer joue un rôle de plus en plus grand dans l'architecture moderne. Les pièces y sont assemblées à *jeu* (voute de la Halle au blé, la Bourse, les théâtres, les ponts, clocher de Rouen, aqueduc de ... en Angleterre, architecture navale, bateaux à vapeur en fer.)

La grosseur et la longueur des pièces, leurs points d'appui pourraient être distribués en vue d'un effet musical.

Les tuyaux de fonte, dont l'emploi comme soutien est précieux, pourraient faire l'office de tuyaux

d'orgue.

Le temple entier pourra être un orchestre mugissant,  
un thermomètre gigantesque.

Et qui empêchera de faire des voutes plaquées  
en airain ou garnies de vases d'airain, de cloches  
vibrantes ?

Par l'assemblage de métaux divers, par l'action de  
quelque feu central servant aux cérémonies, qui peut  
dire les effets immenses, galvaniques, chimiques et  
mécaniques, qu'on obtiendrait dans un sanctuaire mis  
p181

en communication par un clocher paratonnerre avec  
l'orage fougueux.

Un temple pile de Volta ; un temple bâti d'aimans  
colossaux, un temple de mélodie et d'harmonie, un  
temple à travers le mécanisme duquel d'énormes  
lentilles jetteraient à des instans donnés des flots de  
chaleur et de lumière ; un temple qui à un instant  
donné vomirait la lumière et le feu par le gaz ; la vie  
de la terre manifestée dans sa face de mystère par le  
magnétisme et l'électricité, dans sa pompe par l'éclat  
des métaux et des tissus, par les cascades merveilleuses,  
par une pompeuse végétation apparaissant à  
travers les vitraux du temple ; la vie solaire manifestée  
par la chaleur et la lumière ; la vie des hommes  
manifestée par la musique, par tous les arts, par la  
profusion des peintures et des sculptures, par les  
panoramas et dioramas qui réuniraient en un seul  
point tout l'espace et tout le temps, quelle communion  
immense ! quelle gigantesque moralisation de tout un  
peuple ! quelle glorification de Dieu, de son messie et  
de l'humanité !

Septembre.

J'entrai chez le Père et je le trouvai avec un papier  
sur lequel étaient écrites des formules exponentielles,  
où entraient  $e$  et  $\pi$ . Il cherchait la formule qui devait  
associer ces deux nombres. Il avait sous les yeux  
diverses générations de  $\pi$  et de  $e$ , surtout la formule de  
Wallis :

(...)

p182

et la formule :

(...) étant l'infiniment petit,

formule connue, mais à laquelle Lambert est arrivé  
par une analyse toute morale, en recherchant l'unité  
typique qui exprime une limite du Progrès.

Le Père me relut un passage de Fourier (de l'Institut)  
trouvé par Lambert, et où  $\epsilon$  et  $\pi$ , les *logarithmes* et

les sinus, la ligne droite et le cercle jouent des rôles parallèles.

Voici ce passage :

*" Lorsqu'une barre métallique est exposée par son extrémité à l'action constante d'un foyer, et que tous ses points ont acquis leur plus haut degré de chaleur, le système des températures fixes correspond exactement à une table de logarithmes. Les nombres sont les élévations des thermomètres placés aux différens points, et les logarithmes sont les distances de ces points aux foyers [...]. L'irradiation de la chaleur a une relation manifeste avec les tables de sinus. Car les rayons qui sortent d'un même point d'une surface échauffée diffèrent beaucoup entre eux, et leur intensité est rigoureusement proportionnelle au sinus de l'angle que fait leur direction avec l'élément de la surface. "*

" Au fait, reprit-il, après quelques momens de réflexion, il doit être aussi impossible d'associer ces deux nombres l'un avec l'autre qu'il le serait d'associer, par simple juxtaposition et sans intermédiaire, la science et l'industrie. On doit les trouver et les montrer toujours en dualisme, et voilà tout. "

Je parlai de nouveau au Père de l'élasticité. Alors il m'entretint d'un projet d'instrument par lequel il voulait matérialiser la génération de ces deux nombres.

" Je voudrais, disait-il, un nouveau compas dans lequel les ressorts joueraient un rôle essentiel. " Ce mot de ressort nous ramena à l'élasticité et je rappelai au Père que l'élasticité était le fait le plus élevé que pût  
p183

embrasser la théorie mathématique ; que tous les malins de l'Institut s'y frottaient ; qu'ils étaient tous fourrés dans les verges élastiques, les surfaces vibrantes ; que dans tous ces calculs, les exponentielles, et, par conséquent, epsilon, jouaient le plus grand rôle, mais que jusqu'à présent ils n'étaient arrivés à rien de pratique, parce qu'ils étaient trop dans l'abstraction. Je lui dis aussi que l'élasticité me semblait dominer l'industrie moderne, et que c'étaient les fluides élastiques qui régénéraient l'industrie ; que c'étaient les métaux qui, plus généralement utilisés et connus, fournissaient à l'industrie un élément tout neuf de force et de vitesse - sans parler des tricots pour vêtemens (culte de la personne) et du tissu cellulaire, dont le rôle physiologique est primordial. Le Père était particulièrement préoccupé des ressorts, qu'il tenait pour un fait sacerdotal. Je lui rappelai les progrès que l'emploi des ressorts avait valus à l'industrie, comme températeur et modérateur, aux relations des

hommes par les voyages, si commodes aujourd'hui, dans les voitures suspendues sur ressorts, à la science par le perfectionnement de tous les instrumens.

Nous parlâmes aussi du mouvement pendulaire, autre forme de l'élasticité, ce qui nous conduisit à parler des développantes à cause des pendules à tige flexible le long d'une courbe, et, par suite, des rayons de courbure, et des coordonnées de Lambert. Nous revînmes ensuite sur le mouvement oscillatoire, qui est la vie du prêtre, allant toujours de droite à gauche, et la vie de l'humanité.

Nous fûmes interrompus.

p184

9 octobre.

Le 9 octobre, la Famille déjeunait. Les patrons étaient avec elle. Je passais dans la cour, le Père revenait du milieu d'abattis de tilleuls que faisait Rigaud.

Nous nous mîmes à nous promener dans la cour.

" Nous allons nous y remettre, dit-il ; nous ferons de la mécanique ; et nous inventerons des jeux. Il faut que nous fassions de la science attrayante, comme Fourier a voulu faire de l'industrie attrayante. "

- Je lis maintenant Humboldt, dis-je. Je lis l'essai sur la Nouvelle-Espagne. Cette lecture m'attache beaucoup.

- " On dit cependant que c'est un de ses moins bons ouvrages. "

- C'est peut-être un de ses moins agréables à lire, mais il y a de tout. Science, politique, morale, histoire, arts, mines, botanique, canaux, etc. C'est un homme fort avancé. Il vient très souvent heurter les grosses idées ; mais il s'y arrête. Il est comme enfermé dans un polygone dont il vient sans cesse frapper les divers côtés à leur point principal. Ce matin, j'ai été frappé de cette phrase : en parlant de la pêche du cachalot, qui serait beaucoup plus facile et plus productive aux Mexicains qu'à tout autre peuple, il dit, au sujet des matelots qu'il faudrait : "*Comment les trouver dans un pays où, d'après les idées du bas-peuple, il ne faut que des bananes, de la viande salée, un hamac, et une guitare pour être heureux ? L'espoir du gain est un stimulant trop faible sous une zone où la nature bienfaisante offre à l'homme mille moyens de se procurer une existence aisée et paisible sans quitter son pays et sans lutter contre les monstres de l'Océan.*" Cet appel d'un stimulant industriel nouveau m'a frappé.

Le Père se taisait.

Il faut, reprit-il enfin, que nous entrions dans le



sens des imaginaires. Il y a un parti à tirer du fantastique.

p185

Suppose un pays avec un état de civilisation donné : si une plante nouvelle est introduite dans ce pays, si un animal nouveau y est importé, voilà toutes les relations changées, une vie autre. Un fait de colonisation produit le même résultat. Si la terre envahie ou colonisée a des habitans, il s'établit du commerce : encore un mode de changement. Si la guerre survient, changement autre. Si tu as une connaissance intime du pays ou des deux pays, de la plante ou de l'animal en question, tu peux prévoir ces changemens.

Or, il y a des hommes qui ont la propriété de mettre ainsi leur vie en dehors, dont l'existence se passe à combiner des modifications pareilles d'un objet, d'un être, sur un autre être. Ils mettent toute leur vie entre des couples qu'ils unissent ainsi, qu'ils font couples. Ils sont sans cesse à voir des rapports entre des actes et des faits ou des idées que le plus grand nombre ne voit pas liés. Poussés à un certain degré d'abstraction, ces hommes sont ce qu'on appelle des fous, ils vivent dans le fantastique.

- Je vois, dis-je, Père, que vous avez en vue les hommes qui sont dans l'état où est aujourd'hui Ribes ?

- Précisément. Il ne se passe rien en quoi ils ne cherchent un symbole. C'est ainsi que Ribes allant hier dans le jardin couper un potiron et entendant tonner, s'est arrêté, et a dit : "*Dieu ne veut pas que je coupe le potiron.*" Et moi, lui ai-je dit : "j'entends tout autre chose dans le tonnerre". Il me dit à moi : "il faut couper le potiron." Un autre n'aurait rien vu du tout dans ce coup de tonnerre. Voyant passer Toché et Justus, il dit : "*voici les Gémeaux*". Non, dis-je, c'est le Sagittaire et le Capricorne." - "*Ce n'est pas possible*, a-t-il répondu. *Je vois bien comment Toché peut être le Sagittaire, mais non comment Justus pourrait être le Capricorne.*" Tout cela, c'est de la déraison, mais tu vois comment, dans le langage de ces hommes, il y a poésie. Tout pour eux est animé.

p186

Ils font de la mythologie perpétuellement, et tu vas voir ce qu'il y a de social dans cette vue d'animation générale.

Un homme de cette trempe, en face d'une plante, l'anime, vit en elle, sent ses désirs, ses besoins. Il devine comment elle veut être *cultivée*, taillée, soignée, arrosée. Il lui prête tous les désirs, tous les besoins de la nature humaine, et il sent comment il faut les

transformer pratiquement. Un artiste dramatique qui joue un rôle, et qui le remplit bien, ne peut certainement le faire qu'à la condition d'une illusion de ce genre. Il y a là l'explication d'une multitude de folies, pour ne pas dire de toutes. Ces hommes qui se croient loups, singes, plantes, etc.

- Ce que vous dites, Père, me frappe beaucoup. Je me suis très souvent posé cette question : comment les hommes ont-ils appris le jardinage, la culture du blé ; Comment ont-ils extrait les métaux ? Comment, par exemple, a-t-on conçu le procédé ordinaire de fabrication du fer ? Comment est-on arrivé à certaines méthodes empiriques de construction que la science a vérifiées, dix, quinze, vingt siècles après. Tout cela annonçait-il de grandes sciences perdues, une déchéance humanitaire ? Et comment encore avait-on pu parvenir à ces prodigieuses proportions des constructions gothiques que la science de Navier a démontré être si mathématiques ?

Aussi ai-je remarqué que, dans le langage de ces hommes qui inventent des arts, il y a étonnamment de vie. Ils animent tout, pierres, métaux, engins, plantes ; ces hommes sont généralement étranges : ils paraissent absorbés, un peu timbrés dans les usages ordinaires de la vie.

Il y a là une sorte de magnétisme animal.

- Il se passe là, dit le Père, un jeu où l'infini a sa part. Le sens de l'infini est chez ces hommes. Ce sera là la place de ceux et de celles qui vont aujourd'hui mourir à Charenton. Ils seront les inventeurs, les

faiseurs de découvertes. - Mon instrument, dont je te parlais il y a quelque temps, et au moyen duquel j'aurais, en rectifiant diverses courbes, trouvé moyen de comparer leur éLASTICITÉ, c'est à dire leur VIE, à celle d'une courbe type connue, par exemple le cercle ; cet instrument, dis-je, était fondé ainsi sur un sentiment de communion, de vie commune.

- As-tu lu la brochure que je t'ai apportée hier ?

- Elle est de Desroches, l'ingénieur ?

- Je ne l'ai pas lue encore.

- Il y a une idée d'animation assez curieuse. Il suppose que la lumière est une déjection des corps ; que le soleil envoie dans l'espace la lumière qu'il a élaborée en lui, et qu'il reçoit en retour les déjections des corps, déjections qu'il élabore de nouveau.

- Desroches est un homme qui passe pour un peu timbré dans le Corps des Mines. Sa vie a été très

agitée. Il était chaud pour la médecine Leroy ; il a fait de la politique très ardemment. C'est un homme très imaginaire.

- Quels sont les hommes auxquels il dédie son livre ? Schreiber, Muthuon ?

- Schreiber est un vieil ingénieur allemand, qui est mort depuis plusieurs années. Muthuon est un ingénieur en retraite, peu estimé scientifiquement. Il avait l'idée que les cristaux vivaient : toute sa vie, il n'a cessé de soutenir cette opinion. Il soutenait qu'ils mangeaient, grossissaient : il avait des couches de cristaux rangés avec des substances qu'il croyait bonnes à les nourrir.

- Je ne suis pas étonné que Desroches fût en communion avec lui. Quel est le troisième dédicataire ?

- Je ne me le rappelle pas.

p188

- Il faut absolument que nous fassions un jeu qui enseigne à la Famille bien des choses, qui lui apprenne le calcul différentiel, par exemple. Sous cette forme toute poétique de l'animation universelle, le sentiment de l'infini est si attrayant. C'est par là que nous le ferons entrer.

- à moins, Père, que jusqu'à la venue de la Femme, notre destinée soit de ne faire des programmes.

- Les hommes qui feront aujourd'hui avancer la science sont ceux-là seuls qui ont le sentiment de l'infini. C'est évident : ce doit être vrai pour tout comme pour la science. Monge avait-il ce sentiment à un haut degré ?

- Oui, Père, Monge a travaillé toute sa vie sur les infiniment petits ou sur leur transformation ; c'est-à-dire sur les tangentes et sur les normales qui sont l'inverse des tangentes ; sur les plans osculateurs, cercles osculateurs, rayons de courbure, et autres choses du même ordre. Le beau travail de lui sur les rayons de courbure, qui s'enseigne à l'école Polytechnique, donne une idée parfaite de son genre d'intelligence. Ses travaux de géométrie descriptive, coupe des pierres, charpente, etc..., roulent sur des éléments tangentiels.

- Carnot était-il dans le même cas ?

- Je ne le crois pas ; je crois qu'il était beaucoup plus dans le positivisme, dans la sécheresse même. L'infini est la poésie, le sentimentalisme des mathématiques.

Le 13 octobre.

Le 13 octobre, à table, après dîner, Simon parlait de

Bichat. " Il avait affirmé, dit-il, que la symétrie existait dans les organes de relation, les organes externes, p189

mais non dans les organes de nutrition, les organes internes. Depuis lors, Pegmann, etc., et Geoffroy Saint-Hilaire ont réfuté cette assertion. "

Le Père reprit : " mais cette division de Bichat ne me paraît pas fausse et mauvaise. Il est certain qu'il y a une symétrie géométrique dans les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, qu'on ne retrouve pas dans le coeur, l'estomac, le foie, la rate, et, à cela, il y a une raison.

Les organes de relation sont les instrumens de communion de l'homme avec le non-moi. Ils doivent

présenter le caractère de *ressemblance* : les organes intérieurs sont plus particulièrement individuels ; ils doivent être affectés du fait de *dissemblance*.

Je remarque que l'oreille et les yeux, qui sont plus spécialement réservés à l'action du non-moi sur le moi, sont plus complètement doubles et symétriques que la bouche et le nez. Ceux-ci tendent à l'unité davantage.

Nous avons souvent cherché le joint entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Nous avons dit : " Tous deux ont tort et tous deux ont raison " ; mais nous n'avons pas dit pourquoi ni en quoi. N'y en aurait-il pas le germe dans cette parole de Bichat ? serait-ce, par exemple, qu'il faille travailler dans la direction de Geoffroy quand on s'occupe des organes de relation, de la vie de relation ; dans celle de Cuvier quand on s'occupe des organes internes, de la vie individuelle ?

La direction de Geoffroy est certes fort utile, mais quand je lui vois chercher la vérification de son principe de ressemblance, de symétrie, dans des organes comme l'estomac, le foie, et dans des faits de ce genre, je dis qu'il perd son temps, qu'il remue les bras en l'air.

Le principe des doubles solutions n'est vrai et utile qu'autant qu'on ne prétend pas appliquer à toute recherche, à toute explication, l'une et l'autre solution.

Il n'y a que Dieu qui voie toutes les ressemblances et toutes les différences.

p190

Pour produire quelque résultat dans la direction de Geoffroy comme dans celle de Cuvier, il faut choisir son champ, poser sa limite. Sinon, on fait des jeux d'esprit tout à fait vides, du creux. "

- Ici Simon parla des résultats auxquels Geoffroy Saint-Hilaire était arrivé par ses travaux sur les monstres. Il a prouvé, dit-il, que c'étaient des êtres

arrêtés, qu'il était impossible de les faire progresser.

- " Dieu nous garde de cette conclusion. Le progrès n'est aboli pour personne ", dit le Père.

Le Père parla encore du faux emploi que l'on fait de ses forces intellectuelles et physiques en travaillant de certaines façons. " Ce sont des jeux d'esprit, des concetti. "

Simon : " c'est comme si je m'amusais à faire l'histoire complète du hanneton, avec la description de tous ses muscles, de tous ses vaisseaux. "

- " C'est moins bien, car tu peux faire l'histoire du hanneton dans ses rapports avec le ver à soie : et la soie, c'est l'industrie, c'est l'homme.

Il y a des jeux profitables et des jeux non profitables.

Sainte-Beuve, par exemple, s'absorbe dans les rayons jaunes. Il se met dans l'esprit ce mot, cette idée : *jaune, jaune* ; et il écrit. Tout cela, c'est pour lui une éducation qui lui apprend à faire la métaphore parfaitement. Je pourrais citer mille exemples analogues. Mais il y a des jeux qui sont tout autres. Celui qui cherche à faire avancer la science en recherchant des ressemblances, là où il devrait lire des dissemblances, celui-là s'abuse.

Le sommeil est un état où les organes de relation sont inertes. Quant à eux, l'homme est alors à l'état de cadavre ; il vit de la vie de nutrition seulement. Pour étudier le sommeil, celui qui se placerait au point de vue spécial des organes de relation s'égarerait. Ce serait un jeu mauvais.

Tandis qu'il y a des jeux bons, des jeux qui sont de

p191  
la gymnastique intellectuelle. Il faut qu'il y ait de ces jeux, qu'on y ait passé pour avoir une intelligence développée. Tout comme pour être un bon pompier, il faut avoir passé par les exercices gymnastiques qu'on ne répète cependant pas dans les maisons embrasées. Tout comme pour être un bon soldat, il faut avoir fait des exercices à la caserne, lesquels on ne répète pas sur le champ de bataille. "

- Michel : " Je vois, Père, dis-je, que vous êtes préoccupé de la même idée de jeux dont vous m'avez plusieurs fois parlé.

- Certainement. Je voudrais trouver pour le genre humain des moyens d'éducation qui l'amusassent, qui lui enseignassent notre trinité et notre dualité. Spectacle ou autre chose, il n'importe. Il y en aura de bien des sortes. Il n'y aura pas de spécialités d'hommes qui n'aient le sien. Quel jeu c'était que la messe ! quelle

éducation pour le prêtre et pour le fidèle !  
Cette éducation se retrouvera partout, même dans la forme de la prière. Nous embarrasserions certainement tous ceux qui, chrétiens, nous font des objections, si nous leur demandions : " quand vous priez, concevez-vous Dieu mâle ou femelle ? Est-ce à un homme ou à une femme que vous vous adressez ? " Dieu et Jésus sont des hommes, et c'est pour cela que la Vierge a eu une si grande fortune dans le christianisme. Il n'y avait qu'elle qui répondît au besoin de Dieu-femme. "

- Barrault : " dans le passé, la notion de Dieu mâle et femelle n'a pas manqué tout à fait : Isis et Osiris. Parmi les symboles sacrés, s'il y avait des phallus, il y avait aussi l'organe sexuel de la femme. Il y a un vers d'Orphée qui dit que Jupiter est mâle et femelle. " (Barrault cite ce vers, qui, dit-il, se tournant vers moi, vaut bien le tien sur la vertu \$GR>ê mona ê aretê\$GR/>, etc.)

p193

## **CONVERSATIONS AVEC LE PERE. LEON SIMON**

### **CONVERSATIONS**

#### **AVEC LE PÈRE**

Léon Simon

Première conversation.

à 9 h.. et demie, j'étais à la cuisine lorsqu'Auguste vint me dire que le PÈRE me demandait à sa chambre. Je m'y rendis, me demandant ce que le PÈRE pouvait me vouloir.

Assieds-toi, me dit-il. Nous allons faire nos forces.

Puis il me montra un dessin représentant un homme nud, vu du côté de la face antérieure.

J'aurais besoin que tu me donnâsses quelques indications anatomiques. Je conçois le plan d'une ville nouvelle ayant la forme humaine. La tête, c'est le temple de ma ville. Au sommet, serait le corps sacerdotal ; des deux côtés, les savans et les industriels ; au centre, les musiciens, et les autres artistes, je suppose. Les cérémonies du temple achevées, ici, au cou, sont les chemins par où les savans et les industriels se rendent à leurs demeures respectives et à leur lieu de travail.

Dans la poitrine, je vois les académies, les universités, les maisons d'éducation, tout ce qui se rapporte à l'élaboration et à l'enseignement.

Ici, dans le ventre, sont les ateliers de production.

Puis ces cuisses, ces jambes, j'y vois des promenades, les champs élysées et le bois de Boulogne. Aux pieds doivent correspondre les salles de danse, les théâtres, les lieux de réjouissance après le travail. J'aurais besoin que tu me donnâsses des renseignements sur l'anatomie de ces différentes régions : car je p194

voudrais que tout cela fût assez net pour moi, pour qu'en causant avec un architecte, il pût l'exécuter. D'abord, voici la tête. Ici sont les organes des sens, je ne m'y arrête pas. Mais il y a aussi le cerveau. Quant à présent, ne t'en laisse pas préoccuper. Arrivons au cou. Qu'y a-t-il ?

- Des muscles, des vaisseaux et des nerfs : ce sont des tissus communs à tous les organes. Puis le larynx et la trachée, conduit par lequel l'air pénètre dans les poumons ; l'isophage, autre conduit destiné au transport des alimens de la bouche dans l'estomac.

- C'est bien. Et dans la poitrine, ici ? (me montrant l'extrémité supérieure du sternum)

- Le sternum, d'où se ramifient les deux clavicules et les côtes. C'est la cage osseuse du thorax.

- Bien. Et à l'intérieur ?

- Des deux côtés, les poumons ; au milieu, le coeur.

- Bien, voilà une trinité. Mais les deux poumons, voilà un dualisme ; c'est un couple, il doit y avoir le mâle et la femelle.

- Le poumon gauche a deux lobes, le droit en a trois, et voici...

- C'est bien, passons à autre chose. Je t'arrête souvent, ne t'en étonne pas : quand je suis satisfait sur un point, je passe à un autre ; je ne veux pas me laisser distraire de ce qui me préoccupe par des développemens inutiles quant à présent.

Au ventre, qu'y a-t-il ?

- Vous avez fait des divisions ternaires qui sont à peu près celles des anatomistes. Ils reconnaissent neuf régions à l'abdomen : trois en haut, dont l'une médiane : le centre épigastrique, et deux latérales (région du foie à droite, région de la rate à gauche) ; trois au milieu (l'ombilic et les deux hypocondres ou les flancs) ; trois inférieures (région pubienne et deux régions iliaques).

p195

- Qu'y a-t-il à la région épigastrique ?

- L'estomac, et, sous lui, le pancréas (organe sécréteur du suc pancréatique qui sert à la dissolution

des alimens), le *plexus solaire*, le plus gros des ganglions du nerf grand sympathique ; des deux côtés, la rate et le foie qui, à eux seuls, remplissent les régions qu'ils occupent.

Dans la région ombilicale se trouve la masse intestinale, divisée en deux, les gros intestins et les intestins grêles, qui servent à la chylicification des aliments, et l'appareil urinaire.

- Et plus bas ?

- Plus bas, au milieu, la vessie, seulement chez l'homme, et, derrière elle, la matrice et ses annexes chez la femme. Dans les fosses iliaques, des portions du gros intestin.

- On a observé les résultats d'une diète purement végétale et ceux d'une diète exclusivement animale : il doit y avoir des intestins particulièrement chargés de l'élaboration des végétaux, et de celle des animaux ?

- Non.

- Cependant peux-tu me dire s'il est vrai qu'il y ait des maladies résultant de l'usage trop prolongé de l'un et l'autre régime ?

- Oui, sans doute, il y en a. L'un et l'autre impriment aux fonctions digestives d'importantes modifications, et, par suite, à l'organisme entier.

- Eh bien, quelles portions d'intestins sont malades dans l'un et l'autre cas ?

- Je ne sache pas que la distinction ait été faite, et elle serait d'autant plus difficile que dans la société telle qu'elle est, il n'y en a guère qui s'astreignent à suivre l'un ou l'autre régime.

- Cela existe cependant, sinon comme chose absolue, ce que je t'accorde, au moins comme prédominance.

p196

- C'est vrai ; ceci est un nouveau point de vue, qui exigerait une nouvelle vérification.

- Sous ce rapport, il y a beaucoup à faire en médecine. La thérapeutique et l'hygiène sont chrétiennes. Notre dogme doit leur imprimer une nouvelle direction. Les religions juive et payenne avaient consacré le pain, la chair et le vin et le sel. Le chrétien, en raison de son dogme, ne donnait à la chair qu'une consécration mystique. Nous avons, nous, à la consacrer de nouveau. Il est aussi des alimens dont quelques uns abusent et dont le peuple est privé : ce sont les liqueurs, le café, et le tabac, le thé. Leur usage se lie à la découverte du Nouveau Monde. La religion, n'ayant point présidé à cette découverte, n'a rien



consacré des nouveaux produits qui, avec l'Amérique, ont été conquis pour l'humanité. C'est à nous qu'il est donné de réparer cette faute, et, par nous, l'usage de ces alimens s'étendra, en même temps que l'abus cessera.

- Mais, PÈRE, si nous devons à Christophe Colomb l'Amérique et les alimens dont vous parliez, nous lui devons aussi la vérole.

- Nous avons aussi notre mot à dire sur elle. Mais son histoire se rattache à celle des organes génitaux. Je ne m'en occupe pas aujourd'hui.

Je te disais tout à l'heure que la médecine est chrétienne, et, en effet, soit comme hygiène, soit comme thérapeutique, elle n'a tenu aucun compte de la différence des natures. Broussais, par exemple, qu'il ait affaire à un savant ou à un industriel, agit de la même manière. Quant au prêtre... la médecine sacerdotale n'existe plus en dehors de nous, car en dehors de nous, il n'y a pas de prêtres.

Ainsi Broussais, dont je parlais, traite par le *\$LT>contraria contrariis curantur\$LT/>*. Hahnemann lui oppose un autre principe, le *\$LT>similia similibus curantur\$LT/>*. Il nous est donné de concilier ce dualisme.

p197

Je conçois, par exemple, que l'industriel se trouve mieux de la médecine d'Hahnemann, et le théologien de celle de Broussais.

Quant à la médecine sacerdotale, elle doit tenir de l'une et de l'autre. Pour moi, je me rappelle d'avoir guéri une gastrite avec du saucisson et du vin de Bordeaux.

- Vos indispositions, PÈRE, sont surtout spasmodiques, aussi exigent-elles d'être traitées par les excitans diffusibles, qui tiennent de la nature des excitans proprement dits, mais qui, n'ayant pas de fixité, échappent à leurs inconvéniens.

- C'est bien, voilà notre trinité. Revenons maintenant au plexus solaire. Et d'abord je vois une grande trinité des *vaisseaux*, des *muscles* et des NERFS. Les vaisseaux ont un organe central, le coeur ; les nerfs...

- Les nerfs ont le cerveau.

- Le cerveau, c'est la vie spirituelle, mais les émotions, les affections, se ressentent au creux de l'estomac, au plexus solaire. C'est là le siège de la vie sacerdotale. Quel est l'organe central des muscles ?

- Les muscles n'ont pas d'organe central, c'est la multiplicité sans unité.

- C'est possible. Cependant il y a un lien, et un muscle plus fort que les autres. Ce n'est pas pour rien qu'on dit " se ceindre les reins ", qu'on dit d'un homme qu'il " a les reins forts ". Je voudrais qu'un jour tu me présentâsses toutes les planches anatomiques relatives aux questions que je t'ai adressées.

- Je m'en occuperai, PÈRE. Mais vous ne me dites rien de la partie postérieure du corps humain, ni même du cerveau. Là se trouve la moëlle épinière, et bien d'autres choses à considérer.

- Je ne m'en occupe pas en ce moment. Sans doute, il y a beaucoup à dire. Dans cette partie de ma ville se trouveront les lieux consacrés aux travaux et p198

aux fêtes des théologiens. La nuit est le moment du mystère ; les travaux de réflexion, d'études solitaires, sont aussi des travaux mystérieux. Cela viendra plus tard. Mais, déjà, les réunions que nous faisons la nuit sont une consécration de ce moment de la vie. Les fêtes des astronomes, je conçois qu'elles aient lieu la nuit. Après quoi, je me retirai.

L.. Simon

Deuxième conversation avec le Père.

Je me rendis à 10 heures chez le PÈRE, et lui portai les diverses planches qu'il m'avait demandées. Je lui montrai les appareils de la *circulation* et de la *respiration*, de la *digestion*, et le *grand sympathique*.

Le PÈRE s'attacha beaucoup à la circulation, dont il me pria de lui indiquer le mécanisme, et au grand sympathique.

- Comment divises-tu les vaisseaux ?

- En *artériels* au sang rouge, *veineux* au sang noir, et *lymphatiques* au sang blanc.

- Voilà ma trinité. Mais le coeur qui est l'organe central, me donnerait une quaternité.

- Oui. [Mais il résulte d'un travail de Lippi confirmé par une multitude d'observations, que les vaisseaux lymphatiques sont une continuation des veineux. La communication de l'un à l'autre ordre des vaisseaux est évidente, elle est anatomiquement démontrée.

- Veines et vaisseaux lymphatiques forment même en ce cas un dualisme secondaire ? Oui, Père.

- Voilà qui me va très bien.]

- Et maintenant, voici le plexus solaire avec le grand sympathique, parsemé, de distance en distance, p199

d'un nombre considérable de ganglions. Si vous étudiez

ses ramifications, vous verrez qu'il se distribue à tous les organes intérieurs, et qu'ici, dans le haut, par le ganglion ophtalmique, il va se perdre dans la moëlle allongée, qui établit son lien avec le cerveau, et, par celui-ci, avec les organes de la vie de relation, comme on dit en physiologie.

- Voilà ma ville sacerdotale, dit le PÈRE. Tu ne me présentes là que des fragmens isolés. Je voudrais avoir une vue d'ensemble.

Il examina ensuite le système musculaire, et revint sur l'organe central de l'appareil locomoteur. Je lui parlai de la moëlle épinière, qui envoie aux muscles tous les nerfs qui les animent.

- Je ne vois, dans ce que tu me dis, rien qui me satisfasse. Je ne suis pas en peine de savoir si les organes de la locomotion reçoivent des nerfs qui leur communiquent la vie, ni d'où viennent ces nerfs. Ils sont dans le même cas que le poumon, le coeur, l'estomac, et tous les autres appareils. Mais pour les autres systèmes, je trouve le coeur pour la circulation, l'estomac pour les organes digestifs, le plexus solaire pour le grand sympathique. Je dois avoir un organe central pour la vie industrielle. Je ne vois point de muscle qui ait la propriété de commander aux autres ni de leur donner l'impulsion. Je ne vois pas l'unité. Je ne nie pas que les muscles ne représentent la multiplicité, mais enfin, voilà les reins, le bassin, il y a là des muscles qui supportent les plus grands efforts. Penses-y, on doit trouver là ce que je te demande.

Puis, le Père s'occupa beaucoup des muscles des extrémités supérieures et inférieures. Les explications que je lui donnai ne le conduisirent à aucune remarque importante. Il prit alors un muscle (le triceps fémoral) sur lequel il s'arrêta.

- En considérant le système osseux comme le point d'appui, le lieu d'attache du système musculaire, p200

quelle est la direction du muscle ? Est-elle droite par rapport à l'os ? Est-elle circulaire ou elliptique ?

- Dans l'état de contraction, le muscle (et ceci est vrai de tous) forme une ellipse ; les fibres qui le composent subissent alors une modification, que les physiologistes ont appelée un *plissement en zig-zag*. Dans le relâchement, les zig-zag s'effacent, mais jamais d'une manière complète. Ceci est dû aux travaux de *Prevost et Dumas*. Jusqu'à eux, et par les travaux de *Haller*, on affectait à la composition du muscle la forme longitudinale. On croyait un muscle

composé de fibres droites accolées les unes auprès des autres, et réunies entre elles par du tissu cellulaire. Je crois, Père, que les expériences de Prevost et Dumas viennent à l'appui de vos idées en mathématiques.

Nous revînmes ensuite au *système nerveux*. Le Père s'arrêta longtemps à sa conception sur le plexus solaire et le grand sympathique.

- Serait-il possible de justifier cette conception au moyen des travaux faits en physiologie ?

- Oui, PÈRE, la science est encombrée de matériaux. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à coordonner.

Depuis Haller, et avant lui, on a tant observé, tant expérimenté, mais surtout dans tout le cours du 18<sup>e</sup> siècle, qu'il n'y a plus qu'à coordonner les matériaux qui surabondent de toutes parts. Pour cela, il fallait un autre dogme, une conception physiologique, vous l'avez. Les travaux qui seront faits dans la direction que vous indiquiez jetteront un grand jour sur une foule de maladies inconnues. C'est l'épilepsie, l'hystérie, à laquelle les hommes n'échappent pas plus que les femmes, et tous les phénomènes magnétiques. Père, est-ce que vous ne vous occuperez pas du magnétisme animal ?

- Il n'est pas tems encore. J'ai pour conviction que les phénomènes dits magnétiques sont anormaux. Je n'ai pas le moindre désir d'en voir et je ne sais pas p201

ce que nous pourrions en tirer. Mais les expériences magnétiques ne seraient concluantes pour moi qu'autant que je les ferais moi-même, et sur des membres de la Famille.

- Vous le pouvez, il y a ici quelques uns de nous qui sont très susceptibles de devenir funambules.

- Je le sais : d'Eichthal, Desloges. Nous verrons plus tard.

- Vous m'avez parlé, la première fois que nous avons causé physiologie, des trois hygiènes et des trois médecines. Comment pensez-vous que je doive me conduire dans la Famille, sous ce rapport ?

- Ici, tu dois considérer tous les membres de la Famille comme étant à l'état sacerdotal avant tout.

- Cependant, en prenant Lambert, d'une part, et Ollivier, de l'autre, comme deux termes extrêmes, je ne puis assigner ni le même régime, ni le même genre de médication.

- C'est juste. Cependant Lambert est un gaillard qui mange très bien. Mais il n'y a point ici, pour le moment, de division radicale à établir.

Nous convînmes avec le Père, que je ferais les recherches nécessaires pour justifier et préciser ses conceptions, et je me retirai.

L.. Simon

Troisième conversation avec le Père.

Ménilmontant, 21 août 1832.

Un assez long tems s'était écoulé depuis ma dernière conversation avec le Père. Mais ce soir, étant malade, il me fit demander. Il souffrait de *palpitations*.

- Le matin, il avait bu du lait, contre son

p202

habitude, puis avait travaillé au jardin aux déblais.

Baud, qui était venu causer avec lui du procès, l'avait retenu sous les tilleuls, à l'ombre et dans un courant d'air.

Je lui faisais prendre d'abord de l'eau distillée de menthe avec du sucre, puis la liqueur sacerdotale, mélange de vin de Madère, eau de fleur d'oranger et sucre étendus d'eau, et le faisais suer avec un édredon, lorsque Michel survint.

- Je cherche, dit le Père, l'influence des liquides que tu m'administres, et leur lien avec mes *palpitations*.

- Père, vos palpitations sont spasmodiques. Les liquides que je vous donne, du nombre des excitans diffusibles, agissent sur le nerf du grand sympathique, spécialement sur le *plexus solaire* qui envoie au coeur des ramifications nerveuses, comme vous savez.

- Ce n'est pas cela, dit le Père, il faut que je te mette bien au courant de ce qui s'est passé. Lorsque Baud est venu me parler de nos affaires de procédure, j'étais en sueur. Au lieu d'aller changer de suite de gilet de flanelle, je restai à causer avec lui. Je sentis le froid me saisir aux reins, oui, aux reins dont je t'ai souvent parlé, et où je te dis qu'est le centre de la vie matérielle. Je changeai plus tard, mais déjà les reins me faisaient mal. Je dînai comme à mon ordinaire, et des palpitations me survinrent aussitôt. Mais les maux de reins ont cessé.

Eh bien, si on savait quelle correspondance il y a entre les reins et le coeur lorsqu'il survient de pareils accidens, on pourrait les combattre plus efficacement. Je sens déjà la tête qui se prend. Chez moi, en pareil cas, les palpitations venant à cesser, la tête s'engage. En ce moment, tu cherches à me faire suer. Qu'est-ce que tu prétends faire ?

- Je prétends appeler à la peau le surcroît d'excitation ou de vitalité dont je suppose que le plexus

p203

solaire, et ceux de ses rameaux qui se distribuent au coeur, sont surchargés. Et, en raison des correspondances que je sais exister entre les masses musculaires des reins et le grand sympathique, je considère vos palpitations comme un déplacement d'irritation.

- Mais quelle est la loi de ces correspondances ?

Me voici, moi qui suis à l'état normal, pris de palpitations : pourquoi de palpitations à la suite d'un refroidissement, plutôt que d'une autre maladie ?

- Je ne puis donner sur ce point d'autre solution, si ce n'est que le coeur y était plus prédisposé que les autres organes.

- Ce n'est pas cela. Il faut qu'il y ait un lien entre les muscles et le coeur, la locomotion et la circulation, les liquides et les solides. Tu chercheras.

Le Père s'arrêta un instant. Les palpitations et quelques spasmes l'obligeaient au repos. Pendant ce tems, il cherchait lui-même.

Je réfléchis en ce moment, me dit-il, à l'influence des liquides que tu m'administres. *L'arôme* doit être le sentiment, la VIE des *liquides*. C'est par les arômes que les liquides agissent le plus. La médecine a-t-elle éclairci cette question ?

- Non, Père, la médecine n'a étudié les odeurs qu'à propos de *l'olfaction*, et la division qu'elle a établie entre elles est encore bien grossière. Cependant vous dites avec raison qu'elle est importante.

C'est dire peu de chose que d'avancer qu'il y a des odeurs agréables, d'autres qui sont désagréables, et d'autres qui sont nauséuses, etc. Comme thérapeutique et comme hygiène, il y a une mine nouvelle à exploiter sous ce rapport.

- L'influence des arômes est très variable, dit le Père. Ainsi les parfums gras incommode les nerfs. Il y a des parfums secs qui les réjouissent. Les tubéreuses et l'essence de rose sont dans le premier cas. Si on arrivait à bien connaître les parfums, je suis sûr que,

p204  
dans le traitement des maladies, vous devriez commencer par en adresser aux organes souffrants ; et le traitement de beaucoup de maladies serait moins long.

- La division que vous établissez entre les parfums (gras et secs) ne forme encore qu'un dualisme. Il y a là à trouver une trinité comme partout.

Je conçois même qu'on arrive un jour à faire une classification des agens hygiéniques et thérapeutiques de ce point de vue. Car tous les liquides, depuis l'eau jusqu'à l'ammoniaque ou à l'éther, ont un arôme, et si,

comme vous le dites, ce dernier est la VIE des *liquides*, je conçois qu'il serve de base à la dénomination des modificateurs externes. C'est probablement à l'arôme qu'est due la propriété excitante des médicaments. Il y a des arômes gras, comme vous dites. Ceux-là sont *fixes*. Les arômes secs sont plus ou moins *volatils*. On a remarqué que les femmes qui habitent des magasins de parfumerie sont au bout de quelques années ou *hystériques* ou *vaporeuses*. Et depuis qu'on fait moins usage des parfums (surtout les femmes), les *vapeurs*, maladie si commune au 18e siècle, sont devenues de moins en moins fréquentes.

- Je reviens à l'action des médicaments que tu m'administres, dit le PÈRE. Nous devons tous être persuadés que rien de ce qui nous arrive n'est étranger aux progrès de l'humanité. Pour moi, en particulier, je cherche toujours un sens social à ce qui me survient. Je me demande encore sur quoi agissent cette menthe et la liqueur que tu m'administres.

Le *grand sympathique*, dis-tu, est souffrant. Cette souffrance se transmet au cœur, dis-tu, parce qu'elle se manifeste plus intensément sur les nerfs cardiaques. Pourquoi sur ceux là plutôt que sur d'autres ? Quelle relation y a-t-il entre mes reins refroidis et les nerfs dont tu parles ?

Si l'on connaissait, sur un individu à l'état sacerdotal, le lien de chacune des parties de son corps

p205

avec le *grand sympathique*, c'est à dire avec les divers nerfs qui s'y rattachent, et que, d'autre part, on sût sur quels nerfs agit la menthe, sur quels nerfs le café, l'eau de vie, l'éther, l'ammoniaque, on aurait trouvé ce dont nous parlions tout à l'heure, le moyen de réagir par les *parfums* sur les affections des diverses parties du corps.

On pourrait ensuite appliquer au théologien et à l'industriel la connaissance acquise sur le prêtre, en considérant soit comme *actif*, soit comme *passif* tel organe qui chez le Prêtre est en harmonie avec tel autre. C'est ainsi qu'on pourrait trouver le moyen d'influer sans inconvénient sur les transpirations abondantes des pieds, incommodité réelle, que vous respectez, vous autres médecins, dans l'impuissance où vous êtes de les faire cesser sans produire de plus graves désordres.

- C'est vrai, PÈRE, mais les questions que vous me posez sont insolubles en ce moment. On n'a jamais étudié l'action des médicaments sur tel ou tel rameau

nerveux. Cependant, voici qui pourrait nous mettre sur la voie. On a reconnu aux médicaments des *affinités électives*, et ceci est vrai de tous les modificateurs ; les uns jouissent de la propriété d'exciter la sueur, d'autres d'activer la sécrétion urinaire, d'autres porteront leur action spécialement sur le foie, d'autres jouissent de la faculté d'activer la circulation, etc. De sorte qu'il suffirait de coordonner toutes ces données empiriques pour trouver la loi dont vous parlez, et d'y introduire l'élément nouveau, c'est à dire la différence de natures, ce que n'a jamais fait la médecine jusqu'ici, puisque toujours elle a été dominée par le point de vue de l'unité.

Le PÈRE s'arrêta encore, et se mit à réfléchir. Après quoi il reprit :

Je te répète qu'aux reins doit siéger la principale personnification des muscles. Les muscles des reins  
p206

sont les plus volumineux. Les reins doivent représenter le système musculaire, comme le coeur représente le système sanguin et le plexus solaire le système nerveux.

- Ce qui m'arrête ici, PÈRE, c'est toujours le fait de multiplicité. Je ne vois pas un muscle d'où s'engendrent tous les autres et auquel tous les autres viennent aboutir. Je vois au contraire une série d'individualités liées entre elles par la masse du tissu cellulaire et arrimées par les nerfs de la moëlle épinière.

Cependant, je remarque avec vous que les muscles les plus volumineux, que ceux qui supportent les plus lourds fardeaux, sont les muscles des reins, que ce sont ceux qui font les plus grands efforts, et que jusqu'à un certain point, ils servent de lien à l'ensemble du système. Le long dorsal, par exemple, qui occupe toute la partie postérieure du tronc, pourrait être considéré comme cet organe central que vous cherchez.

Une autre considération vient encore donner un nouveau poids à votre opinion. Qu'on essaye de couper les muscles des membres, on aura détruit le mouvement dans les parties lésées, mais l'homme sera encore susceptible d'une certaine activité matérielle, quelque limitée qu'elle soit. Coupez au contraire les muscles dont je parle, vous séparez ainsi les parties supérieures des parties inférieures : il n'y a plus de mouvement d'ensemble possible, conséquemment plus d'oeuvre matérielle ou industrielle à produire. L'individu peut vivre encore, mais, sous le rapport industriel,



il ne vit plus que pour lui.

Le PÈRE s'arrêta de nouveau, la sueur ruisselait de son corps, et il était fort incommodé.

Je lui dis : Mais, Père, vous ne dites rien des parties génitales. Tout à l'heure, nous parlions des correspondances du nerf grand sympathique avec tous les systèmes organiques ou à peu près. Ces correspondances

p207

sont nombreuses et intimes avec les organes génitaux.

Nous parlions aussi de l'*hystérie*, à propos des arômes, et cette horrible maladie qu'on appelle la *nymphomanie*... et la vérole ?

- J'y veux arriver. C'est la *vérole* que je voudrais guérir. Voilà mes boiteux et mes paralytiques. Un monde nouveau donna la vérole à l'humanité, un monde nouveau doit l'en guérir. Par nous, l'humanité se renouvelle, une autre nature surgit.

Il y a à remarquer, à propos de la vérole, que les médicamens que vous employez ont tous un caractère américain. C'est le sucre, le mercure...

- Oui, PÈRE, et même les sels d'or qui aujourd'hui sont fréquemment employés, et jouissent d'une plus grande énergie que le mercure, et sont moins dégoûtans.

- Je suppose que j'aie une conception sur ce mal affreux. Si je trouve un prêtre, il lui faudra peu de médicamens, très peu, et très peu de temps aussi. Au savant, il faudra du tems, et à l'industriel des médicamens énergiques. Mais cette influence personnelle si active, cette influence vivante dont je parle pour le prêtre, s'exercera surtout de sexe à sexe.

- Oui, PÈRE, Talabot est un exemple de ce que vous dites. Si jamais il n'a pu se débarrasser de la maladie qu'il avait, c'est que nos méthodes de traitement exigeaient un tems et une patience dont il n'était pas capable.

Pendant un an, j'ai été attaché à l'hôpital des Vénériens de Paris, et j'ai pu me convaincre de la vérité de ce que vous dites. Tous les malades y étaient soumis à un traitement dont les bases étaient les mêmes pour tous. Que de désordres j'ai vu résulter de l'abus de mercure ! Aujourd'hui, il en doit être de même.

- Ah ! dit le PÈRE, la vérole, les filles publiques, tout cela se tient. Mais je n'ai point encore de conception sur cette maladie. Cela viendra.

p208

Le Père était fort incommodé par la sueur ; nous le changeâmes. Déjà il se trouvait très soulagé.

Michel se retira, et le Père s'endormit paisiblement.  
Il était une heure. Je veillai encore. à deux heures et  
demie, je me retirai, laissant Auguste auprès de lui.  
L.. Simon